

**Mémoires sur les fièvres et sur la contagion, Lus à la Société de médecine & de philosophie d'Edimbourg / ... Ouvrage traduit de l'anglois, et augmenté de plusieurs notes, par M. Henri Fouquet.**

**Contributors**

Lind, James, 1716-1794.

Fouquet, Henri, 1727-1806.

Philosophical and Medical Society (Edinburgh, Scotland)

**Publication/Creation**

Montpellier : Jean-François Picot, 1780.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/nkegn4z9>

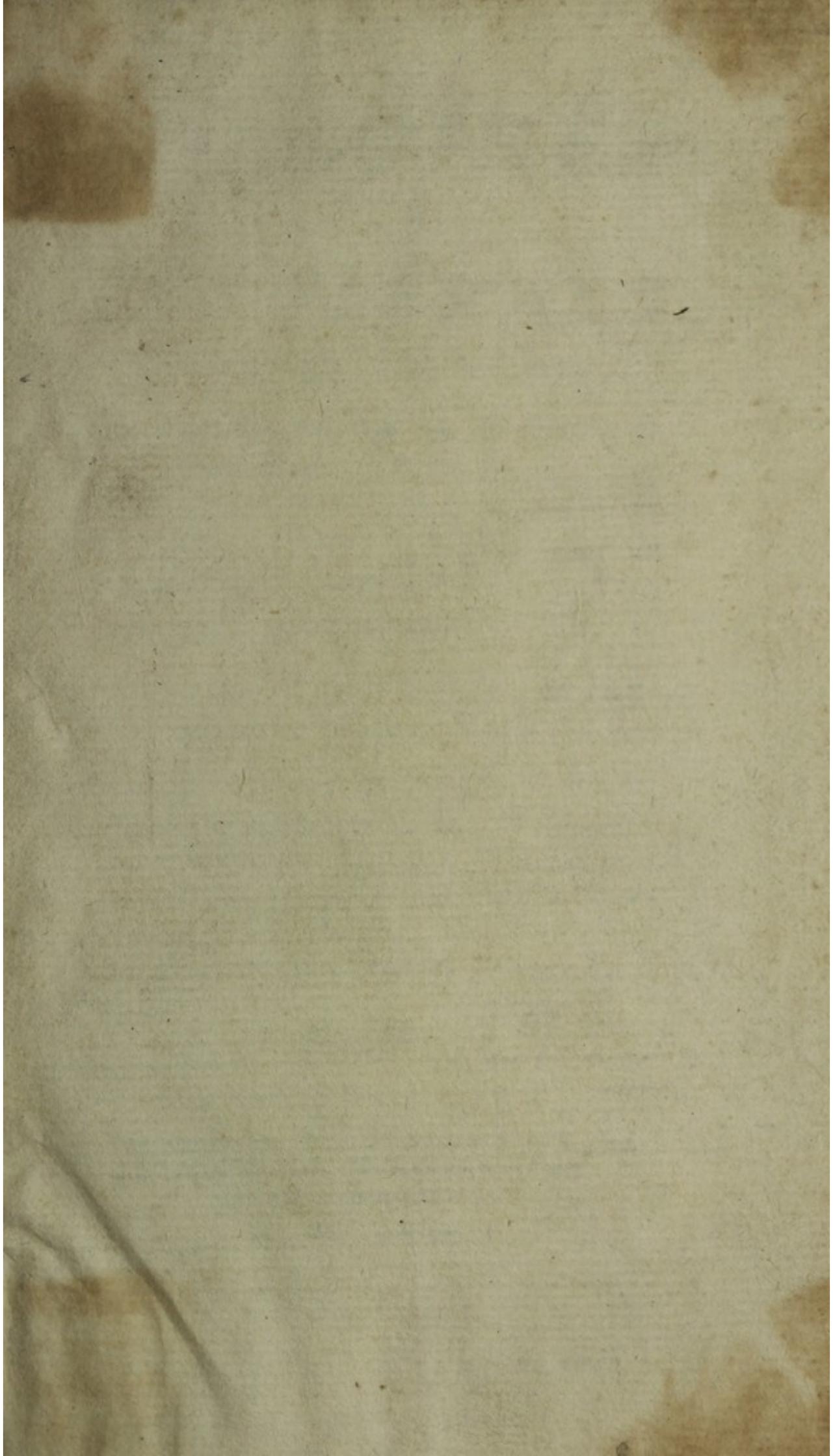
**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome  
collection**

Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>



33642/A/1

v

40

EX BIBLIOTHECA

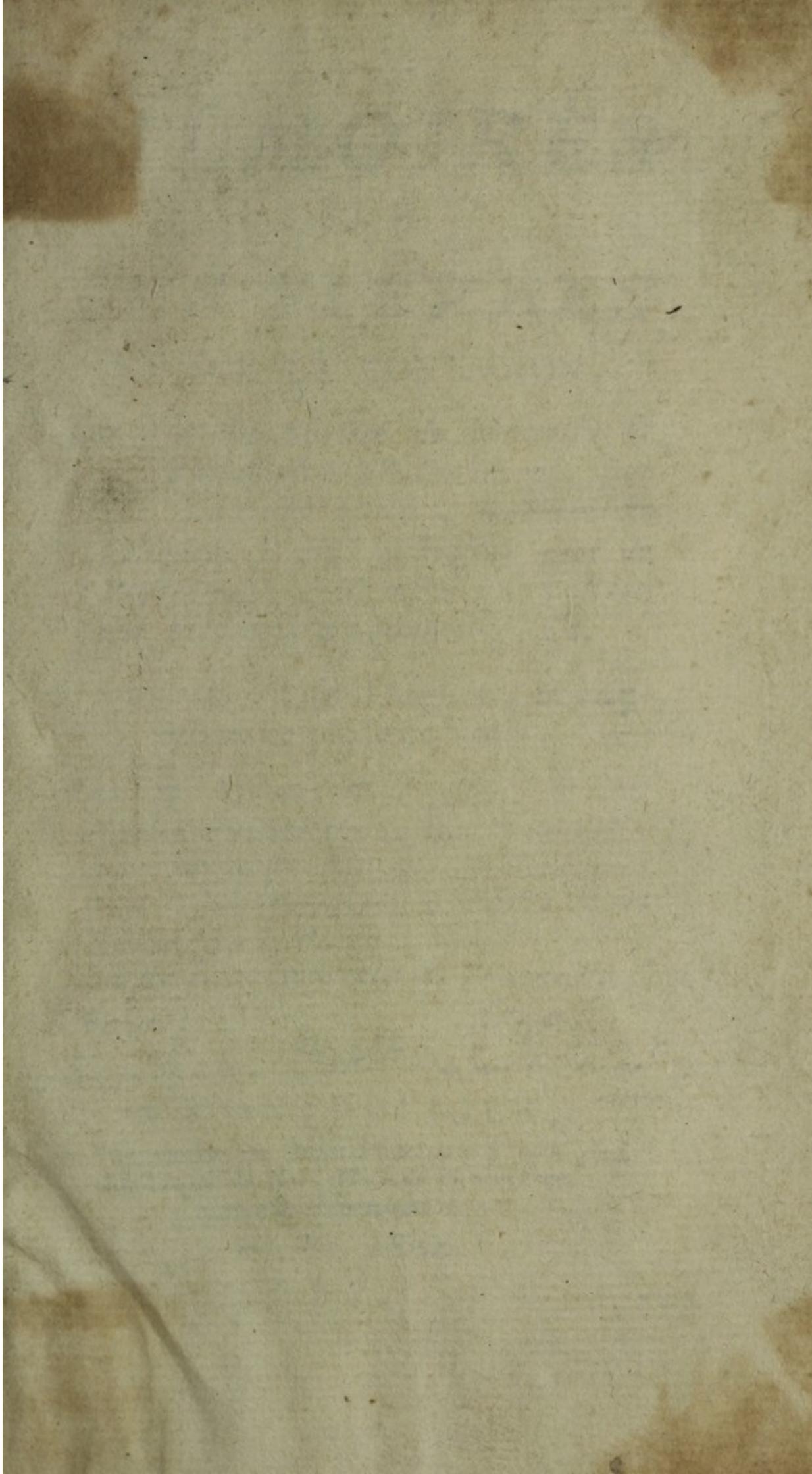
A

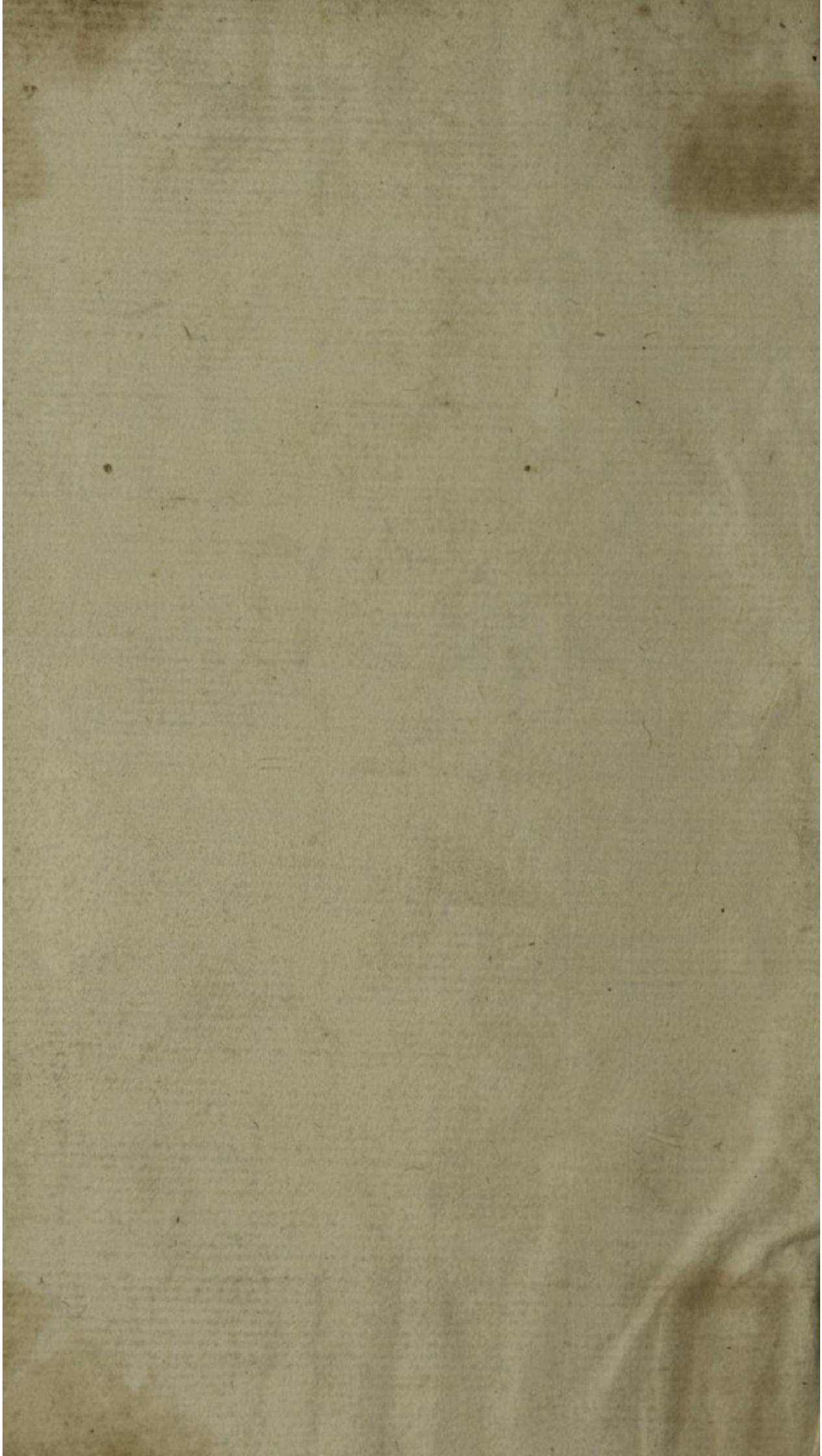
ET

PIZZI

Paris.

1844





55151

# MÉMOIRES

SUR

# LES FIÈVRES<sup>1</sup>

ET SUR LA CONTAGION,

*Lus à la Société de Médecine & de Philosophie d'Edimbourg, par Mr. JACQUES LIND, Médecin de l'Hôpital du Roi à Haslar près de Portsmouth, Membre du Collège des Médecins d'Edimbourg, &c.*

Ouvrage traduit de l'Anglois, & augmenté de plusieurs Notes,

PAR M. HENRI FOUQUÉT, D. M. Conseiller-Médecin du Roi & de l'Hôpital Royal & Militaire, Membre de la Société Royale des Sciences, & de l'Académie de Padoue, Inspecteur général des Eaux minérales du Languedoc.

*à la vente chez*  *pour le* *Seign.*  
*de la* *dict. med.*  
A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de JEAN-FRANÇOIS PICOT, seul Imprimeur du Roi, Place de l'Intendance.

---

M. -DCC. LXXX.



---

Multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt: multum adhuc restat operæ, multumque restabit; neque ulli nato post mille secula præcidetur occasio aliquid adhuc adjiciendi. SENECA.

---

A MONTPELLIER,

De l'imprimerie de Jean-François Pons, Libraire, Palais National, ci-devant de la Nation, ci-après de la Liberté, ci-devant de la Concorde, ci-après de la République, ci-devant de la Liberté, ci-après de la République, ci-devant de la Liberté, ci-après de la République.

M. DCC. LXXI.

---

A MONSIEUR  
DE LASSONE,  
CONSEILLER D'ÉTAT,  
Premier Médecin de la Reine,  
& du Roi en survivance,  
Membre de l'Académie Royale  
des Sciences, Président de la  
Société & Correspondance  
Royale de Médecine, &c.

MONSIEUR,

*EN vous offrant la traduction  
des Mémoires de Mr. LIND sur*

les Fièvres contagieuses , j'ai  
moins cherché à prévenir l'opinion  
publique sur mon foible travail ,  
qu'à m'acquitter d'un tribut que  
nous devons tous à un Chef qui s'est  
toujours plu à réunir aux titres  
mérités de sa profession , ceux de  
Philosophe & de Citoyen qui n'en  
devroient jamais être séparés. En  
effet , MONSIEUR , personne  
n'ignore que c'est à la faveur de  
ce zèle des ames sensibles , avec  
lequel vous avez concouru dans les  
vues d'une administration aussi  
bienfaisante qu'éclairée , que le  
Génie conservateur de la Médecine  
a pu prendre enfin parmi nous ,  
cette forme heureuse & si long-  
temps désirée qui , en garantis-  
sant aux peuples les secours les

plus prompts & les plus assurés  
contre le fléau des Epidémies, pré-  
pare un nouvel éclat & de nouveaux  
succès à l'art de guerir dont il est  
si aisé d'oublier les intérêts dans la  
place que vous occupez. L'établif-  
sment de la Société & Corres-  
pondance Royale de Médecine,  
est le glorieux témoignage de  
tout ce que vous avez déjà fait  
à cet égard, & de ce qu'on a lieu  
d'espérer désormais, du zèle & des  
talens réunis de ceux qui la com-  
posent. C'est principalement à ces  
vertus qui honorent l'humanité  
& qui la consolent, & qui vous  
caractérisent particulièrement,  
MONSIEUR, que j'ai dû con-  
sacrer mon hommage; pur & libre  
comme les sentimens qui me l'ont

*inspiré , il est du moins par là ,  
digne de vous être offert.*

*Je suis avec un profond respect ,*

**MONSIEUR,**

Votre très-humble & très-  
obéissant Serviteur ,

**HENRI FOUQUÉT.**

---

---

# PRÉFACE

D U

TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont je donne ici la traduction au Public, est celui d'un des premiers Praticiens de l'*Europe*, & la matière qui y est traitée l'une des plus intéressantes pour tous les hommes en général, & pour les Médecins en particulier. Il n'est sans doute aucun de ces derniers en *France*, qui ne connoisse M. *Jacques Lind* par son excellent *Traité sur le Scorbut*, traduit depuis quelques années en notre Langue; mais ses *Mémoires sur les Fièvres & sur la Contagion*, serviront peut-être encore mieux à

faire connoître en lui l'homme de génie & les talens de l'Observateur. Ce qu'on peut assurer de ce dernier Ouvrage , c'est qu'il a sur le précédent l'avantage d'être original, & le mérite rare de ne contenir que des faits , la plupart observés d'assez près par l'Auteur , pour qu'il eût pu s'appliquer à lui-même le *quæque miserima vidi*, &c., de *Virgile*, ou sur lesquels il s'est procuré les documens les plus exacts & les témoignages les plus certains.

La fièvre (prise ici, dans l'acception vulgaire de ce mot , pour une affection en soi & non pour un signe d'affection) la fièvre, étant selon M. *Lind* le produit le plus ordinaire de la *contagion*, c'étoit dans cette maladie un nouveau rapport à établir ou à développer ; & c'est ce que ce  
Médecin

Médecin paroît avoir fait avec beaucoup de succès. Il a été engagé, comme il le dit lui-même, dans cette entreprise, par le peu de lumières qu'on retire de la lecture de la plupart des Auteurs, & par les occasions presque journalières qu'il a eues d'étudier les Maladies contagieuses, principalement dans l'Hôpital de *Hasslar*, l'un des plus considérables de l'*Angleterre*, dont il a été le Médecin. Ce n'est donc pas ici une Epidémie accidentelle, & pour ainsi dire territoriale, que nous offre M. *Lind*, mais un tableau général de la *Contagion* proprement dite, considérée tant en grand que sous les différentes formes dont elle est susceptible, relativement à une infinité de circonstances, & telles qu'elles ont été reconnues & sui-

vies sur plusieurs milliers de sujets.

On peut réduire les matières contenues dans ces *Mémoires* à trois articles principaux. Le premier concerne les différentes méthodes les plus convenables pour purifier entièrement les Vaisseaux, les Hôpitaux & autres lieux où règne la *Contagion*, ainsi que le linge, les étoffes, les habits, les meubles, les ustensiles & autres substances qui peuvent se trouver infectées. Le second se rapporte à la manière cachée & le plus souvent infidieuse, dont la *Contagion* se propage ou se communique; aux symptômes qui indiquent son existence ou qui caractérisent le plus communément ses effets primitifs; aux variations ou altérations qu'elle éprouve dans son activité, soit

par rapport aux tempéramens , soit par rapport aux saisons , aux climats & autres circonstances ; aux espèces particulières de Fièvres qui en dépendent , & parmi lesquelles on distingue la *Fièvre Jaune de l'Amérique* , maladie sur laquelle *M. Lind* a répandu de détails où l'on trouve beaucoup à s'instruire , même après avoir lu tout ce que *M. Linnen* a publié sur cette Fièvre , dans un des premiers volumes des *Transactions Philosophiques*. Enfin , le troisième & dernier article , consiste dans l'exposition des remèdes les plus efficaces contre les Maladies de ce genre , & des autres moyens relatifs à la méthode curative qui se trouve ici fort perfectionnée , & dont l'Auteur ne sépare jamais la *prophylactique* qu'il fait consister princi-

pablement dans la *Désinfection* par les feux & la fumée , dans la propreté & le renouvellement de l'air. En traitant ces divers objets , l'Auteur s'appuye constamment sur un historique de faits qu'il a eu soin de placer au commencement , & comme à l'entrée de son Ouvrage, pour en tirer ensuite une foule de preuves en faveur de son opinion sur la *Contagion*, & de sa méthode particulière de la combattre. Il paroît, en outre, que *M. Lind* s'est attaché dans le cours de ces *Mémoires*, à saisir tout ce qui peut constater aux yeux des Médecins & du Public, les dangers d'une infinité de Maladies qualifiées assez ordinairement & assez légèrement de Fièvres simples , & la vraie manière de s'en préserver ou de les guérir. C'est en effet une erreur assez

généralement répandue , que celle qui fait regarder les Fièvres comme n'étant contagieuses , qu'autant qu'elles présentent des signes évidens d'une malignité considérable , & qu'elles se communiquent pour ainsi dire ouvertement ; mais il résulte des nombreuses observations de notre Auteur , que c'est très-mal estimer la *Contagion* , d'autant que celle-ci peut s'étendre ( ce qui arrive plus souvent qu'on ne l'imagine ) depuis la Fièvre la plus simple & la plus bénigne en apparence , jusqu'à la Fièvre pestilentielle la plus décidée ; en sorte néanmoins que de même qu'une Maladie , quoique éminemment contagieuse , n'en est pas pour cela ni maligne ni pestilentielle , de même aussi une Fièvre , quoique très-maligne , peut ne contenir en soi

rien d'essentiellement contagieux. C'est ainsi par exemple que la petite vérole , même la plus bénigne , est toujours accompagnée de *Contagion* , & que cette *Contagion* est sans effet dans plusieurs circonstances & à l'égard de plusieurs sujets , tandis qu'une simple Diarrhée ou un simple *Cholera-Morbus* , présente quelquefois les signes de la *Contagion* la plus active.

Mais , si comme nous venons de l'observer , l'Auteur éclaire sur le danger des Fièvres en général , tant pour les personnes qui en sont attaquées , que pour celles qui sont chargées du soin des Malades , il a aussi l'attention d'écarter les craintes trop vives , qui pourroient naître des exemples frappans qu'il rapporte à ce sujet , en indiquant contre ce fléau les

moyens que l'expérience a fait connoître pour être les plus efficaces, soit à titre de précautions, soit à titre de remèdes. Quoique ces observations aient été faites, principalement sur des Fièvres contractées à bord des vaisseaux ou dans des pays éloignés, on verra qu'elles n'en sont pas moins applicables à toutes les Maladies Contagieuses, en quel lieu & en quel climat qu'elles règnent.

C'est encore une erreur commune à plusieurs Médecins, qui pourtant paroissent remplis de la Lecture d'*Hippocrate* ou de sa Doctrine, de croire qu'il faille toujours attendre des crises dans toutes les *aiguës* indistinctement, & de se borner en conséquence à de vains & puériles efforts contre les symptômes, au lieu d'attaquer de front la Maladie, avant

qu'elle ait répandu ses malignes influences sur l'universalité des solides & des fluides. *Hippocrate* (a) lui-même, ainsi que *Celse* & *Galien* suivis par quelques modernes, enseignent que beaucoup de Fièvres peuvent être guéries & comme suffoquées, dès leur première attaque, par une méthode appropriée qui est toujours plus ou moins active : ce précepte est sur-tout applicable aux Fièvres contagieuses, qui, selon l'observation journalière, deviennent le plus souvent mortelles, si dans ces commencemens on néglige de s'opposer aux progrès de la Maladie, c'est-à-dire, au développement ultérieur des germes ou miasmes contagieux, dont le corps se trouve infecté. C'est ainsi

---

(a) *Morboſa principio curare oportet* ( de Loc. in hom. n°. 42.

que la morsure de la Vipère est ordinairement mortelle, si ce venin n'est promptement combattu par des remèdes capables d'en arrêter les effets sur le principe de la vie, & de le chasser hors du corps en le détournant en quelque manière vers la circonférence, comme on y réussit assez communément par le moyen des alcalis volatils. C'est ici le cas du *Principiis obsta*; mais cette vérité, n'est nulle part aussi sensible que dans l'Ouvrage de M. Lind; c'est là qu'elle se trouve exposée dans tout son jour, & environnée de preuves qui établissent la conviction la plus entière.

Nous avons insinué que cet Ouvrage étoit entièrement dégagé de théorie & de toute opinion systématique ou hasardée, & que la

pratique de l'auteur, comme celle des Anciens, employoit constamment les grands moyens qui seuls constituent les vrais remèdes, tels que les émétiques, les véficatoriens, les altérans, &c. La lecture n'en peut donc convenir à ceux, qui, dans l'exercice de la Médecine, apportent cette réserve pusillanime ou politique qui ne sauroit s'accommoder que de petites vues & de petits procédés, & qui asservit constamment aux autorités domestiques, ou aux pratiques coutumières & locales; elle ne serviroit qu'à les jeter dans l'embarras ou la perplexité. Tout au contraire, ceux à qui une noble indépendance des préjugés, ne permet pas d'oublier ce qu'un Médecin se doit à lui-même & à l'observation, le liront avec fruit, & même on ose l'a-

vancer avec plaisir. En effet , l'Auteur a trouvé le moyen de répandre de l'agrément sur la matière qui en paroît le moins susceptible , par des digressions intéressantes & qui semblent sortir comme d'elles-mêmes du sujet. Son style clair & simple , répond d'ailleurs au titre de *Mémoires* que porte son Ouvrage , & qui n'astreignant point à la forme didactique des chapitres ou des paragraphes , semble se prêter davantage au génie d'un Écrivain , dans le développement des idées & des faits ; en un mot , c'est le grand Médecin d'un grand Hôpital , qui , semblable en quelque sorte à un Général d'Armée qui décrit , au milieu des camps , l'histoire de ses campagnes , peint avec franchise tout ce qui s'offre à son observation , au milieu des

Maladies contagieuses qu'il est occupé à combattre ou à éloigner, & des dangers qui en sont inséparables.

Il est temps maintenant que je dise un mot des circonstances qui ont donné lieu à cette traduction. Il y a environ six ans que les *Mémoires* de M. *Lind* me tombèrent entre les mains; ils me parurent si curieux, si neufs, & en même-temps si instructifs, que j'en conçus d'abord le dessein de les traduire d'un bout à l'autre pour mon usage; mais les soins inséparables de l'exercice de ma Profession, & une foible santé, sembloient devoir m'éloigner pour toujours de mon premier projet, lorsque les éloges qu'on donna à des morceaux détachés de l'Ouvrage de M. *Lind*, sur la lecture que j'en fis dans quel-

ques unes de nos séances Académiques, & le desir qu'on me témoigna pour lors de connoître l'Ouvrage en entier, m'y ramenèrent comme malgré moi, & me déterminèrent à donner tous les jours quelques momens à cette traduction. Un seul point néanmoins pouvoit ralentir mon zèle; l'Original Anglois qui m'appartenoit se trouvoit égaré, je ne fais comment, & il falloit en faire venir un autre de *Londres*, ce qui demandoit du temps; mais cette difficulté fut bientôt levée par M. *Le Roy* mon confrère, qui m'offrit généreusement l'exemplaire qu'il en avoit de l'édition de 1763, & sur lequel j'ai travaillé. Cependant, j'avois lieu d'être surpris qu'un Ouvrage de cette nature n'eût pas encore été traduit, & il étoit raisonnable de

penfer qu'il pouvoit tous les jours être à la veille de paroître en notre langue ; mais après avoir inutilement attendu pendant quelques mois, j'ai préféré de risquer ma traduction, toute défectueufe qu'elle peut être, à laiffer plus longtemps les *Mémoires* de M. Lind ignorés de nos Médecins François qui n'entendent pas l'anglois, & des jeunes Disciples de cette Faculté à qui j'en avois donné un avant-goût. J'ai cru d'ailleurs que cette Traduction feroit peut-être de quelque fecours aux Officiers de Santé répandus dans nos ports & fur nos Flottes, dans ces temps fi mémorables & fi peu prévus, où notre Marine a paru tout-à-coup, fortant de fes ruines plus brillante & plus puiffante que jamais, à la voix d'un grand Roi qui fait également créer de grands

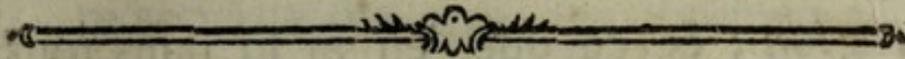
Ministres ; j'ai cru en même-temps qu'elle pourroit contribuer en quelque chose dans les vues & les travaux utiles de la *Société & Correspondance Royale de Médecine de Paris* , dont notre jeune Monarque , par un effet de cette prévoyance bienfaisante qui s'étend à tout , vient d'ordonner l'établissement , voulant assurer désormais à ses Peuples , comme un dépôt toujours subsistant de lumières relatives à la connoissance des Épidémies, & à la meilleure manière de les traiter. Au surplus, j'ai joint à cette Traduction plusieurs notes , qui m'ont paru nécessaires pour appuyer ou éclaircir quelques endroits du texte, & je les ai jetées à la fin de l'Ouvrage pour la commodité du Lecteur. Je me suis porté d'autant plus volontiers à ce nou-

veau travail, que notre Auteur m'en a fourni une partie des matériaux, dans un autre de ses Ouvrages peu connu encore parmi nous ; de manière que je n'ai fait la plupart du temps, qu'interpréter M. *Lind* par lui-même.

Voilà ce que j'avois à dire des motifs qui m'ont déterminé à cette Traduction, dans laquelle d'ailleurs j'ai tâché de rendre fidèlement l'Original. Si elle est en effet de quelque utilité, j'aurai rempli mon objet, & obtenu le plus grand prix auquel je puisse aspirer en la publiant.



*P R E M I E R*  
*M É M O I R E .*



*A l'Hôpital de Haslar , près de  
Portsmouth , le 5 Juin 1761.*

**M**ESSIEURS ,

P A R M I les diverses espèces de maladies qui affligent l'humanité , il en est peu de plus funestes & de plus fréquentes que la fièvre. C'est de cette dernière que je me propose de traiter dans ces Mémoires , en insistant principalement sur la manière dont elle se propage & se transporte d'un lieu dans un autre , à la faveur d'une infinité de causes cachées , & dont il n'est que trop

ordinaire de ne pas soupçonner l'existence.

Une pratique très-étendue & exercée pendant trois années consécutives sur les maladies fiévreuses, dans un des premiers Hôpitaux de l'Europe, a dû me porter naturellement à des recherches sur la question obscure & difficile de la *Contagion*; & ce que j'en ai lu dans tous les écrits qui ont paru jusqu'aujourd'hui sur cette matière, m'engage à publier ce que j'en pense. Mon but principal est de choisir dans cette multitude de faits & d'opinions contradictoires qu'on trouve rassemblés sur cet objet, les moyens les plus propres pour garantir de la contagion & les individus en particulier, & la société en général, & d'en indiquer les plus simples & les plus efficaces: mais comme tout édifice pour être solide doit porter sur de bons fondemens, il convient, par cette raison, que je commence par une exposition historique des faits: ces derniers, ainsi qu'il est prouvé

par l'excellent plan que vous vous êtes prescrit, étant la vraie & unique base de toute espèce de recherches en physique.

Lorsqu'au mois de Juin de l'année 1758, je fus arrivé à l'Hôpital de *Haslar* & que j'eus commencé à y remplir les fonctions de Médecin, je ne tardai pas à m'appercevoir que les équipages des gros vaisseaux des flottes, étoient en général bien portans, tandis que dans des vaisseaux moins considérables, il y avoit assez ordinairement un certain nombre de personnes qui se trouvoient infectées de maladies. Les malades qu'on avoit débarqués, notamment de la chaloupe le *Saltash*, de la frégate le *Richmond*, & du brûlot l'*Infernul*, étoient attaqués de fièvres du plus mauvais caractère, quoique pourtant les équipages de ces vaisseaux fussent peu nombreux.

Vers ce même temps, les vaisseaux la *Revenge* & le *Montague* arriverent de leur croisière dans la Méditerranée. L'équipage du premier étoit en très-

mauvais état. Ce vaisseau avoit déjà été attaqué de la contagion dont on l'avoit délivré, en le parfumant convenablement à la fumée du goudron, ( événement qui se passa environ un mois avant l'affaire que ces vaisseaux eurent, le 28 Février, avec le vaisseau françois l'*Orphée* ); mais quelques germes de contagion qui n'avoient pas été entièrement détruits, répandirent de nouveau les fièvres parmi les mariniers, dont quelques-uns les communiquèrent aux équipages du *Foudroyant* & de l'*Orphée*, prises qui avoient été faites sur les François.

Les équipages des vaisseaux *Gardeport* (a) qui se trouvoient à *Spithéad*, s'étoient maintenus dans un état de bonne santé jusqu'à la fin de Juillet ou au commencement d'Août, lorsqu'une foule de personnes qui arrivoient d'*Ir-*

---

(a) Ce sont des vaisseaux stationnaires placés à la vue d'un port, ou à l'embouchure d'un fleuve, & qui en défendent l'entrée. (N. T.)

*lande* dans des vaisseaux infectés, communiquèrent l'infection à ces Gardesport, par la voie des hardes & autres effets qu'on retira de dessus leurs allées.

Ceux qui étoient à bord du *Saltash*, en contractèrent une fièvre qui avoit beaucoup de ressemblance avec la maladie des prisons, dont nous devons une excellente description à M. le Docteur *Pringle*; & sur le nombre de cent vingt personnes qui composoient le petit équipage de cette chaloupe, il y en eut plus de quatre-vingt qui éprouverent une contagion beaucoup plus violente & plus dangereuse, que ne fut celle qui régna parmi les équipages des Gardesport, ou des autres vaisseaux qui se trouvoient pour lors à *Spithéad*.

Dans les mois de Juillet & d'Août de l'année 1758, pendant que les équipages des gros vaisseaux arrivés depuis peu de la Méditerranée, & les mariniers de quelques vaisseaux moins considérables, étoient fortement infectés de fièvres, le

scorbut ravageoit la grande flotte du *Lord Anson*, & l'escadre détachée du *Lord Howe*. Cette maladie exerçoit ses ravages principalement sur les plus gros vaisseaux. Plus de quatre cens malades de ces deux flottes furent transportés à l'Hôpital ; ils étoient pour la plupart violemment affectés du scorbut ; mais il n'y en avoit aucun parmi eux qui eût des maladies fiévreuses.

Aux mois de Septembre & d'Octobre , après la réduction de *Louisbourg*, les vaisseaux de l'*Amérique septentrionale* arriverent à *Spithéad*. Plusieurs personnes de ces vaisseaux, se trouvoient infectées de fièvres malignes qui se mêlerent en même temps avec le scorbut, & de manière que les scorbutiques eux-mêmes n'en furent pas épargnés. Cette dernière circonstance étoit une preuve manifeste, que ces fièvres provenoient entièrement de quelque foyer d'infection : car j'ai observé que le scorbut est une maladie qui, de sa nature, est opposée à la fièvre, au

point qu'un scorbutique demeurera longtemps exposé à la contagion fiévreuse sans en être infecté.

Il est remarquable que depuis le commencement de cette guerre, les malades qui ont été les plus nombreux dans cet Hôpital, & ceux qui y ont eu des fièvres de la plus mauvaise espèce, nous sont tous venus de l'*Amérique septentrionale*. La fièvre qui nous a été apportée cette année de cette contrée, étoit communément appelée *fièvre jaune*; dénomination fondée sur ce que la peau de ceux qui en étoient atteints, devenoit pour l'ordinaire de cette couleur. Il est entré dans cet Hôpital, pendant les mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, environ trois cens malades attaqués ou de cette fièvre ou du scorbut, & il en est mort vingt-huit.

Au commencement de l'année 1759, tandis que les vaisseaux infectés étoient entièrement purifiés, & que les gens de leurs équipages respectifs se trouvoient

aussi parfaitement sains, quant aux maladies fiévreuses, que pouvoient l'être les autres mariniers des flottes, qui étoient déjà rendus chez eux, arriverent à *Spi-théad* le *Conquérant* & l'*Edgard*, deux vaisseaux de ligne neufs, & après eux *le Temple*. Les équipages de ces deux vaisseaux étoient composés en partie de gens tirés à la hâte de la *Princesse Royale*, actuellement en rade au *Nore* (a), & en partie d'autres personnes qui sortoient des prisons. Le débarquement de leurs malades répandit l'infection, laquelle se communiqua aux vaisseaux *Garde-port* la *Royale Anne* & la *Résolution*, qu'on armoit pour lors à *Portsmouth*.

Les fièvres qui ont infecté tous ces vaisseaux, ont porté considérablement à la poitrine. Quelques-uns de ceux qui en ont été attaqués, ont rendu par les

---

(a) Banc de sable aux embouchures de la *Tamise* & de la *Medway*, près de *Shireness*, où les Anglois tiennent constamment un *Guard-Ship*. (N. T.)

## SUR LES FIÈVRES.

crachats ( comme s'ils eussent été effectivement soumis à un traitement par la salivation ), jusqu'à six ou huit pintes d'un phlegme clair , dans l'espace de quarante-huit heures ; & ils étoient obligés , pour n'être pas suffoqués , de se tenir la tête haute sur des oreillers. Leur sang s'est trouvé extrêmement visqueux & tenace ; ce que j'ai observé , même dans le dernier degré de la maladie , sur le sang d'un malade qu'on fut obligé de saigner pour un point de côté très-vif qui gênoit considérablement sa respiration. Dans cette maladie la tête étoit affectée , souvent avec assoupissement & une stupeur générale mêlée de douleurs , rarement avec délire. La toux , l'expectoration & le point de côté accompagné d'élanemens vifs dans la poitrine , étoient les symptômes les plus généraux. Quelques-uns de ces malades , à en juger sur les simples apparences ainsi que sur leur propre rapport , jouissoient d'une bonne santé ; mais lorsqu'on en venoit à un exa-

men, on leur trouvoit le pouls très-fréquent, la langue sale, & s'il leur arrivoit de lever la tête de dessus l'oreiller, ils éprouvoient aussi-tôt des vertiges.

L'invasion de cette maladie contagieuse, étoit caractérisée par des frissons auxquels succédoit ou un mal de tête, ou une douleur de poitrine. Il y avoit rarement, dans ce commencement, des douleurs universellement répandues dans les membres; mais le plus souvent il survenoit, après les frissons de l'invasion, un resserrement de poitrine, avec une toux qui renouvelloit les douleurs vives de cette cavité. Plusieurs de ceux qui en ont réchappé, se sont plaints d'une dureté d'oreille; un très-grand nombre a eu des rechûtes. Parmi ces derniers, on a remarqué un matelot qui, s'étant senti assez de force pour rester levé pendant quelques jours, eut ensuite une rechûte de fièvre accompagnée de convulsions qui l'emportèrent dans trente heures, à compter du premier moment de cette

seconde attaque, & son corps s'est trouvé tout couvert de *pétéchies* (a).

Quelques-uns (en petit nombre) sont morts de consommation, épuisés par la quantité excessive des matieres rendues par les crachats. Sur quatre ou cinq personnes, on a observé des symptômes de malignité dans leurs maladies; & sur plus de cent malades qui sont entrés dans cet Hôpital au sortir des vaisseaux, il n'y en a eu que huit qui soient morts de la fièvre. Si cette maladie eût régné dans tout autre endroit que dans les vaisseaux, on auroit très-bien pu la prendre pour une maladie purement inflammatoire, & il eût été également très-facile de l'attribuer à des causes fort différentes de la véritable.

Peu de temps après, l'*Edgard* fit voile pour la Méditerranée; la contagion dont il étoit attaqué & qui acquit en peu de

---

(a) On trouvera dans le second Mémoire, l'explication de ce terme.

mois beaucoup d'activité , & le scorbut qui s'y mêla , enleverent soixante hommes de son équipage. La manière dont ce vaisseau fut désinfecté , quoiqu'elle ne soit rien moins qu'extraordinaire , mérite d'être connue. Lors du combat qu'il eut à soutenir, cette année, contre la flotte *françoise* sur les côtes de *Portugal* , il s'employa ou se consumma sur son bord , durant l'action , vingt-cinq barils de poudre ; & depuis cette époque , au grand étonnement de tous les Officiers , on ne vit plus de fiévreux ou de maladies fiévreuses sur ce vaisseau.

Mais revenons à ce qui se passoit sur la flotte à *Spithéad*. Vers la fin d'Avril de la même année, le *Mélampe* y aborda avec son équipage infecté d'une maladie, sur les circonstances de laquelle le Chirurgien nous fit le rapport suivant : il nous dit que ce vaisseau ayant reçu sur son bord deux hommes de l'équipage de la *Princesse Royale* , vaisseau Garde-port , ils eurent plusieurs de leurs gens atta-

qués de fièvres qui paroissoient être de l'espèce des intermittentes , & qu'au moyen du quinquina qu'il avoit fait prendre à haute dose , ils n'avoient pas perdu un seul malade.

Le 27 Avril, nous reçumes les fiévreux de ce vaisseau , & on a continué de nous en envoyer journellement plusieurs autres malades. Le nombre total des gens qui nous sont venus de ce vaisseau , s'est monté à quarante-deux.

Ces malades ont été saisis tout à-coup, & dans le temps où ils jouissoient en apparence d'une bonne santé , de tremblemens considérables auxquels ont succédé des douleurs à la tête , & fort souvent même ( pour me servir de leurs propres termes ) des douleurs dans tous les os. Quelques-uns ont eu , dans les vingt-quatre heures , jusqu'à deux ou trois attaques d'un frisson qui ressembloit à celui d'un accès de fièvre. Un petit nombre n'a éprouvé cet accident qu'une seule fois chaque jour ; d'autres s'en sont plaints

de deux jours l'un seulement , comme s'ils eussent été attaqués d'une fièvre tierce régulière. Le froid duroit à plusieurs les quatre & même les six heures. Les sueurs qui survenoient après ce froid , étoient partielles & ne procuroient aucun soulagement ; & lors même qu'elles étoient plus abondantes ou plus générales , elles n'apportoient que très-peu d'amélioration dans l'état du malade. Le pouls étoit ordinairement vif , fiévreux , & quelquefois aussi il se trouvoit foible. La plupart de ces malades avoient été saignés à bord des vaisseaux , mais aucun ne le fut depuis le débarquement ou dans l'Hôpital , leur respiration n'étant affectée en aucune manière , & la fièvre étant beaucoup moins considérable chez eux , que chez les malades de l'équipage du *Conquérant* & des autres vaisseaux mentionnés ci-dessus.

Nous observâmes que la crise naturelle de cette maladie contagieuse , se faisoit quelquefois par les selles , & que lorsqu'on

donnoit un purgatif, le malade se trouvoit rétabli immédiatement après l'opération du remède : Mais la guérison chez le plus grand nombre, fut due aux vésicatoires dont l'effet étoit aussi prompt que surprenant. Il m'est, par exemple, arrivé assez souvent d'ordonner, à ma visite du soir, les vésicatoires à huit ou dix malades à la fois, lesquels avoient actuellement un pouls très-fréquent avec beaucoup de chaleur, une soif excessive, une douleur & une pesanteur de tête accompagnée d'un état de trouble dans cet organe, & ( ce qui donne aux Médecins qui ont à traiter de pareils malades, des connoissances plus positives sur leur état) des yeux comme morts & enfoncés, symptômes qui indiquent toujours un grand danger (a). Le lendemain ma-

---

(a) Lorsqu'on entre dans une Salle qui contient vingt fiévreux à l'Hôpital de *Haslar*, où les lits sont sans rideaux, on peut du premier coup d'œil s'apercevoir des cas les plus dangereux.

L'état des yeux & leurs mouvemens présentent encore à l'observation un quelque chose qu'on ne peut d'écrire, & qui néanmoins indique l'état présent du malade, pourvu toute-fois qu'on n'examine pas ce dernier au moment précis du reveil, beaucoup mieux peut-être que tout autre symptôme considéré séparément.

tin , revoyant ces mêmes malades après l'opération du topique , je leur trouvois à tous l'œil vif , l'air éveillé & dispos , le pouls tranquille , & ils me demandoient la permission de se lever. De ces quarante-deux malades aucun n'est mort , quoique plusieurs aient eu des rechûtes.

Le *Port-Mahon* fut le second vaisseau qui , bientôt après , apporta à *Spithéad* la contagion dont un détachement de recrues d'Ecosse, qu'il avoit dans son équipage , étoit infecté. Le mal se communiqua presque aussitôt aux gens de la *Royale-Anne* vaisseau Garde-port , quoiqu'on eût eu la précaution d'envoyer à l'Hôpital , tous ceux qui ne paroissent pas bien portans.

Dans le mois d'Octobre , il nous entra vingt-quatre de ces malades , le reste ayant été transporté sur le vaisseau qui servoit d'Hôpital , un d'eux mourut de la fièvre , un autre de la diarrhée , & un troisième de la consommation qui survint à la suite de sa maladie. Plusieurs de ces  
malades

malades furent tourmentés d'une toux violente, qui nous obligea d'en venir à de fréquentes saignées. Leur sang étoit chargé de beaucoup de *gluten*. Dans le début de la fièvre, il étoit ordinaire qu'il survint une hémorrhagie considérable par le nez, laquelle dégageoit sensiblement la tête; organe qui se trouvoit constamment affecté.

Cette maladie cédoit principalement à l'application des vésicatoires; elle dispa-roissoit vers le second, le troisième, le qua-trième, ou un autre jour de la fièvre, à compter de celui de la première attaque. Chez quatre malades sur qui les vésicatoires n'avoient rien fait, le mal de tête & le délire furent dissipés, au bout de quelques heures, par des remèdes antimoniaux. Les rechûtes furent fréquentes, comme elles le sont dans toutes les épidémies de ce genre. Quelques-uns de ceux qui avoient été transportés dans le vaisseau servant d'Hôpital, eurent des *pétéchies*. Cette ma-ladie a été regardée, avec raison, comme

une fièvre de très-mauvais caractère & de nature maligne. Ce que j'ai trouvé de fort blâmable, c'est qu'un grand nombre de malades du *Port-Mahon* que je traitois, n'eussent pas encore changé d'habits ni de linge, depuis le mois de Juin qu'ils avoient été enrôlés, & qu'ils n'en aient même changé que le 22 d'Octobre, jour de leur entrée à l'Hôpital. La saleté ou la mal-propreté des linges & haillons que ces malades ne quitterent ni nuit ni jour, pendant environ quatre mois, étoit seule capable de produire parmi eux la contagion.

Dans ce même mois d'Octobre, l'escadre qui revenoit des *Indes Occidentales* après la réduction de la *Guadeloupe*, se trouva, en entrant dans le canal de la *Manche*, si fort infectée du scorbut, qu'il y mouroit communément de dix à douze personnes par jour. Cependant, à l'exception de trois cens cinquante scorbutiques qui furent mis à terre, il n'y eut sur cette escadre aucun malade attaqué de

maladie fiévreuse. Je fais cette remarque , comme étant nécessaire pour l'intelligence de ce qui suit.

Le Chirurgien de la *Panthère*, ( l'un des vaisseaux de cette escadre ) me rapporta que , dans la traversée , ils avoient perdu quarante de leurs hommes du scorbut , & que , durant ce trajet , ils avoient eu communément jusqu'à quatre-vingt-dix malades dans l'infirmerie du vaisseau. Cette infirmerie étoit placée dans la cale , & l'air n'en pouvoit être rafraîchi ni par le jeu du ventilateur , ni par les écoutilles qui sont pratiquées sur les flancs du vaisseau pour l'introduction d'un air frais. Le grand nombre de malades qui se trouvoient étroitement renfermés & entassés dans cet endroit , en rendoit le séjour si mal-sain & si incommode , qu'ils y étouffoient en quelque sorte par le défaut d'une circulation d'air. Le Chirurgien lui-même toutes les fois qu'il les visitoit , avoit peine à y respirer , & il n'y restoit jamais quelques minutes , sans être obligé

de monter précipitamment sur le tillac pour y prendre l'air ; quelquefois même il falloit qu'il eût recours à l'esprit de corne de cerf ou à un verre de vin , pour ranimer promptement ses forces. Il observa que l'activité du venin contagieux & la mortalité parmi les scorbutiques , étoient manifestement augmentées par le défaut du renouvellement de l'air, dans cet asyle infect où plusieurs malades se trouvoient renfermés & comme amoncelés depuis plusieurs semaines. Néanmoins, sur plus d'une centaine de malades de ce vaisseau qui furent envoyés à l'Hôpital par ce Chirurgien , il n'y en eut aucun sur qui l'on pût observer le moindre symptôme de la maladie contagieuse , qui s'étoit déclarée dans cette infirmerie.

Le premier vaisseau qui nous arriva vers la fin de cette année , fut le *Loëstoffs* détaché de la flotte de l'*Amérique septentrionale*. Le 18 Octobre , il vint à notre Hôpital quatorze hommes de ce

vaisseau, & le 21 du même mois on nous en envoya treize autres. Le scorbut, la dyfenterie & les fièvres étoient, à ce qu'on nous dit, les maladies qui avoient régné le plus fréquemment sur ce vaisseau.

Voici l'histoire, telle qu'on nous la donna, de la maladie fiévreuse dont il fut infecté. L'équipage jouit d'une parfaite santé pendant huit mois qu'il resta sur les *parages* de l'*Amérique*, & à peu de jours près, jusqu'au moment de son départ de *Québec*. A cette dernière époque, on reçut à bord six convalescens qui sortoient de l'Hôpital de *Point-Levi*; & quarante-huit heures après, sur deux cens hommes, il y en eut cinquante qui se trouverent attaqués de fièvres & de diarrhées. Chez quelques-uns, la maladie commençoit par ce flux; chez d'autres, c'étoit par la fièvre; mais en général le cours de ventre étoit modéré & de nature bénigne. La fièvre duroit communément de cinq à six jours; deux mala-

des en furent tourmentés pendant deux mois entiers. Lorsque la fièvre avoit été le premier symptôme, la diarrhée qui survenoit étoit salutaire ; lors au contraire que l'infection s'étoit déclarée par le cours de ventre, & que la fièvre survenoit à ce premier accident, c'en étoit fait du malade. La traversée de ce vaisseau de *Québec* en Angleterre, fut de vingt-sept jours, & dans cette espace de temps il mourut à bord six hommes.

Un *Espagnol* de l'équipage du vaisseau le *Loëstoffs* étant tombé en rechûte, devint jaune le sixième jour de la fièvre. Pendant tout ce temps, il se plaignit principalement d'un mal-aise général, excepté néanmoins de la tête qui ne fut point affectée. Il desiroit ardemment d'être saigné ; quoique son pouls se trouvât foible (*Low*), je cédai à ses instances, & permis qu'on lui fit une petite saignée du bras. J'eus alors, pour la première fois, occasion d'examiner la qualité du sang, dans la période même de la

jaunisse qui survenoit dans cette fièvre. La masse en étoit extrêmement visqueuse & tenace ; & après quelques momens de repos dans un vaisseau approprié, la partie concrète & grumelée se recouvrit d'une membrane épaisse d'un demi-pouce, laquelle résistoit à la pression du doigt, mais qu'on pouvoit fendre avec l'ongle. La sérosité étoit en même temps de la consistance d'un sirop clair, & d'une couleur jaune foncé. Une personne qui eut la curiosité d'en goûter, la trouva amère, & une autre qui ignoroit que ce fût de la sérosité du sang, la prit pour quelque composition de suie.

Cette fièvre étoit évidemment la même que celle qui nous fut apportée, l'année dernière, de l'*Amérique septentrionale*, & que nous avons vu qu'on appelloit communément *fièvre jaune*. Elle étoit plus ordinairement accompagnée du cours de ventre, que celle de l'année précédente (2). Parmi les différens malades attaqués de cette fièvre, qui entrèrent dans cet

Hôpital , le plus grand nombre de ceux que nous perdimes , appartenoient à ce dernier vaisseau ( le *Loëstoffe* ) ; car sur trente-quatre hommes , dont la plupart avoient des fièvres , quelques-uns la diarrhée , & d'autres le scorbut, il nous en mourut neuf.

Au mois de Novembre suivant, après la prise de *Québec* , la flotte de l'*Amérique septentrionale* revint en Angleterre , avec nombre de vaisseaux dont les équipages étoient dans un état de parfaite intégrité , tandis que sur d'autres il régnoit une contagion des plus violentes.

Parmi les premiers , on comptoit le *Prince-Frédéric* & le *Capitaine* , ainsi que le *Somerset* & le *Stirling-Castle* qui arriverent après les autres. Les vaisseaux infectés étoient la *Princesse-Amélie* , l'*Orford* , le *Shrewsbury* , le *Medway* , le *Dublin* & le *Neptune*. Les deux derniers étoient ceux qui avoient été les plus maltraités de la contagion. Sur le *Dublin* on

avoit perdu , dans la traversée , dix-neuf hommes , & à l'arrivée de ce vaisseau à *Spithéad* , on envoya à l'Hôpital quatre-vingt de ses malades , tant fiévreux que dyssentériques ou scorbutiques. Sur le *Nep-tune* , la mortalité avoit été beaucoup plus considérable encore , car on disoit qu'il avoit perdu cent soixante hommes , dans l'espace de quelques mois ; & lors du dénombrement qu'on fit de son équipage , il s'y trouva cent trente-trois malades. Le Chirurgien de ce vaisseau , fut lui-même attaqué de la fièvre jaune dont il guérit. Un de ses aides eut à son arrivée à *Spithéad* , une cinquième rechûte de cette fièvre.

Quelques-uns attribuerent cette infection aux prisonniers François qu'on avoit reçus à bord ; d'autres la rapportoient aux volontaires de la nouvelle Angleterre , parmi lesquels il régnoit une maladie dangereuse. A l'égard de la fièvre ( la jaune ) elle fut introduite dans plusieurs de ces vaisseaux , par des soldats de la ma-

rine (*marines*) qui fortoient de l'Hôpital de *Point-Levi*. Sur près de quatre cens malades qui furent attaqués de contagion sur ces vaisseaux, pendant les mois de Novembre & de Décembre, & qui furent transportés à mon Hôpital, je n'en perdis qu'environ vingt-six, qu'on pouvoit dire morts effectivement de cette maladie; encore même sur ce nombre, y en avoit-il un tiers qui se trouvoit dans un état presque désespéré avant le débarquement.

Il convient maintenant de placer ici quelques observations sur cette maladie contagieuse, telles qu'elles ont été recueillies en différens temps auprès du lit des malades, conformément au journal ci-après.

» *Du 20 Novembre.* La crise de cette  
 » maladie n'arrive à aucune période dé-  
 » terminée, ni à aucun jour fixe qu'on  
 » puisse prédire ou assigner. Les malades  
 » se rétablissent, principalement au moyen  
 » des évacuations que procurent les vé-

» ficatoires (a). On a observé des taches  
 » noires , livides (*Spots*) sur un petit nom-  
 » bre , & des pétéchies sur quelques au-  
 » tres ; la plupart de ces derniers sont au-  
 » jourd'hui bien portans. Il y en a eu aussi  
 » plusieurs qui , dans le cours de la mala-  
 » die, sont devenus jaunes. Cette dernière  
 » affection cutanée est présentement beau-  
 » coup plus fréquente que les taches.  
 » Elle colore toute la peau d'une teinte  
 » jaune, foncée & désagréable à la vue,  
 » & souvent même rend cet organe  
 » douloureux. Un nommé *Ashley* a eu  
 » jusqu'à trois rechûtes, & dans cha-  
 » cune d'elles la jaunisse a reparu. Chez

---

(a) Quelques étrangers , entr'autres les Médecins Espagnols , ont conçu un préjugé fort déraisonnable contre les vésicatoires , & cela sur ce qu'ils ont entendu dire , que leur application occasionne quelquefois la strangurie.

Cependant , cet accident est , dans la plupart des cas , promptement dissipé par l'usage des lavemens dans lesquels on mêle une ou deux cueillerées d'huile de lin , ou par quelques grains de camphre & de nitre qu'on fait avaler au malade , le soumettant en même temps à une boisson abondante de tisanes mucilagineuses & rafraîchissantes , ou bien encore par de légères embrocations sur la région du *Pubis* , avec un liniment dans lequel entre le camphre.

» quelques uns, les matières des felles ;  
» les urines, & l'humeur fournie par les  
» plaies des vésicatoires, font également  
» teintes en jaune ; mais cela ne s'ob-  
» serve pas sur tous. Le vomissement  
» est un symptôme qui n'est pas ordi-  
» naire.

» *Du premier Décembre.* Il en est peu  
» dans cette fièvre, qui aient des affec-  
» tions comateuses. Dans les cas graves,  
» il survient par intervalles un léger dé-  
» lire ; le pouls est constamment vif, ra-  
» rement il est plein ou fort ; la langue  
» est la plupart du temps sale ; l'urine  
» n'a point de caractère fixe, mais sou-  
» vent elle est jaunâtre ; le sang qu'on a  
» tiré à un matelot, ressemble à celui de  
» l'Espagnol dont il a été parlé ci-def-  
» sus ; il est visqueux & tenace ; la féro-  
» cité & la partie lymphatique en font  
» teintes en jaune, qui est la couleur de  
» l'habitude du corps du malade. On a  
» constamment remarqué que les vésica-  
» toires, non-seulement produisent les

» effets les plus salutaires en dissipant la  
» fièvre, mais encore que les malades qui  
» viennent à se rétablir, sans qu'on les  
» leur ait appliqués, sont sujets dans la  
» suite à des vertiges & à des maux de  
» tête. C'est depuis peu une méthode  
» générale, que de les appliquer à tous  
» ceux qui ont le moindre symptôme de  
» cette maladie; aussi n'est-il plus ques-  
» tion aujourd'hui, chez les convales-  
» cens, des deux accidens mentionnés.  
» L'évacuation de sérosités que procu-  
» rent les vésicatoires, semble également  
» contribuer à prévenir les rechûtes.

» *Du 10 Décembre.* Souvent l'opéra-  
» tion des vésicatoires appliqués de bonne  
» heure, dissipe presque sur le champ &  
» entièrement le mal de tête & la fièvre.  
» Dans un degré plus avancé de la ma-  
» ladie, cette application ne produit au-  
» cun mauvais effet; souvent au con-  
» traire elle procure le plus grand sou-  
» lagement; mais elle ne le fait pas  
» d'une manière ni aussi prompte, ni aussi

» immédiate, que lorsqu'on emploie ces  
 » topiques dans les premiers temps de  
 » la maladie. Durant le cours de cette  
 » fièvre, les uns ont de la disposition à  
 » la liberté du ventre, d'autres semblent  
 » menacés d'une violente diarrhée (a);

(a) Dans le cas d'une complication de la fièvre avec le cours de ventre, on a donné, toutes les quatre heures, une forte décoction de quinquina & de racine de *Bistorte*, à laquelle on ajoutoit cinq gouttes de teinture thébaïque par prise (3). J'ai aussi fait prendre quelquefois, en pareil cas, les antimoniaux, à petites doses, dans la vue de calmer la fièvre; mais je les combinóis avec les opiatiques, de manière à prévenir leur effet irritant sur les intestins. Au déclin de la fièvre, le cours de ventre devenoit beaucoup moins dangereux, & j'ai eu quelquefois la satisfaction de voir que ces deux méthodes, ont réussi à dissiper & la fièvre & le cours de ventre. La première de ces méthodes a été recommandée par mon ami le Docteur *Wytt*, (*Voyez les observations sur les maladies des Armées, par le Docteur Pringle; édition 3, pag. 245,*) & j'ai appris que dans le cours de ventre d'automne des pays chauds, on l'employoit avec succès après les évacuations convenables. Dans le général, nous sommes venus à bout des cours de ventre opiniâtres qui duroient encore après la cessation de la fièvre, au moyen de l'*Ipécacuanha* donné à petites doses.

Il peut être utile de remarquer ici, en faveur des jeunes Praticiens, que dans plusieurs fièvres accompagnées de quelque douleur fixe ou permanente, les topiques procurent la plupart du temps un plus prompt soulagement que les remèdes intérieurs, ou les applications faites à une certaine distance de la partie affectée. C'est ainsi que le vomissement & le hoquet,

» mais le plus souvent après l'application  
 » du vésicatoire, ces symptômes s'adou-  
 » cissent considérablement. On doit faire  
 » beaucoup d'attention à l'état du ven-  
 » tre, sa liberté étant regardée avec rai-  
 » son, comme une disposition des plus  
 » favorables dans toute espèce de mala-  
 » die contagieuse. Les remèdes internes  
 » sont administrés avec choix & métho-  
 » de; on emploie les bols de camphre (a)

---

après avoir résisté à l'opium, au musc & à d'autres puissans remèdes pris par la bouche, sont souvent calmés, dans le moment, par l'application de quelque corps chaud, d'une liqueur spiritueuse ou camphrée, sur la région de l'estomach. De même encore l'opium donné en lavement, soulagera quelquefois plus promptement dans des cours de ventre & quelques autres maladies des intestins, qu'administré de toute autre manière. Et j'ai souvent donné sous la même forme, le *Spiritus Æthereus*, le vin, le quinquina, &c.

Les ventouses & les vésicatoires devoient pareillement être appliqués, soit qu'il s'agisse du tronc ou des membres, sur la partie qui souffre ou le plus près qu'il est possible de cette dernière; comme aussi dans plusieurs cas, on devoit, en pratiquant la saignée, ouvrir les vaisseaux les plus voisins du siège de la douleur (4).

(a) Lorsque dans cet Hôpital on recevoit un fiévreux, & qu'après l'avoir fait placer dans son lit, il ne se présentoit sur lui aucune indication à des évacuations, ni aucun autre symptôme qui obligeât à faire quelque changement à notre méthode ordinaire, la pratique constamment reçue étoit de lui faire prendre,

» & le petit lait acidulé avec le vinaigre ;  
 » souvent le quinquina, le vin, &c. , &

toutes les quatre heures , de quatre à cinq grains de camphre , jetés dans le petit lait acidulé avec le vinaigre. En général, le camphre dissous dans le mucilage de gomme arabique , convient assez à l'estomac , & je le regarde comme un remède très-approprié dans le cas dont il s'agit. Un autre médicament dont on a fait beaucoup d'usage en même temps que du camphre , c'est le suivant :

℥ Rad. *Serpentar. Virgin. contus.*..... ℥vj  
*Aceti.*..... ℥ij  
*Coque ut sit una Libra colaturæ cui adde ,*  
*Aqu. alexiter. Spirit. , syrup. è cortic. auran-*  
*tior. , aa.*..... ℥ij

Le malade prenoit de quatre en quatre heures , deux cueillerées de ce remède ; cependant , il fut rarement ordonné seul ; mais on y ajoutoit environ trois drachmes de sel de corne de cerf , ou une once & demie d'esprit du même sel , & quelquefois aussi l'acide du vinaigre neutralisé par les yeux d'écrevisses ou par la craie.

Ayant observé très-souvent , qu'un accès de fièvre intermittente étoit prévenu par le mélange d'un acide végétal avec un alkali ( tel par exemple que celui du vinaigre avec la poudre d'yeux d'écrevisse ) , qu'on fait prendre au moment de l'effervescence & aux approches de l'accès , je serois porté à croire que ces mélanges ont une plus grande vertu fébrifuge dans l'état d'effervescence , que dans celui de repos parfait & de saturation (5).

A une livre de décoction de racine de bistorte , on ajoutoit selon le cas , quatre onces de teinture simple de quinquina , ou demi-once de ce dernier en poudre très-fine , ou enfin une once & demie de safran , & dans quelque cas une once d'élixir parégorique.

» dans

» dans l'état de jaunisse, les potions avec les  
 » fels neutres auxquelles on ajoute, soit  
 » de la teinture thébaïque, soit de la  
 » rhubarbe, selon les circonstances dans  
 » lesquelles se trouvent les malades : mais  
 » je ne regarde plusieurs de ces remèdes  
 » intérieurs, ainsi que la saignée que j'ai  
 » ordonnée très-rarement, que comme  
 » des secours du moment, ou des moyens  
 » purement auxiliaires, qu'on n'emploie  
 » que pour plus grande sûreté, eu égard  
 » aux avantages qu'on retire des vésica-  
 » toires. Un émétique donné dès les  
 » premières apparences d'une rechûte,  
 » la prévient souvent fort heureuse-  
 » ment.

» *Du 12 Décembre.* Quoique le temps  
 » soit extrêmement froid, & accompa-  
 » gné d'une forte gelée qui dure depuis  
 » plusieurs jours, on continue de nous  
 » envoyer journellement des gens atta-  
 » qués de cette fièvre, des vaisseaux le  
 » *Neptune*, la *Princesse-Amélie*, & au-  
 » tres qui sont également infectés. Quel-

» ques-uns de ces malades sont couverts  
» d'un nombre considérable de *pétéchies*.  
» Ainsi la violence du froid ou la rigueur  
» de la saison, n'a pu ni diminuer la  
» masse du venin, ni en arrêter les pro-  
» grès dans ces vaisseaux. »

Je vais maintenant reprendre la narration historique, des autres observations que j'ai été à portée de faire moi-même, sur la matière qui nous occupe.

Le 14 Décembre, en faisant ma visite dans une salle de fiévreux, je fus fort surpris d'y trouver trois hommes du vaisseau le *Cambridge*, dont je croyois l'équipage bien portant. Je commençai, selon ma coutume, par les interroger sur la situation dans laquelle se trouvoit leur vaisseau, relativement à la santé des gens de l'équipage, & à quoi ils croyoient que pût être rapportée l'origine de leur maladie. Ils me répondirent que sur six cens cinquante hommes qu'ils étoient, formant le complet de l'équipage de ce vaisseau, aucun n'avoit cessé de jouir d'une

bonne santé, lorsqu'eux trois furent envoyés à bord du *Neptune*, avec quelques-uns de leurs contre-mâîtres, pour disposer au carenage ce dernier vaisseau qui se trouvoit en fort mauvais état, faute d'hommes, la plus grande partie de l'équipage étant dans les Hôpitaux.

De ces trois malades qui sortoient du *Cambridge*, l'un se trouva tout couvert de taches le cinquième jour de la fièvre, & mourut; un autre n'en réchappa qu'après avoir couru le plus grand danger. Et à l'égard des contre-mâîtres qui travaillèrent avec les précédens sur le *Neptune*, j'ai lieu de croire que ce furent eux qui porterent l'infection à bord du *Cambridge*, en y rentrant; attendu qu'il nous vint peu de temps après à l'Hôpital, plusieurs hommes de ce dernier vaisseau qui se trouverent attaqués de la même espèce de fièvre.

Il faut pourtant observer ici, à l'égard de ces trois hommes appartenans au *Cambridge* ( l'un des vaisseaux les plus

sains de la flotte ), qu'en devenant ainsi infectés , la contagion ne leur avoit été communiquée par aucun malade qui se trouvât sur le *Neptune* ; car dès la première plainte ou à la moindre apparence de maladie chez un homme , dans ce vaisseau , on avoit soin de l'envoyer à l'Hôpital. On doit faire la même observation , par rapport au grand nombre de malades qui nous furent envoyés tous les jours , pendant cinq ou six semaines , des vaisseaux de l'*Amérique septentrionale* ; c'est-à-dire , depuis le moment de l'arrivée de ces vaisseaux à *Spithéad* , jusqu'à celui de leur désinfection aux chantiers. Durant cet intervalle de temps , on a eu l'attention de ne pas garder une heure un seul malade à bord , toutes les fois que le temps a permis de le transporter à terre.

Ainsi, malgré le soin qu'on avoit d'envoyer promptement les fiévreux à l'Hôpital , le foyer de la contagion n'en existoit pas moins dans les vaisseaux, &

ce fléau ne cessoit d'y être aussi actif que jamais.

Nous observâmes comme une chose qui nous a paru digne de remarque, que nuls autres mariniers, excepté ceux des vaisseaux du *Nord de l'Amérique*, ne furent attaqués de cette fièvre dans notre Hôpital, quoiqu'on ne pût parvenir à empêcher la trop fréquente communication des malades entr'eux, quelques précautions que l'on prît à cet égard.

En outre, il est clair que sur ces vaisseaux où il n'y avoit aucun malade à bord, l'infection ne pouvoit procéder ni de la corruption de l'air, ni d'un défaut d'attention à les laver & à les tenir autrement propres. Ils étoient tous fournis de ventilateurs; & je fais de très-bonne part que le *Neptune*, dont l'équipage étoit le plus chargé de malades, ainsi que le *Dublin*, furent maintenus dans un état de propreté singulière.

Le premier qui étoit un vaisseau du second rang, admettoit nécessairement

une grande quantité d'air par ses trois rangs de sabords ; & lorsqu'on tenoit ces derniers ouverts ( ce qu'on ne manqua pas de pratiquer tout le temps que le vaisseau resta à *Spithéad* & au havre de *Portsmouth* , pendant que la contagion étoit si violente ) la ventilation & le renouvellement de l'air y étoient au-dessus de tout ce qu'on auroit pu se procurer , à cet égard , dans tout autre endroit , comme dans un Hôpital ou dans un appartement , en en tenant les portes & les fenêtres ouvertes. L'équipage étoit dans ce même temps nourri avec de la viande fraîche de bœuf , avec le bouillon de cette viande , & avec des végétaux.

J'ai pris des informations particulières sur l'emplacement & les autres circonstances de l'infirmerie du *Neptune* , pendant que ce vaisseau étoit en mer , & j'ai su qu'elle étoit placée dans le premier entre-pont ( *lower Gun-deck* ) , qu'elle étoit vaste & propre , qu'on y avoit pratiqué des écoutilles afin de s'y procurer

un air frais , & qu'on avoit soin de tenir ces écoutilles toujours ouvertes. On ouvroit pareillement les sabords voisins, aussi souvent qu'on pouvoit le faire avec sûreté , quoique la quantité d'air frais qui entroit par les deux écoutilles , suffit pour entretenir constamment dans cet endroit, une température agréable & pour en écarter toute mauvaise odeur. On lavoit d'ailleurs deux fois par semaine , les lits & les autres meubles de cette infirmerie avec du vinaigre chaud , & on la balayoit avec soin tous les jours.

*M. Charles Saunders* , Commandant de la flotte, montoit le *Neptune* & n'épargnoit rien pour que la propreté & la salubrité de l'air régnaissent , tant dans l'infirmerie que dans le corps entier du vaisseau , & parmi l'équipage.

Cette propreté constamment soutenue , & les avantages d'un air sans cesse renouvelé , ne purent cependant suffire à éloigner la contagion qui continua ses ravages dans ce vaisseau , jusqu'à ce qu'il

eût été mis en carène & duement purifié par le moyen du feu & de la fumée. Après cette opération, le vaisseau & tout l'équipage se trouverent parfaitement sains, & il en fut de même de tous les vaisseaux infectés qui revenoient de l'*A-mérique septentrionale*.

Mais pour continuer sur cette matière ; vers la fin de Décembre, la frégate la *Diane* arriva du nord de l'*Amérique*. A son départ de cette contrée, elle avoit tout son monde bien portant ; mais cette frégate ayant essuyé un très-mauvais temps, quelques semaines avant que de toucher aux côtes d'*Angleterre*, l'équipage se trouva attaqué de fièvres dont périrent le Bosseman, un Aide-Chirurgien, & quelques autres personnes. Suivant la déclaration de ce vaisseau, il avoit, à son arrivée, trente-deux malades attaqués d'une fièvre qu'on disoit maligne & mêlée de quelque degré de contagion. Un de ces malades mourut peu de temps après avoir été débar-

qué ; tous les autres se rétablirent à l'Hôpital.

Ainsi l'équipage de ce vaisseau qui jouissoit d'abord d'une bonne santé , contracta vraisemblablement la contagion , pour être resté étroitement renfermé dans les entre-ponts ; endroit fort humide , d'autant plus qu'on étoit obligé de tenir les écoutilles toujours fermées.

L'équipage du vaisseau le *St. George*, nous offre un exemple du même genre. Ce vaisseau qui étoit parti de *Spithéad*, vers le mois de Février de l'année 1760 , avec tout son équipage en parfaite santé , le ramena pareillement en fort mauvais état , après avoir essuyé une violente tempête. Sur l'un & l'autre de ces vaisseaux , les premières apparences de maladies se firent remarquer dans une saison très-froide , & ces maladies furent d'une nature maligne.

Nous voilà maintenant en état de suivre les progrès ultérieurs de la contagion , ou son importation à bord de plu-

fiens autres vaisseaux de guerre , depuis ses premiers ravages soit sur le vaisseau la *Princesse-Royale* & les autres vaisseaux *Garde-port* , soit dans les prisons , soit encore parmi les gens de terre peu accoutumés à la mer & les personnes malportantes , soit enfin sur les vaisseaux mal-sains. Les effets de cette contagion se font manifestés , pour la plupart , dans peu de jours , & les agens de son importation ont été suffisamment connus.

Mais comme il se pourra faire qu'en continuant sur le plan actuel , je donne une description séparée ou particulière , des maladies que j'ai eu occasion d'observer dans le courant de l'année qui a suivi celle-ci , il suffira de remarquer pour le présent , qu'au commencement de l'année 1760 , plusieurs frégates , telles que le *Postillon* , le *Liverpool* , le *Repulse* & le *Niger* , apporterent à *Spithéad* la contagion qui leur avoit été communiquée par quelques détachemens de recrues.

Cette maladie fut très-peu de chose. Chez plusieurs, elle ne se déclaroit que par quelques frissons réguliers ou irréguliers qui souvent étoient pris pour un simple frissonnement, ou pour un de ces froids passagers qui faisoient brusquement, & quelquefois aussi pour le frisson d'une fièvre intermittente. Plusieurs autres furent sujets à un retour périodique de ces accès de froid, même trois semaines après qu'ils eurent été débarqués.

Comme il convenoit de tenir les personnes infectées séparées des autres malades, dans l'Hôpital qui se trouvoit alors fort rempli, on fut obligé de les placer dans quelques salles nouvellement construites qui n'avoient pas encore été habitées, ou qu'on ouvrit pour la première fois, à cette occasion. Environ vingt ou vingt-cinq personnes qui jouissoient en apparence d'une très-bonne santé, & que pour cette raison on avoit placées dans ces salles neuves, furent attaquées de cours de

ventre. Je trouvai sur les cadavres de ceux qui moururent de cette maladie, de grands amas de matière purulente dans la cavité du bas ventre, & quantité d'ulcères répandus le long de la surface externe des intestins, sans pourtant qu'il y eût aucun signe apparent de gangrene sur ces parties. Les contre-mâîtres de ces mariniers qu'on avoit placés dans des salles très-saines, se plaignirent rarement de la diarrhée ; mais ils éprouvoient un mal-aîse universel, des douleurs dans les membres & quelquefois à la tête, une toux mêlée de crachats & accompagnée de frissons périodiques. Deux de ces malades devinrent jaunes durant le cours de la fièvre, & se rétablirent. En général cependant, il étoit extraordinaire que dans une salle bien saine contenant vingt malades, on en vit plus de deux ou trois qui fussent obligés de garder le lit.

Quoique le caractère de cette infection fût très-éloigné de la malignité, & qu'elle ne produisit que chez peu de per-

sonnes une maladie fiévreuse déterminée ou permanente (*fixed*), néanmoins le nombre des infectés causoit de l'inquiétude, & ce n'étoit pas sans raison. On donna donc des ordres pour que ces frégates fussent convenablement désinfectées ; & comme on se plaignoit que la *Princesse-Royale*, *Garde-port* en rade à l'entrée du *Nore*, étoit la source funeste des maladies qui ravageoient la flotte, il fut pareillement ordonné que ce vaisseau seroit purifié tout de même. On retira les plus grands fruits de l'exécution de ces ordres.

Cependant, il nous vint bientôt après quelques infectés d'un autre canton. La *Guirlande*, vaisseau de vingt canons, arriva de *Plimouth*. Son équipage n'avoit cessé de jouir de la meilleure santé, lorsque quelques hommes en ayant été détachés pour aider sur le *Shrewsbury* dont les gens étoient pour la plupart malades dans les Hôpitaux de *Plimouth*, ces mariniers en revenant à bord de la

*Guirlande* , y apportèrent avec eux une fièvre pourprée qu'ils communiquèrent à tout l'équipage.

Les malades qui nous vinrent de ce vaisseau , étoient attaqués d'une fièvre beaucoup plus maligne que nulle de celles que j'avois pu avoir occasion d'observer jusques-là à *Haslar* , & cette maladie paroissoit être le produit de la contagion la plus violente ; cela étoit même au point qu'on fut obligé de parfumer & de purifier tout de suite le vaisseau en entier. On mit encore à terre , dans les deux jours qui suivirent cette opération , quatre malades , & dès-lors la *Guirlande* fut entièrement délivrée de cette infection pestilentielle.

Je n'observai dans cet Hôpital , aucune rechûte parmi ceux qui étoient attaqués de cette fièvre maligne ; ce que j'attribuai à ce que la plupart contractèrent le scorbut pendant leur convalescence ; car il régnoit alors dans le Comté de *Southampton* , un véritable scorbut épidémi-

que d'une violence extraordinaire. Cette épidémie s'étendit d'une manière surprenante, jusqu'aux vaisseaux qui étoient en rade à *Spathéad*, ainsi qu'à ceux qui louvoyoient sur la côte. Elle pénétra dans les prisons de *Winchesler* & de *Porchesler*, où elle infecta quelques centaines de prisonniers François, & il n'y avoit point de famille même aisée dans ce Comté, qui n'en éprouvât quelque légère atteinte; il se trouva même des personnes qui en furent affectées à un degré considérable.

A *Hastar*, les nouveaux enrôlés & ceux qui n'avoient jamais été à la mer, s'en trouverent attaqués, de même que les vieux marins & autres personnes qui avoient déjà fait plusieurs voyages aux Indes soit orientales, soit occidentales, & qui jusques-là n'avoient jamais eu le moindre symptôme de cette maladie. En un mot, il étoit bien rare de trouver dans cet Hôpital, un homme qui eût resté longtemps au lit, sur-tout après une maladie

fiévreuse , & qui fut absolument sans quelque ressentiment de scorbut : mais il est temps de revenir de cette digression.

J'ai décrit fidèlement jusqu'ici toutes les fièvres contagieuses, que j'ai eu occasion d'observer dans l'Hôpital de *Haslar*, depuis le mois de Juin 1758 , jusqu'au commencement de l'année 1760 ; la plus grande partie de ces détails, sont connus de ceux qui ont assisté à mes visites & qui sont encore pleins de vie , ainsi que des Chirurgiens & des Officiers des différens vaisseaux ; mais il convient de rappeler encore ici un fait d'une observation moins générale , savoir , qu'il peut se trouver à bord d'un vaisseau un seul homme attaqué soit de *pétéchies* , soit quelquefois encore de la fièvre jaune, sans néanmoins que dans la totalité de l'équipage , on en éprouve la moindre atteinte de maladie.

Le *Magnanime* nous en fournit la preuve. Ce vaisseau fut dix-sept semaines en mer , & de ces dix-sept semaines il y eut un mois où il souffrit beaucoup  
du

du mauvais temps, & pendant lequel il eut à bord les blessés de l'action générale du 20 Novembre. Malgré la longue croisière de ce vaisseau & les violentes tempêtes qu'il essuya, il nous fut rapporté qu'à l'exception desdits blessés, il n'avoit eu, parmi sept cens hommes qui étoient sur son bord, que cinq malades, encore même, pour la plupart, attaqués de maladies chroniques; quoique pourtant à leur débarquement, il s'en trouvât un des cinq sur qui je reconnus une fièvre pourprée dont il mourut bientôt après, ayant le corps couvert de *pétéchies*. La chaloupe le *Raven* nous envoya, de son côté, un autre malade qui avoit la fièvre jaune dont il mourut également. Malgré cela, il n'y a pas eu d'autre personne à bord de ces deux vaisseaux, soit avant soit après leur arrivée, qui ait été attaquée de ces fièvres.

J'omets ici beaucoup d'autres observations de ce genre, que j'ai été à portée de faire dans cet Hôpital principalement;

quoique j'aie encore vu souvent, des personnes attaquées de fièvres très-analogues à celles dont il s'agit, dans des familles où on ne soupçonnoit pas la plus légère trace d'infection.

Mais laissons-là pour le moment cette partie de notre sujet, & tournant nos regards sur une scène plus agréable, considérons en quel état s'est trouvée, quant à la santé des équipages, notre flotte pendant les années 1759 & 1760.

Sur cette grande flotte d'Angleterre aux ordres de *M. Édouard Hawke*, laquelle combattit le 20 Novembre, celle de France commandée par *M. de Conflans*, on a joui de la meilleure santé qu'on pût désirer, eu égard aux circonstances, & telle qu'on n'en a pas d'exemple. Cette flotte est censée avoir été composée, la plupart du temps, de vingt vaisseaux de ligne & d'environ dix frégates, & on estime que le nombre d'hommes qu'il y avoit sur ces différens vaisseaux, le jour de l'action, pouvoit se porter à en-

viron quatorze mille. Plusieurs de ces vaisseaux étoient, depuis plus de six mois, hors de *Spithéad*. Néanmoins, on m'a assuré que le jour de l'action, on ne comptoit pas en tout vingt malades sur la flotte. De huit cens quatre-vingt hommes qui étoient sur le *Royal-George*, vaisseau de *M. Édouard Hawke*, il n'y en avoit qu'un seul qui fût hors d'état de servir. Sur l'*Union*, vaisseau monté par *M. Charles Hardy*, de sept cens soixante-dix hommes d'équipage, il n'y en avoit également qu'un hors de service; & sur le *Mars* de soixante-quatre canons, commandé par le *Commodore Young*, on n'y avoit pas un seul malade, quoique ce fût un vaisseau neuf.

On a eu peine à croire, jusqu'à présent, que des vaisseaux pussent croiser dans la baie de *Biscaye* plus de trois ou quatre mois de suite, sans que leurs équipages fussent attaqués du scorbut. Cependant, la flotte a été exempte de cette calamité, & elle en est entièrement re-

devable aux provisions en viandes fraîches & en végétaux, dont elle a été abondamment fournie.

C'est, à mon avis, une observation digne de remarque, que quatorze mille personnes renfermées dans des vaisseaux pendant six ou sept mois, aient joui sur mer, durant tout ce temps, d'une santé beaucoup meilleure qu'on n'imagineroit celle d'un pareil nombre d'hommes placés sous le climat le plus salubre, & dans le pays le plus fertile & le plus agréable de la terre.

On ne fauroit dire combien de temps, la bonne santé de ces hommes se seroit maintenue, si les secours qu'ils recevoient incessamment en végétaux & autres provisions fraîches de terre, eussent été interceptés, quoique ce soit là une question vraiment digne de curiosité; mais il est certain qu'après l'action, les vaisseaux de transport ayant été retenus par des vents contraires, la flotte eut beaucoup à souffrir par le manque de provi-

sions & d'eau, au point que les Officiers-Commandans se trouverent réduits, à cet égard, presqu'aux mêmes extrémités que le dernier des matelots. Malgré cet accident, il se passa plus de six semaines avant qu'il se manifestât aucun symptôme de scorbut dans les équipages; & quoique la plupart de ces vaisseaux eussent déjà tenu la mer, les uns pendant sept mois, les autres pendant près de huit, ils avoient néanmoins perdu très-peu d'hommes, encore même étoit-ce du scorbut.

Le *Royal-George*, qui étoit le premier vaisseau de la flotte, partit de *Spithéad* le 17 Mai 1759 & ne fut de retour que le 18 Janvier suivant. A son départ, vingt de ses matelots se trouvoient attaqués de rhumes, & d'autres maladies qui sont la suite ordinaire de la vie déréglée que mènent les marins, lorsqu'ils sont à terre. Un mousse ayant apporté avec lui la petite vérole à bord, cinq personnes de ce vaisseau en moururent, & ce furent les

seuls hommes qu'on perdit pendant les huit mois que dura sa croisière. Cependant, avant l'arrivée de ce vaisseau en Angleterre, l'équipage eut à souffrir plus ou moins du scorbut, & lorsqu'il fut dans le port, on envoya vingt de ces scorbutiques aux Hôpitaux; mais il n'en mourut qu'un seul, lequel même avoit été quelque temps auparavant attaqué d'hydropisie.

Il y a néanmoins deux exceptions à faire, dans ce que nous avons dit de la bonne santé dont jouirent en général les équipages de cette grande flotte, & ces exceptions nous sont fournies par le *Sandwich* & le *Torbay*. Le premier qui étoit un vaisseau neuf, dont l'équipage n'étoit pas fait à la mer, & se trouvoit composé en partie de plusieurs personnes qui sortoient des prisons de Londres, revint à *Spithéad* vers la fin de Décembre 1759, en très-mauvais état, après une longue croisière pendant laquelle il avoit été séparé du reste de la flotte; & j'ai

appris, à l'égard du *Torbay*, qu'au mois de Juin 1760, on avoit envoyé de ce vaisseau plusieurs malades attaqués de fièvres malignes, aux Hôpitaux de *Plymouth*.

Mais aux équipages près de ces deux derniers vaisseaux, qui ont été attaqués de la contagion, j'ai tout lieu de croire qu'aucun de ces matelots qui ont été employés sur les côtes de France, ou dans la baie de *Biscaye* pendant l'espace de dix-huit mois (c'est-à-dire, depuis le mois de Mai 1759, jusqu'à celui de Décembre 1760), & dont le nombre a pu se porter d'abord à quatorze mille, & dans les suites à dix mille qui, pour la plupart, ont tenu constamment la mer les sept ou huit mois entiers, sans sortir de leurs vaisseaux, qu'aucun de ceux-là, dis-je, n'a été malade, si ce n'est du scorbut; ou du moins qu'il y en a eu très-peu qui se soient plaints d'autres maladies; encore même cela n'est-il arrivé que lorsque la flotte a manqué de provisions fraîches.

Je ne parle pas ici de ces maladies chroniques familières aux gens de mer, telles que les douleurs rhumatismales, les vieux ulcères, les meurtrissures anciennes, les maladies de consommation & autres semblables; la plupart de ces maux étant ou une suite de quelque maladie qui a précédé, ou un effet du vieil âge & des infirmités qui en sont inséparables.

Tels sont les faits que j'ai cru devoir faire servir de base aux préceptes ou aux dogmes qui vont maintenant être exposés, comme autant de corollaires de ce qui a précédé.

Premièrement, il paroît que l'air de la mer est salutaire aux personnes accoutumées à le respirer, pourvu d'ailleurs qu'elles soient fournies de vivres de bonne qualité, ou qu'elles se nourrissent convenablement. L'expérience a de plus démontré, que les personnes qui se trouvent sur mer sont moins sujettes aux fièvres, que celles qui sont sur terre (a).

---

(a) Depuis la lecture de ce Mémoire à la société, j'ai

Les fièvres intermittentes opiniâtres, & ce qu'on appelle la colique bilieuse caractérisée par le vomissement & le cours de ventre bilieux, mais plus particulièrement par ce dernier symptôme, sont souvent épidémiques en automne à *Portsmouth* & à *Gosport*. Pendant le séjour que j'ai fait dans ces deux endroits, j'ai été témoin que ces maladies ont causé les plus grands ravages parmi les habitans, les étrangers & les troupes de terre, & que la mortalité étoit portée à un degré extraordinaire; tandis que pendant tout le temps de la durée de ce fléau, qui étoit général dans le pays ou sur terre, dix mille hommes répandus sur les vaisseaux à *Spithéad*, n'en éprouverent jamais la moindre atteinte.

---

eu sous les yeux des preuves frappantes en faveur de cette opinion sur la salubrité de l'air de la mer. Ces preuves consistent en ce que plusieurs gros vaisseaux qui ont été en croisière pendant les douze mois entiers, & dont quelques-uns même y ont été plus long-temps dans différentes stations sur les côtes de France, ont toujours eu leurs équipages dans un état de parfaite intégrité, & jouissant d'une santé au-dessus de tout ce qu'on pouvoit espérer.

Ces preuves accumulées , semblent donc mettre en évidence la vérité de notre première proposition. En effet, l'atmosphère de la mer est si pure , si salubre, au moyen de l'agitation que l'air y éprouve continuellement des brises & des vents rafraîchissans, qu'elle devient en même temps un sûr asyle pour la santé, dans les climats ou pays mal-sains, durant les ravages des maladies épidémiques ou pestilentiennes qui règnent sur (6) terre (6).

Ajoutez à cela , que les effets de la contagion se découvrent plus facilement sur les flottes ou dans un certain nombre de vaisseaux , que dans les villes ou les villages ; par la raison que tous les vaisseaux qui composent une escadre , se trouvent sous une même influence de régime & de climat ; les circonstances étant pareillement les mêmes , quoique à d'autres égards , pour le plus grand nombre de mariniens. C'est ainsi qu'une maladie contagieuse , peut souvent se répandre dans

une ville ou dans un village, fans qu'on en soupçonne la moindre chose; tandis que sur une flotte, ses effets deviennent plus apparents, plus sensibles, en ce qu'ils sont concentrés & comme rapprochés dans un ou plusieurs vaisseaux.

En second lieu, il paroît également que les fièvres connues sous différentes dénominations, & qui sont d'espèces très-différentes, peuvent être occasionnées par la contagion, & que l'infection d'une ville, d'une maison, d'une prison ou de tout autre lieu, soit que cette infection y ait été apportée soit qu'elle y ait pris naissance, ne produit pas toujours une fièvre maligne & beaucoup moins encore une fièvre mortelle.

Pour éclaircir plus particulièrement cette question, considérons ici ce qui se passe dans certains cours de ventre; considération qui pourra également s'appliquer aux fièvres.

Personne n'ignore que la dysenterie des camps, ainsi que la plupart des fièvres

dyffentériques , font en général malignes & contagieufes tout enfemble. J'ai eu occafion de traiter un homme attaqué , depuis deux ans , d'une dyffenterie chronique qui le retenoit rarement au lit , & dont néanmoins les felles infectoient prefque tous ceux qui faifoient ufage des mêmes latrines que lui. Cet homme étoit reflé , en différens temps pendant quinze mois , à l'Hôpital de *Halifax* , dans l'efpoir d'y trouver quelque foulagement , & depuis il étoit venu paffer trois mois à l'Hôpital de *Haflar* , d'où il fut renvoyé comme incurable. Nous l'avions placé dans une falle occupée par des malades attaqués de rhumatifmes ; mais bientôt plufieurs de ces derniers fe plaignirent d'un violent cours de ventre , qu'ils attribuoient aux purgatifs ou aux autres remèdes qui leur étoient adminiftrés. L'infirmière de la falle en fut attaquée avec la même violence ; & ce fut elle qui remarqua la première que cet accident provenoit , felon toute apparence , de

l'infection qui s'exhaloit des selles de ce nouveau malade, lesquelles étoient fort glaireuses & très-fétides. En conséquence, on défendit à ce dyssentérique l'usage des latrines qui servoient en commun, & dès-lors les plaintes cessèrent dans cette salle : on a vu souvent arriver de pareils accidens dans cet Hôpital.

Mais, poursuivons. Je crois avoir observé que la disposition des malades à de fréquentes rechûtes de fièvres, est, à certains égards, proportionnée à la nature contagieuse de ces fièvres ; ou du moins, que les malades retombent plus facilement dans une maladie fiévreuse contractée par la voie d'infection, de quelque virulence que soit cette dernière, que dans toute autre espèce de fièvre : & cette circonstance semble devoir nous aider quelquefois, à juger de la nature & de la cause d'une maladie.

En troisième lieu, une attention suivie constamment pendant quelques années sur cet objet, m'a convaincu que le

corps d'un malade tenu soigneusement propre & net , est moins capable de communiquer la contagion , que les derniers vêtemens qu'il a quittés , le linge sale & autres hardes quelconques qu'il a portées long-temps avec l'infection de sa maladie ; je veux dire que ces dernières substances , contiennent un venin contagieux plus effectif , plus concentré que les émanations récentes du corps du malade ou de la matière de ses excrétiions.

Je renvoie à traiter dans le Mémoire qui suivra celui-ci , de celles des déjections qui communiquent le plus promptement l'infection , du temps de la maladie auquel cela arrive , & des circonstances dans lesquelles on a le plus à craindre de ces émanations contagieuses. Je me contenterai pour le présent , de rapporter , à l'appui de ce qui a déjà été avancé , quelques détails sur les différentes fonctions des domestiques & des garde-malades de l'Hôpital de *Hastar*.

L'office des premiers, étoit de porter ou d'aider à monter dans les falles, les malades encore vêtus de leurs habits chargés d'infection, & ensuite d'empaqueter & d'enlever promptement chaque article de ces hardes, pour les mettre à part. Il en arrivoit souvent, que ces domestiques devenoient infectés eux-mêmes, & tomboient dans des maladies fiévreuses très-opiniâtres; tandis que les gardes qui étoient chargées de déshabiller les malades (ce qu'elles faisoient près d'un bon feu qu'on tenoit toujours allumé dans les falles), & qui les soignoient assidument, après les avoir placés dans des lits & des linceuls bien propres, étoient, à plusieurs égards, moins sujettes à des maladies fiévreuses; ou du moins si elles venoient à contracter quelque infection, les maladies étoient en général plus légères chez elles & d'une guérison plus prompte. Nous observerons même, que plusieurs de ces gardes qui ont été ainsi infectées, ne l'ont été que par leur imprudence;

car il est de toute notoriété , que plusieurs d'entr'elles n'ont contracté la contagion , que pour avoir gardé quelques jours dans les chambres où elles couchoient, le linge sale des malades , malgré la défense rigoureuse qui leur en étoit faite par les réglemens de la maison. C'est par une négligence de cette nature , qu'une garde s'est trouvée infectée jusqu'à trois différentes reprises. De pareilles observations sont bien capables de faire sentir aux malades & à ceux qui en prennent soin , combien il est important d'observer une exacte propreté, & que les uns & les autres se tiennent constamment bien nets.

En quatrième lieu , nous pensons qu'indépendamment de la laine , du coton , du linge & des vêtemens de presque toutes les espèces , il est plusieurs autres substances , dans les chambres infectées & autres lieux infectés , auxquelles les semences de la contagion se trouvent fortement adhérentes. C'est ainsi que dans  
les

les vaisseaux, les poutres, les chaises, les bois de lit & autres meubles, ainsi que les divers ustensiles qui servent à l'usage des malades, peuvent, sans contredit, s'imprégner fortement du venin contagieux; ce qui a été suffisamment prouvé par ce que nous avons remarqué auparavant, sur la manière dont l'infection se propage dans les flottes.

En cinquième lieu, ces semences de contagion, exprimées plus énergiquement par le mot grec de *Miasmata* (miasmes), dans quel endroit qu'elles soient introduites ou à quelle substance qu'elles adhèrent, je les appelle *la source* (ou ce qui est quelquefois désigné parmi les physiciens par le mot latin *fomes*) le *foyer* d'une infection; & je pense que la malignité, l'intensité & le danger des maladies qui en résultent ou de la fièvre qui en est la suite, dépendent, en grande partie, de la qualité ou de la nature spécifique de cette source ou de ce foyer d'où proviennent de pareilles affections.

Le Docteur *Pringle* rapporte (a), que sur vingt-trois personnes qu'on avoit employées à réparer les vieilles tentes, sous lesquelles quelques malades infectés de maladies contagieuses avoient couché, il y en eut dix-sept qui furent attaquées de contagion & qui en moururent, tant la source de ce venin étoit active ou virulente. Cependant, d'un autre côté, en parlant de l'état où se trouvoient & l'équipage du *Mélampe*, & ceux de plusieurs autres vaisseaux sur lesquels il y avoit des preuves évidentes d'infection, nous avons vu que les fièvres qui en résultèrent furent néanmoins très modérées, & qu'on n'a eu que dans un petit nombre de cas, la preuve qu'elles étoient funestes.

Pour établir plus clairement cette question par d'autres exemples & d'autres faits, il convient d'observer que pendant les mois de Janvier, de Février & de

---

(a) Observations sur les maladies des Armées, pag. 27, de l'édition Angloise.

Mars de l'année 1760, il nous fut envoyé du vaisseau la *Guirlande*, vingt-quatre malades qui, pour la plupart, avoient des taches pourprées avec d'autres symptômes de malignité, & que de ce nombre il en mourut cinq de la fièvre. Durant les mêmes mois, il nous vint également des équipages du *Postillon*, du *Liverpool* & de quelques autres frégates, cent cinq personnes infectées dont il ne mourut que huit, la plupart même attaquées d'un cours de ventre occasionné par l'humidité des salles, ainsi que cela a été remarqué ci-devant.

Lors donc que des exemples de cette nature se renouvellent fréquemment (comme on voit par l'exposé que nous avons fait dans la première partie de ce Mémoire, que cela est arrivé en effet), il paroît absolument hors de doute que quelques vaisseaux, (& il en est probablement de même de tout autre lieu) se trouvent plus fortement infectés que les autres; ou (pour parler d'une manière plus con-

forme à l'idée que nous avons de la chose), que ces vaisseaux renferment, par comparaison, une source de contagion plus concentrée & plus active.

Je n'assurerai pas précisément que le nombre des personnes infectées, soit en raison de l'énergie du venin ou de la virulence du foyer contagieux, attendu qu'il m'est arrivé d'en voir à proportion un plus grand nombre d'infectées par une contagion modérée, qu'il ne sortit de malades du petit complément de l'équipage de la *Guirlande* où la contagion étoit d'une nature très-violente; mais je suis bien certain que le danger de la mortalité, fera toujours proportionné à l'activité ou à la force du venin.

En sixième lieu, quel que soit l'endroit où le venin se cache, & quelle substance qu'il pénètre ou infecte, l'admission de l'air le plus pur & les ventilations les plus exactes, se trouvent souvent insuffisantes soit pour chasser ce venin, soit pour en affoiblir l'activité,

Ce fait peut se prouver par plusieurs autres exemples de ce genre , ajoutés à ce que nous avons déjà rapporté au sujet du *Neptune* , du *Dublin* , & de quelques autres vaisseaux infectés , que l'on tenoit singulièrement propres & bien aérés ; mais je me bornerai ici à un seul de ces exemples , c'est-à-dire à une seule preuve de plus.

Quand les vaisseaux sont prêts à entrer dans les bassins des chantiers , on a coutume d'en tirer les équipages qu'on transporte dans des Hourques (*hulks*) , lesquelles sont entretenues pour cet usage dans les ports. Ces Hourques sont de vieux bâtimens dont la charpente (comme on le conçoit aisément) est de fort mauvais bois , ou d'un bois épuisé de toute sa substance , (*decayed timbers*) & qui par-là est très propre à se pénétrer du venin contagieux & à le retenir ; semblables à ces vieilles maisons qui ne sont plus habitées & qui se trouvant ainsi constamment ouvertes , laissent , en tout temps , un libre accès aux

vents, au froid & à la pluie. Il n'y a pas long-temps qu'une partie de l'équipage du vaisseau l'*Amérique*, ayant passé la nuit dans une de ces Hourques, j'observai que plusieurs personnes de ce détachement, se trouverent, d'après l'insalubrité du lieu, attaquées d'une fièvre lente & de mauvais caractère, tandis que dans l'autre partie de cet équipage qui étoit restée sur son premier bord, on ne se plaignit que de quelques toux légères ou de rhumes. Je puis certifier que j'ai souvent vu de pareils exemples de fièvres de mauvaise espèce, contractées à bord de ces Hourques froides & humides. On doit encore se rappeler que la pureté de l'air & même une forte gelée, n'ont pu adoucir la violence de la contagion sur le vaisseau le *Neptune*.

Je conviens que dans certaines circonstances, un foyer (*fomes*) de contagion qui se trouvera dans une chambre infectée, ou dans tout autre endroit, peut être écarté ou détruit par des causes accidentelles dont nous ne saurions rendre raison,

& qui, à dire la vérité, nous sont souvent inconnues; mais il est très-certain, que le cas est le plus souvent tel que je viens de l'exposer, & qu'une exacte propreté des lieux véritablement infectés & l'admission d'un air pur, ne sont pas toujours suffisans, à beaucoup près, pour en chasser le venin. Cependant, l'inefficacité de cette pratique dans certains cas, ne doit pas être une raison pour se relâcher de l'attention que mérite un pareil objet, moins encore pour négliger l'emploi de deux moyens aussi importans & d'une utilité si fort avérée, soit pour la sûreté des personnes qui sont en santé, soit pour le rétablissement de celles qui sont malades.

Mais s'il est bien prouvé, que des moyens d'une nécessité aussi absolue que le sont & la propreté & la pureté de l'air, pour prévenir la contagion & empêcher qu'elle ne se répande, ne peuvent souvent suffire à écarter ou à anéantir cette source secrète & pernicieuse,

j'ai du moins là aujourd'hui la satisfaction de pouvoir assurer mes savans Confrères de cette Société, que j'ai rarement ou plutôt que je n'ai pas encore observé jusqu'ici, qu'une application convenable du feu & de la fumée, ait manqué de produire l'heureux effet de purifier efficacement tous les endroits, matériaux & substances attaqués d'infection.

On ne peut révoquer en doute que l'infection qui a régné dans les vaisseaux, n'ait été tout aussi contagieuse & aussi mortelle sur quelques-uns de ces derniers, qu'elle peut l'être dans un autre lieu quelconque, si on excepte celle qui dépend de la vraie peste. Néanmoins, je n'ai jamais entendu dire qu'aucun vaisseau, après avoir été soumis avec soin à des fumigations convenables, n'ait été promptement désinfecté par ce moyen, ou ne soit devenu une demeure salubre ou saine pour les équipages. Que si par la suite les maladies y ont reparu, on peut hardiment les attribuer à des per-

sonnes qui les ont apportées avec elles , soit de quelqu'autre vaisseau infecté , soit d'une prison ou de quelqu'autre lieu semblable d'où elles sortoient.

Il y a trois méthodes communément usitées pour purifier les vaisseaux ou bâtimens de mer , après que les équipages en ont été tirés.

La première s'exécute en faisant brûler du tabac. On allume pour cet effet plusieurs feux avec de vieux morceaux de cordages qu'on appelle *junk* , & on répand dessus une certaine quantité de tabac. Ces feux étant distribués en divers endroits du vaisseau , on a soin d'en concentrer la chaleur & la fumée , en tenant tout bien fermé pendant un temps considérable. Par cette opération , le *Neptune* & la *Guirlande* ont été parfaitement désinfectés.

La seconde consiste à allumer des feux de charbons de bois , sur lesquels on répand du soufre : la chaleur & la fumée de ces substances incendiées , doi-

vent être pareillement concentrées pendant un long espace de temps , en prenant la même précaution de fermer ou de boucher bien exactement toutes les ouvertures. Quoique cette vapeur anti-pestilentielle , appliquée selon les règles , ait été reconnue un des moyens les plus efficaces pour purifier toutes sortes d'appartemens , de vaisseaux , de hardes , &c. infectés de contagion , néanmoins j'ai observé qu'elles ne détruiſoit pas certaines espèces de vermine , particulièrement les poux ; d'où l'on pourroit inférer que la contagion ne se propage pas par la voie des animalcules.

Enfin , la troisième méthode se réduit à l'addition de l'arsenic aux matières du second procédé , & l'on s'y prend de la manière suivante. Après avoir exactement fermé ou bouché toutes les ouvertures & fentes du vaisseau ( comme nous avons vu que cela doit être également pratiqué dans les autres procédés ci-dessus ) , on place & on assujettit nombre

de pots de fer dans la cale, les ponts, les entre-ponts, &c., chacun de ces pots doit contenir, premièrement, une couche de charbon, ensuite une couche de soufre, & ainsi alternativement jusqu'à trois ou quatre couches successives de ces substances, sur la dernière desquelles on répand l'arsenic, mettant par-dessus le tout quelque brins de fil de *carret* (*oakum*) trempés dans le goudron, pour servir de mèche. Les personnes chargées de cette opération, après avoir mis le feu audit fil, doivent se retirer promptement, & avoir soin de fermer après elles les écoutilles par lesquelles elles sont sorties.

Il résulte de ce qu'on connoît des procédés qui viennent d'être décrits, & de l'expérience qu'on a de leur bons effets, que le feu & la fumée sont les agens les plus puissans que nous ayons pour détruire entièrement l'infection; & l'on peut présumer qu'ils seroient également efficaces contre la peste elle-même. Ceci

s'accorde jusqu'à un certain point avec ce que nous lisons dans l'Histoire ancienne de la Médecine; mais l'usage déplacé, ou plutôt l'abus du feu dans ces sortes d'occasions, en a fait regarder les effets comme nuls par quelques-uns, & a fait soupçonner aux autres que ces effets pouvoient être nuisibles.

La pratique moderne d'allumer de grands feux en plein air, & de les distribuer avec profusion dans les rues & autour des murs des Villes infectées de la peste ou d'autres maladies contagieuses, est fondée sur des principes fort précaires & même erronés; aussi l'expérience a-t-elle démontré, non-seulement l'inutilité de cette pratique, mais encore le mal qui peut s'ensuivre. Ces inconvéniens dans l'usage du feu ainsi prodigué, ne résulteroient-ils pas de la consommation & de la destruction qui se fait (pendant la durée des feux si considérables & universellement répandus dans une grande Ville) de ce principe de l'air qui est tout

à la fois l'aliment de la vie & du feu ? Et la malignité de la contagion, n'en est-elle pas accrue dans un temps où l'abord constant d'une grande quantité d'air frais, & fortement imprégné de ce principe vivifiant, est si absolument nécessaire dans les appartemens infectés & renfermés qu'habitent les malades ? Cependant, quoiqu'il faille avouer de bonne foi, comme nous l'avouons, que les feux dispersés sans ménagement dans les rues & sur les places, ont été dangereux pendant la durée d'une maladie contagieuse, il ne s'ensuit pas assurément que lorsqu'une maison a été infectée de quelque venin pestilentiel, ou de celui d'une autre maladie fiévreuse, & que les malades en ont été transportés ailleurs, il ne s'ensuit pas, dis-je, qu'en pareil cas ces feux, en observant la précaution de tenir les portes & les fenêtres bien fermées, doivent être nuisibles, & que par cette manière de purifier, tous les germes de contagion ne puissent être effectivement dé-

truits. L'expérience, ce sûr garant des vérités en médecine, a d'ailleurs constaté, de la manière la plus complète, l'efficacité des procédés qui viennent d'être décrits.

Il est donc fort à désirer pour l'avantage de l'humanité, que ce genre de purification devienne une pratique générale & universelle. Les hommes n'ont pas besoin qu'on les prévienne contre un danger considérable & très-prochain qui frappe leurs sens, ou contre les poisons qui leur sont connus; l'amour de la vie les porte naturellement à fuir l'un & à éviter les autres; mais c'est une nécessité pour eux de se prémunir par les précautions & les mesures les plus efficaces, contre ces fléaux secrets & mortels qui se déroberent à l'instinct conservateur de la nature.

Ainsi donc, toutes les fois qu'il vient à mourir quelqu'un soit d'une fièvre pourprée, soit d'un mal de gorge accompagné de malignité, soit de la petite vérole ou d'une autre maladie qui se trouve

de nature contagieuse, la sûreté du reste de la famille & des voisins du défunt, exige que le cadavre soit promptement transporté dans une autre chambre (a), & celle dans laquelle est mort le malade doit être aérée, en tenant pour cet effet les fenêtres ouvertes jusqu'à ce qu'on en vienne à la désinfecter. Or, cette désinfection se fera en y introduisant d'abord un feu de charbon sur lequel on placera quelques bâtons de soufre, & après avoir ainsi disposé les choses & les vapeurs commençant à s'élever, on aura soin de fermer bien exactement les portes & les fenêtres, & de les tenir ainsi bien fermées pendant dix ou douze heures au moins, jusqu'à ce que la chambre soit entièrement & suffisamment pénétrée de cette vapeur du soufre.

---

(a) Je pense que le cadavre d'une personne qui vient de mourir, ne sauroit communiquer aucune espèce d'infection, à moins que ce ne soit par le moyen des matières qui peuvent s'évacuer, soit par les issues naturelles du corps, soit par des plaies qui étoient en suppuration.

J'ai observé sur différens vaisseaux ; qui sont les endroits où l'on a les occasions les plus favorables pour faire des expériences sur des objets de cette nature , & pour en juger sagement , que la contagion de la petite vérole y a cessé entièrement , au moyen des feux sur lesquels on faisoit brûler du soufre , & du soin qu'on avoit de bien concentrer cette vapeur dans les endroits infectés. De quelle utilité ne doit donc pas paroître la connoissance de cette méthode , aux Villes de l'intérieur de l'*Angleterre* , où la crainte & les ravages de cette maladie parmi les adultes , sont au-dessus de la plupart des calamités humaines. En un mot , l'emploi réfléchi & bien exécuté des feux & de la fumée , est tout ce que nous avons de plus efficace & de plus approprié , pour la destruction & l'extinction entière des foyers les plus virulents des maladies contagieuses , & le moyen le plus capable de purifier toute espèce d'air mal-sain ou infecté.

Mais

Mais j'ai déjà traité cet article , d'une manière plus étendue , dans un autre ouvrage (a).

A l'égard des méthodes préservatives qui doivent être nécessairement mises en usage dans tous les lieux attaqués d'infection , & pendant que les malades sont encore dans leurs chambres , je recommanderai , entr'autres moyens appopriés, les feux de bois qui , non-seulement ont la vertu de diminuer la force ou la violence des venins de ce genre , mais qui sont encore très-utiles pour se garantir de leur atteinte. C'est ainsi , que selon l'endroit où sont placées les cheminées des cuisines dans les vaisseaux , la fumée pouvant se répandre continuellement entre les ponts , on observe que les personnes qui habitent ces endroits , jouissent d'une meilleure santé que celles qui s'en trouvent éloignées.

---

(a) Voyez la seconde édition de l'*Essai sur la Conservation de la santé des gens de mer.*

Mais pour établir cette assertion sur des preuves encore plus directes, il a été observé, il y a quelques années ( tandis que la contagion étoit si meurtrière sur le Vaisseau la *Royale-Anne*, *Garde-Port* à Spithéad, que plusieurs personnes de l'équipage mouroient au bout de quarante-huit heures de maladie, avec la fièvre & un violent saignement du nez ), qu'aucun de ceux qui étoient exposés à la fumée de la cuisine, ne contracta l'infection. D'où l'on peut inférer qu'un air froid, humide & crû ( *Raw* ) augmente l'activité & l'énergie de la contagion ( *a* ). Ce fait est encore confirmé par la relation suivante, que m'a communiquée M. *Ramsay-kar* ci-devant Chirurgien du Vaisseau le *Torbay*, & qui l'est aujourd'hui du chantier de *Portsmouth*.

Dans l'année 1755, temps auquel une maladie pestilentielle ravageoit la flotte

---

(*a*) Ceci reviendra encore dans mon second Mémoire, où je traite le même sujet.

du nord de l'Amérique, les vaisseaux le *Torbay* & le *Monarque*, tous deux également maltraités de ce fléau, débarquèrent leurs malades à *Halifax*. Les infectés de chacun de ces vaisseaux, étoient journellement visités par leurs Chirurgiens respectifs. La diète, le régime auxquels ils étoient soumis & les divers remèdes qu'on leur administroit, étoient, à tous égards, les mêmes pour tous, ainsi que le reste du traitement qui étoit dirigé sur les avis réunis de ces deux Chirurgiens. La nature des fièvres dont ces malades étoient atteints & les symptômes qui les accompagnoient, présentoient également sur tous la plus parfaite ressemblance. Néanmoins, il mourut chaque semaine la moitié plus de monde de l'équipage du *Monarque*, que de celui du *Torbay*. Cette disparité dans le nombre des morts d'un côté, comparé au nombre des morts de l'autre, surprit beaucoup ces Chirurgiens. Après avoir examiné avec une attention scrupuleuse, jusqu'à la plus petite cir-

constance qui pouvoit influer en quelque chose sur les malades des deux équipages , ils ne remarquèrent entre ces derniers, qu'un seul point de différence auquel la grande mortalité qui régnoit sur le *Monarque* pût être rapportée ; cette différence consistoit en ce que les malades de ce Vaisseau , étoient placés dans un grand moulin où il n'y avoit aucun endroit pour faire du feu ; au lieu que ceux du *Torbay*, quoique logés dans des maisons vieilles & moins commodes d'ailleurs, avoient l'avantage de pouvoir y faire conf-  
(7) tamment du feu avec le bois de *Spruce* (7).

La fumée que j'estime le plus , après celle du bois , pour purifier un air infecté , c'est celle de la poudre à canon. J'en fais pour l'ordinaire un fréquent usage, parce qu'elle ne blesse pas les poumons. L'écorce de *Cascarille* répand , en brûlant, une odeur suave dans les appartemens des malades , & est par-là tout au moins un préservatif agréable , qui est en même-temps capable de prévenir

l'effet des mauvaises odeurs. La vapeur du vinaigre camphré qu'on fait bouillir sur un réchaud, est beaucoup meilleure encore pour remplir ces vues.

Outre la correction des mauvaises qualités de l'air & la désinfection des appartemens, il est un autre avantage qu'on retire de l'emploi de ces vapeurs & fumigations, j'entends de celles qui ne peuvent nuire aux organes de la respiration. Cet avantage consiste en ce que toutes les fois qu'il y a dans un appartement une fumée un peu épaisse, les gardes & les malades soupirant après un air frais, on a pour lors grand soin de tenir les portes & les fenêtres ouvertes. Or, il est certain que l'air des chambres des malades, ne fauroit être renouvelé trop souvent, observant, dans cette opération, que le malade soit bien couvert & que les rideaux de son lit soient fermés, si la chose est nécessaire. On ne peut donc s'y prendre plus efficacement, pour sauver les malades du danger de l'air mal-fain des

chambres ou des salles qu'ils habitent, & qui est une suite de l'obstination de leurs gardes ou de leurs parens à tenir tout fermé, que d'ordonner que les appartemens soient souvent fumigés ou parfumés. Dans d'autres pays, on fait beaucoup plus d'usage de ces fumigations que dans celui-ci, & c'est au grand avantage des malades.

Enfin, j'exposerai ma façon de penser sur ce qui regarde la manière de purifier les meubles, les habits, le linge, &c., qu'on soupçonne être infectés. Sur quoi je dois remarquer en passant, que la pratique ordinaire d'après laquelle on se contente d'étaler & d'exposer ces effets au grand air, est, dans bien des cas, insuffisante pour en enlever les germes d'une maladie contagieuse qui s'y trouvent cachés.

On verra par l'histoire qui se trouve à la fin de mon second Mémoire, sur le sujet que nous traitons présentement, que la méthode d'étaler les hardes hors de la maison, pour les faire sécher ou

aérer , fans les avoir préalablement fumigées , peut avoir des suites fâcheufes , & même funeftes. Nous avons déjà dit qu'un air humide renforçoit la contagion , & qu'un vent fec étoit capable d'en répandre les malignes influences. Ainfi donc , toutes les hardes ou tous les effets fufpectés d'infection , doivent premièrement être foumis à la fumigation dans un endroit clos , & de la même manière qu'on le pratique à l'égard d'une chambre ou d'un appartement infecté , & après cette opération on peut les étaler hors de la maifon & les tenir expofés au grand air.

Un accident arrivé en dernier lieu , & dont je vais donner le détail , fervira à confirmer ce précepte. Un ouvrier du commun étant mort , le mois d'Avril dernier , de la petite vérole à *Porcheſter* , fa veuve porta les dernières hardes qui lui avoient fervi , à la Ville de *Havant* éloignée de neuf milles du Château de *Porcheſter*. Après avoir pris la précaution de les expofer convenablement à

l'air , c'est-à-dire de faire ce qu'on appelloit les purifier , & avoir laissé passer quelques semaines encore pour se mieux assurer qu'il n'y avoit plus d'infection à craindre , elle fit présent d'une veste de son mari à un pauvre garçon qui servoit chez un menuisier , & qui l'ayant mise bientôt après , en contracta la petite vérole dont il mourut. On avoit eu soin d'éloigner ce misérable de chez son Maître , & de le faire transporter à l'Hôpital si-tôt qu'on eut reconnu sur lui des signes de petite vérole ; mais avant même qu'on n'eût découvert dans la famille qu'il avoit cette maladie , il arriva qu'un des enfans de la maison & deux autres enfans du voisinage , tous trois conduis ou portés chaque jour à l'école par ce domestique , se trouvèrent également attaqués de la petite vérole , & il fut constaté que l'infection provenoit sur tous les trois de la même source de contagion. Cet événement répandit la frayeur & la consternation dans la Ville ; mais

par l'attention qu'on eut de tenir ces malades soigneusement *sequestrés* ou séparés d'avec les bien portans , & en prenant les autres précautions nécessaires , on parvint à éteindre entièrement cette contagion avant qu'elle eût le temps de faire des progrès.

Qu'on me permette d'ajouter encore ici , que le linge des malades fiévreux , comm'aussi toute espèce de hardes ou d'effets de ce genre qui leur ont servi & qui sont dans le cas d'être lavés , ne doivent jamais être mis d'abord dans l'eau chaude , parce qu'il est dangereux , pour qui que ce soit , d'être exposé à la vapeur qui s'en élève. Il convient donc de faire tremper ces effets , pendant plusieurs heures , dans l'eau froide ou dans les lies froides du favon , afin qu'ensuite les saletés puissent en être enlevées parfaitement.

Telles sont , MESSIEURS , les observations que je m'étois proposé de vous communiquer , touchant les moyens de purifier les lieux infectés & les substances

90 M É M O I R E S  
pareillement imprégnées du venin conta-  
gieux ; je réserve pour mon second Mé-  
moire , les autres observations que j'ai été  
à portée de faire sur la méthode qui pa-  
roît la plus appropriée pour traiter avec  
succès des maladies contagieuses , les  
personnes qui ont le malheur d'en être  
atteintes.

*Fin du premier Mémoire.*





S E C O N D  
M É M O I R E .



Du 14 Août 1761.

M E S S I E U R S ,

J'AUROIS bien souhaité que la manière de parler que l'usage a consacré en Médecine, m'eût permis, dans ces Mémoires, de substituer aux mots *d'Infection* & de *Contagion* quelque autre terme équivalent; car ces dénominations sont beaucoup trop susceptibles d'être interprétées, la plupart du temps, d'après les idées alarmantes qu'on se fait de la peste & de la fièvre soit pestilentielle soit maligne. Mais en me servant ici de ces dénominations

vulgaires , j'ai cru devoir les employer dans un sens moins limité , en les étendant à toutes les fièvres , de quelque espèce qu'elles soient , qui se communiquent d'une personne à une autre , soit par la circonstance entre ces personnes de se trouver près l'une de l'autre , soit par le moyen de quelques substances pénétrées de corpuscules (*particles*) capables de communiquer le venin fiévreux & de le répandre.

Il règne communément encore une autre erreur , contre laquelle il est important d'être prémuni. Rien n'est plus commun que d'entendre dire , que la fièvre ou telle autre maladie est dépourvue entièrement de toute qualité contagieuse , & il n'est pas moins ordinaire que lorsque ces maladies viennent à attaquer quelqu'un , le petit nombre les attribue à des causes absolument différentes de cette dernière ; le tout , parce qu'il sera arrivé que les personnes mêmes qui en jugent ainsi , où quelques autres encore ,

ayant été évidemment exposées à l'infection , auront toutes eu le bonheur de ne pas en être atteintes.

Ce faux raisonnement a donné lieu à une infinité d'erreurs pernicieuses en médecine , dans d'autres occasions semblables où l'on s'est autorisé , comme dans celle-ci , d'un petit nombre d'exceptions pour déroger aux maximes les mieux établies dans l'art de guérir ; mais par exemple , de ce que le quinquina a échoué quelquefois dans le traitement des fièvres intermittentes , & le mercure dans celui des maladies vénériennes , faudroit-il se hâter d'en conclure que chacun de ces remèdes en particulier , doit se trouver sans effet dans tous les autres cas & accidens de la nature de ces derniers ?

Ainsi donc , de même qu'il n'est point de remède ( quelque grande qu'en soit la vertu ) qui ne puisse manquer son effet , dans les cas où il paroît être le plus spécialement approprié , de même il n'est

pas de contagion , du moins connue , qui , autant que je puis le penser , affecte indistinctement tous les hommes.

L'inoculation de la petite vérole , manque quelquefois de produire cette maladie , & cependant la contagion de ce virus n'est pas une chose problématique. Je n'ai moi-même jamais éprouvé le moindre symptôme d'infection , quoique pendant trois années je n'aie cessé de donner , tous les jours , mes soins à une infinité de personnes attaquées de maladies contagieuses. Il en a été de même d'un jeune homme qui s'est trouvé beaucoup plus exposé encore , comme étant continuellement occupé à faire des saignées & à veiller à l'administration des autres secours chirurgicaux sur les fiévreux , dans les salles de l'Hôpital de *Haslar* ; ce qu'il a fait constamment , sans jamais s'aviser d'aucune précaution nécessaire , ( en quoi il a été certainement coupable de beaucoup de témérité ) , & qui malgré son imprudence

n'a jamais ressenti non plus que moi, la plus légère indisposition. Mais sans doute il ne s'enfuit pas de là, que les fièvres qui ont régné durant ce temps à l'Hôpital ne fussent pas contagieuses, puisqu'il existe les preuves les plus positives du contraire.

Une maladie contagieuse, n'est donc pas toujours pour cella telle que le vulgaire se l'imagine. Les épidémies qui se communiquent à quiconque s'y expose de près, ainsi que la peste elle-même, ne sont pas non plus absolument de nature contagieuse. Je voudrois donc qu'on entendit de préférence par maladie *contagieuse*, celle qui, dans certaines circonstances, est ou peut être communiquée à une, deux ou plusieurs personnes; qui conserve, en très-grande partie dans son action, son identité de forme (*its identical form*) & sa nature propre; & qui, en outre, s'assortit en quelque manière au tempéramment & aux dispositions particulières des personnes qui reçoivent son venin. Mon dessein n'est pas

de rechercher ici , en quoi consistent ces dispositions ; il me suffira , pour le présent , d'éclaircir ultérieurement & de confirmer ma façon de penser sur cet objet particulier , par le récit d'un événement qui s'est passé en dernier lieu.

Dans une salle de cet Hôpital où se trouvoient dix-huit Soldats de la marine, cinq d'entr'eux furent attaqués d'un violent cours de ventre, que leur communiquèrent , par infection , deux matelots placés avec eux dans la même salle. Nous avions alors cinq cens quatre-vingt-douze malades dans l'Hôpital, & cependant , il n'y eut que cette salle où l'on se plaignit d'un pareil symptôme. Il est clair que les cinq Soldats de la marine ainsi infectés , le devinrent en conséquence de la disposition particulière dans laquelle ils se trouvoient pour lors ; tandis que les treize autres , quoique dans la même position , c'est-à-dire le même emplacement , n'éprouvèrent jamais le moindre ressentiment de diarrhée.

Cet

Cet exemple démontre l'impossibilité de prouver qu'une maladie n'est pas contagieuse , par la preuve négative qu'on voudroit tirer de ce que telle ou telle personne ( qui se trouve à portée de l'infection ), n'en est pas attaquée.

Dans les maladies aiguës , je regarde les selles, principalement si elles sont très fétides , comme ce qu'il y a de plus capable de communiquer l'infection. Vient ensuite le soufle de la respiration ( ou l'haleine des infectés ), & enfin les émanations ( *effluvia* ) du corps des malades attaqués de fièvres (8).

Pour ce qui est maintenant de la manière dont il convient de traiter une personne qui aura reçu , par la voie de la contagion , le venin de la fièvre , je remarquerai que ce traitement doit toujours être le même , quelque légère ou quelque violente que soit l'infection reçue , ainsi que dans tous les cas de rechûte.

Les effets de la contagion sont sou-

vent prompts & sensibles ; le plus léger degré de ces effets ou la plus légère contagion , est celle qui dérive simplement des émanations infectées , ou de la puanteur qui s'exhale du corps des malades attaqués de maladies graves. Je voyois , l'automne dernière , une Dame de qualité qui avoit une colique bilieuse avec des déjections par haut & par bas d'une fétidité insoutenable. Une autre Dame contracta la maladie , pour n'avoir fait que traverser l'appartement de la malade ; elle se sentit presqu'aussi-tôt incommodée , & fut saisie de vomissemens accompagnés d'un mal-aise considérable , qui durèrent vingt-quatre heures. La garde qui en prenoit soin , fut pareillement infectée en respirant cette mauvaise odeur (qu'elle sentoit , pour employer ici ses expressions , lui descendre à fur & à mesure qu'elle la respiroit , jusqu'au fond de l'estomac) , & elle fut prise en même-temps de vertiges & de vomissemens. Ce dernier symptôme de-

vint encore plus violent dans la nuit, & fut accompagné de déjections par bas & de beaucoup de frissons. On réussit, par le moyen d'un émétique, à faire cesser entièrement les deux évacuations; néanmoins, cette garde continua de se plaindre, pendant quelque jours encore, de tremblemens fréquens, d'un violent mal de tête, le tout joint à un pouls petit & irrégulier, & elle fut plus long-temps à guérir que la Dame malade.

J'ai souvent observé que ces légers degrés d'infection avoient encore lieu, lors même que cette dernière provenoit des excrétiens que rendoient les malades qui avoient une grosse corpulence, & qui étoient attaqués de maladies soit inflammatoires soit d'un autre genre.

Un homme qu'on croyoit fiévreux, & qu'on avoit reçu comme tel dans cet Hôpital, se trouva attaqué d'un violent délire accompagné d'un pouls plein & vif. Malgré des évacuations abondantes, le délire se soutint pendant deux mois,

ne laissant que de courts intervalles au malade ; lorsqu'ayant été informé que cet homme avoit été auparavant sujet à cet accident, je jugeai que ce cas étoit celui d'une vraie manie. Une garde qui voulut soulever le malade par les bras, fut frappée, à l'instant même, d'une odeur fétide insupportable, & ressentit en même-temps des frissons accompagnés de mal-aise & de mal de tête. Comme elle se sentoit fort indisposée, elle prit un vomitif six heures après, & passa la nuit suivante dans des sueurs abondantes qui étoient l'effet d'une potion sudorifique. Le lendemain matin, la violence du mal de tête étoit un peu diminuée ; mais au moindre mouvement que la malade voulut faire, elle éprouvoit une chaleur brûlante avec des douleurs vives au front, & se plaignoit en même-temps de vertiges. Elle étoit d'ailleurs tourmentée d'une soif pressante, & son pouls étoit plein & vif. On se hâta de lui appliquer un emplâtre vésicatoire entre les

épaules ; & à peine ce topique eut-il commencé d'opérer , que le mal de tête disparût entièrement ainsi que la soif , & que le pouls devint tranquille. Le lendemain , la malade fut en état de se lever & se trouva parfaitement bien.

J'ai vu quelques autres cas de personnes qui ont été pareillement infectées avec la même facilité , pour s'être trouvé présentes lorsqu'on mettoit un cadavre dans le cercueil. Je l'ai vu , notamment sur un matelot qui vint en dernier lieu pour rendre ce dernier devoir à un de ses camarades (9). Après avoir fait vomir le (9) malade , il a fallu de plus lui appliquer les vésicatoires. J'ai encore eu, la semaine dernière, dans cet Hôpital , deux garde-malades infectées par une personne qui avoit la petite vérole. Toutes deux ont été affectées exactement de la même manière, se plaignant l'une & l'autre de frissons mêlés de beaucoup d'accablement & de mal de tête. L'une avoit été infectée par le soufle de la respira-

tion du malade, l'autre pour avoir fait son lit. L'une d'elles avoit encoré des douleurs aiguës dans la poitrine & dans les hypochondres ( aux fausses côtes ). Chez la première garde, ces symptômes ont été promptement dissipés au moyen d'un vomitif ; ce qui pourtant n'a pas empêché qu'elle n'ait eu, pendant trois jours encore, des retours irréguliers de frissons. Quant à la seconde, quoique soulagée considérablement de son mal de tête, ainsi que de son état de mal-aise & des frissons, par le vomissement, elle ne laissoit pas de se plaindre constamment de beaucoup de chaleur & de soif. Il lui restoit en outre avec un pouls petit, concentré, une douleur très-vive dans la poitrine ; symptômes qui indiquoient la nécessité de l'application des vésicatoires. Ce topique lui fut en effet appliqué sur l'endroit même de la douleur, & le lendemain matin tous ces accidens ont été dissipés entièrement.

J'appelle ces infections dont nous ve-

nous de parler, *Infections légères*, parce qu'en effet sur vingt cas de cette nature, je n'en ai pas vu un seul de mortel, lors toutefois que les malades ont été traités comme il convient. Cependant, il est à remarquer que dans plusieurs de ces cas, l'infection provenoit de personnes attaquées de petite vérole.

Dans les conversations que j'ai eu avec différentes personnes qui avoient été elles-mêmes infectées par des malades attaqués de fièvres contagieuses, elles ont toutes comparé, en général, la première impression sensible qu'elles avoient éprouvée de l'infection, à celle d'une odeur terreuse désagréable, semblable à celle qui s'élève d'une fosse récemment creusée, qu'elles ont senti leur descendre jusqu'au fond de l'estomac (10), quoique pour-(10) tant cette odeur ne leur parût pas aussi nauséabonde, que la puanteur que répandent les cadavres; & les effets ultérieurs de cette première impression, se sont manifestés par des frissons & un mal-aise qui

pourtant n'ont été que momentanés. C'est ici une odeur particulière qui ne peut être bien décrite (a), mais que tous ceux qui font employés au service des malades, ainsi que les gardes, distinguent avec beaucoup de sagacité comme une circonstance qui accompagne ordinairement les fièvres extrêmement malignes, & qui, avec l'odeur particulière que rend la matière des écoulemens procurés par les véficatoires, peut être rangée parmi les symptômes les plus constans d'une fièvre de mauvais caractère.

Cependant, il est plusieurs sujets qui ne sont pas sensibles, dans les commencemens, à quelques-uns des effets de la contagion; & l'on peut voir par les observations contenues dans mon premier Mémoire, qu'il y a eu des personnes qui n'ont cessé d'être exposées au ve-

---

(a) Il y en a qui comparent cette odeur à celle de la paille pourrie. Quelquefois cela approche davantage de la mauvaise odeur dont on est affecté auprès des personnes qui ont une petite vérole confluente, lorsque ces malades viennent à se remuer dans leur lit; quoique pourtant cela ne soit pas une odeur aussi forte.

nin contagieux d'une fièvre pendant plusieurs jours, même pendant des semaines entières, & chez qui néanmoins les effets de l'infection se font réduits à des frissons irréguliers, lesquels, à la vérité, étoient quelquefois assez considérables pour obliger les malades à se mettre au lit une ou deux fois dans la journée, ce qui quelquefois aussi n'arrivoit à ces derniers que de deux jours l'un. On y voit en outre que parmi les personnes ainsi infectées, celles qui s'étoient trouvé logées dans des chambres peu commodes, ou qui étoient restées quelque temps assises sur un terrain froid, ou qui enfin avoient couché dans un appartement humide &c., que celles-là, dis-je, avoient été, bientôt après avoir contracté l'infection, saisies d'angoisses du côté de l'estomac auxquelles se joignoient quelquefois des diarrhées dangereuses, & souvent encore de fièvres qui présentoient de mauvais symptômes.

J'ai encore observé, à l'égard de ces

fièvres , que selon la manière dont on les traitoit , les malades étoient plus ou moins sujets à des rechutes. Or , il n'est pas extraordinaire que dans un lieu quelconque soit maison , soit chambre , soit vaisseau , qui est infecté & où les sémences de contagion se trouvent comme recélées , on observe dans les maladies de fréquentes rechûtes poussées même jusqu'au nombre de six ou sept , & il est naturel d'attribuer de pareils accidens à la maligne influence de la contagion ; mais dans un Hôpital comme celui de *Haslar* où tout ce qui est couverture , linge &c. , à l'usage des malades , est convenablement purifié par des moyens avec lesquels on peut être assuré d'avoir entièrement détruit les germes du venin contagieux , les rechûtes doivent sans doute être attribuées à des causes bien différentes. Ainsi donc , ceux-là parmi tous les autres ont été sujets aux rechûtes , qui se sont conduits d'une manière irrégulière , qui ont persisté opiniâtement dans cette

conduite, & qu'on n'a pu amener à se soumettre aux statuts & réglemens particuliers de cet Hôpital.

Ceci peut servir à démontrer la nécessité qu'il y a, de veiller avec le plus grand soin sur les malades convalescens; car j'ai remarqué en mon particulier, qu'une mauvaise conduite de la part des personnes infectées, & spécialement leur sortie prématurée du lit ou de l'Hôpital, leur occasionoit souvent un retour de la fièvre.

Qu'il me soit permis, à ce sujet, de hasarder une conjecture, savoir, que les mêmes causes qui donnent lieu à des rechûtes, le font quelquefois en mettant en mouvement les miasmes morbifiques *morbific efluvia* (auparavant introduits dans le corps), & en les rendant propres à produire tels effets qui probablement n'auroient pu se manifester sans cela. Ce qui me fait penser ainsi, c'est que les effets d'une contagion provenant de fièvres de mauvaise

vaïse espèce , font , comme je l'ai déjà remarqué plus haut , souvent fort prompts & fort sensibles chez quelques personnes , au point de se déclarer dès l'infant même où le venin a été reçu dans le corps. Mais si une personne n'éprouve des symptômes d'infection , que quelques jours après s'être éloignée du lieu infecté , ou si ayant déjà contracté l'infection , elle se trouve affectée immédiatement après avoir été mouillée de la pluie , ou avoir été exposée au froid ou à l'humidité , ou après avoir trop mangé ou trop bu , ou s'être livrée à quelque autre excès , pour lors il est probable que ces causes (a) ont mis en action le venin qui se trouvoit assoupi , & il n'est personne qui put affirmer positivement

---

(a) J'ai vu plusieurs mariniers , parmi ceux qui avoient servi sur des vaisseaux infectés , lesquels ont été attaqués , quelques jours après leur débarquement , de la même espèce de fièvre que celle qui régnoit sur ces vaisseaux ; ce qui leur est arrivé pour avoir mangé & bu immodérément , avoir eu des disputes entr'eux , ou avoir commis quelqu'autre excès de ce genre ; & lorsqu'ils sont entrés dans l'Hôpital , je les ai trouvés couverts de *pétéchies*.

que fans leur influence , ce venin auroit toujours été capable d'affecter la constitution du sujet. Quoiqu'il en soit , & en supposant que l'infection aura été assoupie pendant quelque temps , soit dans

---

La circonstance observée dans la contagion qui régna pendant l'hiver de 1759 dans cet Hôpital ( ainsi qu'il est rapporté dans mon premier Mémoire ) , la circonstance , dis-je , dans cette contagion , de s'être bornée aux gens venant de l'*Amérique Septentrionale* , confirme de plus en plus cette opinion. Nous eûmes dans cette maison , au mois de Décembre de ce même hiver , soixante-dix malades parmi lesquels on en comptoit deux cens qui sortoient des vaisseaux infectés. De ces derniers , il y en eut plus de vingt qui , après être restés quelques jours dans l'Hôpital , furent attaqués de la même espèce de fièvre que celle qui régnoit dans les vaisseaux sur lesquels ils servoient ; quoiqu'à leur réception dans cet Hôpital , on les eût jugé atteints de toute autre maladie. Ainsi , par exemple , un marinier qui avoit servi sur le vaisseau le *Neptune* , ayant été placé , à cause d'une plaie qu'il avoit à la jambe , dans la salle des blessés qu'on avoit soin de tenir fort propre , fut pendant dix jours sans se plaindre d'aucune autre incommodité que de sa plaie ; mais ayant trouvé le moyen de se faire apporter furtivement du vin , & s'étant en conséquence enivré & disputé vivement avec ses camarades , il se trouva le lendemain attaqué de la fièvre. On le saigna deux fois pour cette fièvre qui fut d'abord regardée comme inflammatoire , & comme le fruit de la débauche ; mais le troisième jour , ayant vu ce malade dans la salle des fiévreux où avoit il été transporté , je lui trouvai toute l'habitude du corps couverte de taches pourprées , & reconnus sa maladie pour être une fièvre maligne de la même espèce que celle qui infectoit le vaisseau d'où il sortoit.

le corps d'un malade , soit dans ses habits ou autres hardes qu'il aura portées , nous ne saurions être trop en garde contre les symptômes *décévans* qui peuvent se manifester si-tôt que le venin contagieux entre en action.

Un froid qu'on sent tout-à-coup se répandre à la surface du corps , des frissons accompagnés d'un léger mal-être d'estomac , tendent à confirmer dans l'erreur que ce ne sont là que les phénomènes ordinaires d'un froid ou d'un frissonnement soudain , ou de ce que le vulgaire appelle fièvres d'accès ; mais quand d'après de telles indispositions , on a de justes motifs de craindre l'invasion prochaine d'une maladie fiévreuse , c'est alors qu'il importe à un Médecin d'être prévenu qu'un traitement peu convenable ou un simple délai de quelques heures , peut donner lieu à des accidens que tout le pouvoir de l'art n'est plus ensuite capable d'éloigner.

Il paroît donc , qu'on doit donner sur le

champ un léger émétique dans le temps même de ces frissons ou dans cet état de *Rigor*, à tous ceux qu'on soupçonne infectés de fièvres contagieuses, avant que la fièvre ne soit bien établie & que la plénitude ou la dureté du pouls ne puisse rendre l'opération de ce remède dangereuse (II). Que si l'on diffère (II) trop long-temps de donner le vomitif, & sur-tout si l'on fait précéder la saignée, on laisse échapper l'occasion la plus sûre & la plus favorable pour rendre la santé au malade.

Les effets de cette espèce d'antidote sont si bien connus dans cet Hôpital, & nos expériences réitérées en ont si pleinement constaté les avantages, que les gardes & les autres personnes employées dans les salles des fiévreux, y ont tout de suite recours d'elles-mêmes si-tôt qu'elles se sentent malades, & rarement il manque de prévenir la maladie qu'on avoit de justes raisons de craindre. J'ai encore trouvé que ce remède étoit éga-

lement utile pour prévenir les rechûtes, lorsqu'il est donné immédiatement au retour des frissons. J'ajouterai qu'on peut, à cette même époque, procurer une ou deux légères selles aux malades, par le moyen de l'émétique ou des lavemens.

Le vomitif dont nous nous servions, étoit en général fort doux; rarement cela alloit au-delà de six ou dix grains d'ipécacuanha. Le malade prenoit ensuite, à l'heure du coucher, une potion diaphorétique & calmante composée de cinq grains de sel de corne de cerf, & de quinze ou vingt gouttes de *Teinture Thébaïque*. Il nous est arrivé d'autres fois, de donner cinq grains de camphre toutes les quatre heures, faisant boire abondamment par-dessus du petit lait acidulé avec le vinaigre. Sur dix malades, il y en a eu constamment huit qui ont été parfaitement guéris par cette méthode.

Mais si le lendemain matin, il se trou-

ve que le mal de tête n'ait pas entièrement cessé , ou si l'on a toujours la fièvre à craindre , il est pour lors quelque chose encore à faire dont je parlerai après avoir observé auparavant , qu'il ne faut jamais oublier , lorsqu'il s'agit d'infection , que les secours les plus prochains & les plus puissans doivent être mis en usage le plutôt possible ; car dans les premières heures de cette fièvre , & même encore dans les premiers jours suivans , on doit moins compter sur les efforts de la nature , que dans aucune autre occasion pareille.

Je ne pense pas que dans cette période de la maladie , on doive avoir la moindre confiance dans les *Alexipharmques* ou dans les sudorifiques , non plus que dans les antidotes si vantés tels que le *Mithridate* , la *Thériaque* & autres compositions semblables. Ces remèdes ne doivent jamais être employés , selon moi , dans le cas d'un danger imminent , qu'au préalable

on n'ait procuré des évacuations convenables.

Mais poursuivons notre sujet. Si, comme il a été remarqué ci-devant, les symptômes de la fièvre persistent encore après l'administration de l'émétique, des lavemens &c., ou bien si on a négligé ou trop différé de donner l'émétique, ou que le malade ait été traité inconsidérément par les sudorifiques ou par les saignées dans un temps où l'infection étoit bien déclarée, pour lors il faut promptement recourir aux vésicatoires qui doivent être appliqués entre les épaules si la tête ou les membres sont affectés, ou sur la poitrine si les douleurs occupent cette partie du corps.

Je ne connois pas de meilleur signe pour être assuré, dans le traitement d'une maladie, que c'est une fièvre contagieuse qui prédomine, que le phénomène qu'offre l'observation suivante que j'ai répétée sur une vingtaine de malades à qui cette maladie avoit été communiquée par

infection. On appliqua dans la nuit à ces infectés des vésicatoires ; le lendemain matin , seize d'entr'eux se trouvèrent absolument sans chaleur fébrile , sans mal de tête , sans aucune souffrance & sans fièvre : du reste , ce que nous disons ici ne doit s'entendre que des cas où le foyer de l'infection , n'est pas aussi considérable qu'il l'a été sur le vaisseau la *Guirlande* , dont il a été question dans mon premier Mémoire , ou dans d'autres cas de contagions aussi violentes. C'est encore ainsi , qu'on ne peut assurer qu'il résulte constamment des effets aussi heureux de cette pratique , toutes les fois que le malade continue de rester dans le lieu infecté de la contagion , ou dans la sphère d'activité de ce venin (a).

---

(a) Conformément aux réglemens de cet Hôpital , tous les fiévreux , quelle que fût l'espèce de leur maladie , étoient séparés des autres malades. Ils étoient tenus avec la plus grande propreté ; on les changeoit souvent de linge , & même jusqu'à deux fois par jour de draps de lit , lorsque cela étoit nécessaire. Il n'y avoit que les personnes qui eussent quelque emploi auprès des malades , à qui il fût permis d'entrer dans les

J'ignore pareillement jusqu'à quel point on pourroit compter sur l'efficacité de ces moyens , pour l'expulsion du virus variolique , en les employant aussi-tôt que ce virus a pénétré dans le corps , ou pour combattre le venin de quelqu'autre espèce de fièvre contagieuse qui ne s'est pas présentée dans le cours de ma pratique ; mais je puis hardiment avancer ici , que de toutes les méthodes re-

salles , & on avoit coutume de parfumer , tous les soirs , ces dernières avec de la poudre à canon. S'il se rencontroit quelque malade attaqué de cours de ventre , ou de quelque autre maladie capable de se communiquer ou de nuire autrement à ceux qui étoient couchés dans les lits voisins , on avoit soin de le placer dans un endroit de la salle le plus écarté qu'il étoit possible des autres malades. On ouvroit le haut de la fenêtre qui se trouvoit près de la place qu'il occupoit , & on parfumoit son lit en mettant à brûler de la cascarille dans une bassinatoire dont l'usage étoit interdit pour tous les autres malades ; précaution qu'on étendoit à divers autres ustensiles qui avoient pu servir à ce même malade en particulier (12).

(12) Lorsque le flux de ventre étoit la maladie dominante , on ouvroit une salle exprès pour les malades qui s'en trouvoient attequés. Il y avoit aussi dans l'Hôpital , des salles & des gardes particulières pour ceux qui avoient ou la petite vérole ou la rougeole ; & en outre les linges au service des malades de ces dernières salles , étoient lavés à part. Si-tôt qu'un malade étoit guéri du cours de ventre ou de la fièvre , on le faisoit passer dans des salles destinées aux convalescens de cette classe.

commandées par les auteurs dont j'ai lu les ouvrages sur cette matière, ou de toutes celles que j'ai été à portée d'essayer par moi-même, nulle ne m'a si bien réussi contre les contagions les plus malignes que j'ai eu occasion d'observer, que celle qui vient d'être exposée. J'en ai également obtenu le plus grand succès dans le traitement des rechûtes; objet sur lequel j'ai été souvent dans le cas de faire des expériences très-intéressantes. J'ai eu également lieu de m'en louer dans le traitement des garde-malades & autres domestiques de l'Hôpital.

Plusieurs matelots de la *Guirlande* & des autres vaisseaux infectés, avoient été saignés avant d'entrer à l'Hôpital; opération qui se trouve toujours dangereuse, plus ou moins, en raison de la malignité de l'épidémie. Les fièvres qui sont notablement malignes contr'indiquent la saignée; & quoique cette évacuation ne soit pas aussi dangereuse, qu'au contraire même elle soit nécessaire, dans ces

cas de légère infection où le malade se plaint de quelque douleur fixe avec un pouls plein & dur, il est néanmoins à remarquer qu'après la saignée, on a moins (13) à espérer des bons effets du vomitif (13).

Je ne puis m'empêcher de remarquer en outre, qu'on s'est beaucoup récrié contre le fréquent usage des vésicatoires, & contre leur prompte application dans les fièvres. J'avoue que je leur ai vu produire de mauvais effets dans les fièvres vraiment inflammatoires, & dans quelques autres cas; mais ce que j'ai souvent remarqué avec étonnement, & ce qui n'a pas moins surpris les personnes qui me suivoient en pratique, c'est qu'il étoit rare de rencontrer, dans ces fièvres des vaisseaux, un pouls qui contr'indiquât l'application des vésicatoires. La théorie que plusieurs Médecins Mécaniciens ont avancée dans leurs écrits sur l'effet de ces topiques, & d'après laquelle ils les ont considérés comme stimulans & augmentant la fièvre, ne sauroit

être appliquée à la plupart des fièvres dont nous parlons , dans lesquelles les malades , pour me servir de la manière ordinaire de s'exprimer de nos gardes , éprouvent en général , de l'opération de ces remèdes , une espèce de rafraîchissement.

Lorsqu'on est parvenu , à l'aide des moyens qui viennent d'être indiqués , à éloigner l'infection , pour lors & après avoir laissé passer vingt-quatre ou trente-six heures , à compter du moment de l'opération des vésicatoires , il faut évacuer modérément une seconde fois les premières voies , avec la rhubarbe mêlée à une petite quantité de tartre vitriolé.

Ces préceptes méritent d'autant plus d'attention , qu'ils ne sont pas déduits de quelques faits isolés , ou de quelque espèce particulière de fièvre qui pourroit faire exception aux règles générales de la pratique (a) ; mais ils sont le résultat

---

(a) J'ai souvent pensé en moi-même , que la publication d'un ou de deux faits particuliers & extraordinaires

d'une observation suivie sur quelques milliers de personnes attaquées de diverses

---

naires , étoit une chose plutôt nuisible qu'utile. Et en effet , lorsqu'on vient à nous vanter ou les vertus d'un remède , ou une méthode dont l'usage est recommandé comme très-salutaire , un ou deux essais ne paroissent pas suffisans pour nous convaincre que la nature & le tempérament du sujet n'ont pas pu effectuer à eux seuls la guérison , sans que le remède y ait contribué en rien ; il en est de même d'une observation qu'on aura publiée dans le dessein de faire connoître les mauvais effets d'un remède particulier , ou d'une pratique établie qui peut s'être trouvée évidemment pernicieuse dans la circonstance particulière où on l'aura employée : on n'en sauroit condamner cette pratique ou ce remède. Mais que conclure de ces faits ? Cette seule vérité incontestable , qu'il n'est point de règle en Médecine qui n'ait des bornes , & qu'il n'y a dans cette science ni remède ni méthode qui soit universellement infaillible ; & on peut en assigner au moins une raison qui est celle de l'*Idiosyncrasie* ou de la constitution particulière de chaque individu , à laquelle non-seulement la manière d'agir des médicamens , mais encore les effets des alimens sont subordonnés. De là vient la différence d'action sur les différens sujets , de la part du mercure , du quinquina , de l'opium & de tous les autres remèdes. Chez les uns la rhubarbe produira des tranchées violentes , & sur d'autres une petite dose de manne fera l'effet d'un émétique. La simple odeur d'une fleur & la saveur de quelqu'autre substance très-innocente par elle-même , affectent d'une manière surprenante certaines constitutions. C'est encore ainsi qu'on voit quelquefois des personnes qui , après avoir mangé du fromage , des oignons & des coquillages , sont tourmentées de nausées , de vomissemens & de divers autres symptômes , comme si elles eussent avalé du poison. Mais pourquoi chercher à multiplier les preuves sur des faits aussi généralement connus ? La vraie conclusion qu'on peut donc tirer de tout-ceci , c'est qu'il ne faut pas rejeter de la pratique les médicamens

maladies contagieuses, dont la mémoire est encore toute récente dans cet Hôpital.

Mais comme on ne peut mieux démontrer l'efficacité d'une méthode que par ses succès, je vais, dans cette vue, donner ici l'histoire de la mortalité qui régna parmi les garde-malades, les infirmiers & les autres employés de cet Hôpital, (en faisant abstraction des autres malades) depuis le mois de Juin 1758, jusqu'au mois de Janvier 1760.

Nous ne perdîmes, dans les six premiers mois, qu'une garde dont la maladie ne m'offrit aucune remarque particulière à faire. En 1759, il nous mourut deux infirmiers & deux gardes. Quant aux deux premiers, j'ignore de quelle

---

& les méthodes approuvées, parce que dans quelques cas qui sont en petit nombre, leur usage n'aura pas été suivi d'heureux effets. C'est à tort que dans ces rencontres on a calomnié le remède, tandis qu'on auroit dû accuser le tempérament ou l'*Idiosyncrasie* du malade, qu'un Médecin prudent doit étudier avec soin, comme il doit s'appliquer à connoître parfaitement la matière médicale, afin de pouvoir prendre un parti décisif d'après ses deux genres de notions bien réfléchies.

manière ils furent traités dans le principe ; l'un d'eux s'étoit transporté chez-lui dès qu'il s'étoit senti malade , & y mourut de la fièvre , & je ne commençai à voir l'autre , que le onzième jour de sa maladie. Il étoit déjà couvert de taches jusqu'au bout des doigts ; c'étoit au surplus un homme qui avoit mené une vie fort irrégulière , un débauché. A l'égard des deux gardes , l'une étoit une vieille femme qui mourut de décrépitude , sans qu'on pût raisonnablement soupçonner chez-elle d'autre cause de mort ; & la seconde éprouva le même sort pour avoir contracté une maladie contagieuse , par un événement dont voici les détails.

Dans le mois d'Avril , trois mois après que la fièvre jaune eut entièrement cessé dans l'Hôpital , deux garde-malades qui logeoient dans la même chambre se trouvèrent attaquées de cette maladie , & toutes deux en devinrent jaunes. L'une en mourut , l'autre en guérit. Après une exacte recherche , on parvint à découvrir

que ces femmes avoient recélé quelques chemises & autres hardes appartenantes aux mariniers infectés qui revenoient de l'*Amérique Septentrionale*. On retira ces hardes de dessous les lits de ces gardes où elles étoient cachées, & on eut soin de les brûler (a).

Ainsi dans l'espace de dix-huit mois, sur plus de cent personnes qui avoient été singulièrement occupées, & dont même quelques-unes n'avoient pas cessé de l'être pendant tout ce temps, de divers emplois auprès des malades, il n'y en a eu que cinq (b) qui soient mortes. Une mortalité si peu considérable dans ce nombre d'employés & parmi les au-

---

(a) Il s'est présenté un cas semblable sur trois garde-malades de la salle des blessés, lesquelles ont été attaquées l'une après l'autre de maladies contagieuses, pour avoir couché toutes deux dans un lit infecté. L'une de ces femmes chez qui on ne soupçonnoit aucune infection, a eu une fièvre *pétéchiale* de très-mauvais caractère qui a duré près de vingt jours. A l'égard des deux autres, elles ont été promptement rétablies.

(b) Il y eut une autre garde qui tomba malade en 1759, mais qui n'est morte que dans le mois de Janvier suivant. On a douté pendant quelque-temps, si la maladie étoit réellement le produit de l'infection.

tres personnes logées dans ce vaste Hôpital, doit paroître une circonstance extraordinaire si on la compare à la mortalité qui régna dans les autres Hôpitaux, sur les vaisseaux & en d'autres endroits, & elle ne peut être attribuée qu'aux deux causes suivantes.

La première, c'est l'enlèvement prompt & la *désinfection* qui suivoit immédiatement, des hardes, couvertures, &c., de chaque malade, au moment de son entrée dans l'Hôpital. On ne permettoit pas qu'il s'introduisit dans les salles, le moindre article (le moindre chiffon) de l'habillement d'un fiévreux; on n'en gardoit même rien dans l'Hôpital. Lorsqu'on recevoit un malade, on le déshabilloit en le faisant tenir debout devant un grand feu, & on transportoit toutes ses hardes dans une maison voisine destinée à les parfumer & à détruire les miasmes contagieux dont-elles pouvoient être infectées.

La seconde, c'est l'emploi constant &

prompt des remèdes appropriés qui ont déjà été prescrits. Nous avons actuellement dans cet Hôpital, des garde-malades qui ont été infectées jusqu'à cinq, six & même sept reprises, & qui ont été traitées autant de fois avec succès. J'en ai eu souvent deux ou trois à la fois de malades dans la même semaine.

Je suis très-porté à croire qu'une infection, de quelque source impure qu'elle émane, se déclare d'abord par l'affection de l'estomac & des intestins. Il est rare qu'il se rencontre un cas de ce genre, dans lequel la maladie ne commence pas par des frissons auxquels se joignent, pour l'ordinaire, de légères nausées & souvent aussi des vomissemens. Cet état d'angoisse dure aux uns plus, aux autres moins; après quoi il arrive souvent, qu'une violente douleur se fait sentir dans quelque partie du corps.

J'ai eu occasion de traiter trois malades dans la même salle, tous trois for-rans du même vaisseau, lesquels se trou-

voient , au moment de ma visite , dans l'état de *Rigor* ou dans les frissons. Le premier avoit mal à la tête , le second se plaignoit de la poitrine , & le troisième ressentoit aux jambes des douleurs pareilles à celles qu'on en éprouve dans un violent rhumatisme.

Je pense que l'entière & prompte évacuation du canal intestinal , soit au moyen de l'émétique , soit au moyen d'un lavement , ou même encore peut être un cours de ventre léger & déterminé par les seuls mouvemens de la nature , est capable d'en enlever le venin morbifique ; au lieu qu'une diarrhée considérable est un indice que le mal est fixé , & en quelque sorte concentré dans ce canal d'où néanmoins on parvient toujours à le chasser avec succès , par un émétique donné sur le champ. Que si l'émétique ne réussit pas , un vésicatoire appliqué sans délai sur le dos , arrête quelquefois ce cours de ventre aussi efficacement qu'il dissipe d'autres fois le mal de tête ,

la douleur des membres, ou celle de la poitrine (14). (14)

Je n'ai jamais réfléchi sur cet objet, sans faire des vœux pour qu'on essayât les effets de la méthode dont il est ici question, contre les fièvres occasionées par les exhalaisons nuisibles de la terre, & par l'altération pernicieuse de l'air, dans les pays mal-fains & marécageux (15). (15)

En *Angleterre* tout comme en d'autres endroits de l'Europe, selon la température de la saison & les différentes qualités pernicieuses du sol, les maladies régnantes sont ou des fièvres intermittentes ordinaires, ou des cours de ventre, ou des maladies fiévreuses qui, de même que les cours de ventre, sont pour la plupart de mauvais caractère & tournent à la malignité. Il se trouve d'ailleurs sur ce globe, plusieurs régions éloignées & mal-saines où les étrangers sont assurés d'essuyer, en abordant, des maladies qui souvent leur sont funestes.

Je me suis laissé dire qu'au *Sénégal*, sur les rivières de *Gambie* & de *Saint-Domingue*, sur la côte de *Guinée* & les bords de la rivière de *Carpenter*, comme aussi près de la côte de *Mosquito* aux *Indes Occidentales*, & dans plusieurs autres contrées, presque tous les étrangers Européens perdent en arrivant leur couleur & leur appétit, qu'ils deviennent jaunes & se plaignent de beaucoup de mal-aïse ou d'indigestions; mais on ajoute en même-temps, qu'on a expérimenté que des vomitifs doux sont très-convenables aux tempéramens & aux maladies de ces climats.

La fièvre dont les Européens transplantés dans ces pays, ne tardent pas à être attaqués, commence quelquefois par le délire, le plus souvent par le vomissement. La saignée ne fauroit être admise dans ce cas; mais les vésicatoires, le camphre & le quinquina, sont les remèdes (16) des appropriés contre cette fièvre (16), comme ils le sont éminemment contre les fièvres

fièvres contagieuses. Si après l'application des vésicatoires, le malade ne va pas mieux, & qu'il y ait délire avec un pouls petit ou concentré, pour lors on a vu quelques Praticiens donner empiriquement, de cinq à dix grains de calomel mêlé avec le camphre; remède auquel on attribue la vertu de calmer le délire (a). Au surplus, je n'aurois eu garde de faire mention de cette circonstance, (car c'est une pratique que je n'oserois recommander) si je n'eusse été informé par des relations sûres & authentiques qui m'ont été envoyées en dernier lieu,

---

(a) Le Docteur *Whyt*, Professeur en Médecine, me pria, un jour, d'essayer dans les fièvres accompagnées de délire, d'insomnies, de tremblemens, de convulsions & de grandes agitations dans le système nerveux, avec un pouls concentré, ou du moins non-plein (*not-full*), que je pouvois avoir occasion de traiter à l'Hôpital de *Haslar*, d'essayer, dis-je, les fomentations d'eau chaude mêlée simplement avec un peu de vinaigre, sur les jambes & sur les pieds, au moyen de flanelles trempées dans cette eau, & dont l'application seroit renouvelée de cinq en cinq ou de dix en dix minutes. J'ai depuis mis fréquemment cette méthode en pratique; & lorsque ces fomentations ont été continuées pendant quelque temps, le malade en a pour l'ordinaire ressenti quelque soulagement, & en a même été provoqué au sommeil (17).

des *Indes Orientales*, qu'on y a observé les plus heureux effets du mercure dans l'*Hepatitis*, ayant la précaution de ne donner ce remède, qu'après que les symptômes de l'inflammation étoient calmés par la saignée & par l'usage des sels neutres, & que plusieurs soldats de nos troupes doivent leur conservation au *mercure alcalisé* dont on leur fit prendre hardiment de fortes doses, dans cette partie (18) du monde (18).

Il seroit réellement à desirer que tous ceux qui se destinent à la pratique de la médecine, avec le louable dessein d'être utiles à l'humanité, lussent d'un bout à l'autre les observations qui ont été faites sur les fièvres des différens pays, les traditions anciennes ou les anciens mémoires qui existent sur ces maladies, & plusieurs excellens traités qu'on a publiés de nos jours sur cette matière; car c'est à la publication de ces ouvrages, que font dus entièrement les progrès de l'art de guérir, malgré le mépris qu'affec-

tent à cet égard les ignorans , l'envie des personnes mal - veillantes , & les critiques auxquelles les Auteurs sont exposés.

En effet , nous ne saurions acquérir des connoissances en médecine , que d'après une suite d'observations , à laquelle nous pouvons ajouter notre propre expérience , & celle tant des Médecins qui nous ont précédé , que de ceux qui pratiquent aujourd'hui dans différens climats , ayant soin de bien distinguer les vérités expérimentales , de tout ce qui n'est qu'hypothèse. A l'aide de ces notions sur les découvertes où les progrès qui auront été faits de siècle en siècle & dans les divers pays , d'après une observation réfléchie de la nature & des maladies , l'esprit se nourrira des vérités expérimentales & des faits observés ; & un Médecin formé sur de tels principes , sera en état de saisir avec sagacité & avec avantage , les opérations de la nature & les phénomènes des maladies , soit dans les

différentes formes sous lesquelles ces dernières peuvent se montrer, soit dans ce qu'elles peuvent éprouver de l'influence des climats, de celle des tempéramens, & de l'opération des remèdes.

Un traité bien réfléchi sur les divers écrits qui ont paru sur les fièvres, & dans lequel on observeroit l'ordre chronologique, seroit un Livre excellent. On pourroit, dans un seul volume, avoir une collection précieuse de connoissances utiles, & cet ouvrage dégagé entièrement de conjectures, ne présenteroit que des vérités toutes nues, confirmées par l'observation & par les faits. Nous pourrions également y voir d'un coup d'œil, jusqu'à quel point nos connoissances se sont perfectionnées, & qu'elles sont, en fait de traitement des fièvres, les méthodes qui ont le mieux réussi jusqu'à aujourd'hui, à compter même depuis le temps d'*Hippocrate*. Ce traité ne contiendroit qu'un abrégé des ouvrages de deux cens Auteurs tout au

plus, dont les observations mériteroient d'y trouver place; & malgré le contraste frappant qu'on appercevrait dans la manière de penser & de raisonner de ces Auteurs, il se rencontreroit une plus grande conformité qu'on ne l'imagine peut-être, dans les faits rapportés par chacun d'eux. On feroit en même-temps par-là, à portée de juger plus sainement de la convenance des dénominations particulières données aux différentes fièvres par les anciens Auteurs, & de mieux apprécier les raisons pour lesquelles il s'est fait, presque à chaque siècle, un changement dans ces dénominations. Enfin, on feroit en état de mieux reconnoître si ces fièvres se trouvent différer entr'elles essentiellement, en raison de la différence des climats, & si pareillement leur caractère propre éprouve quelque altération des révolutions du temps. Les conclusions tirées des faits à demi observés & les expériences imparfaites, y feroient distinguées des vérités générales & bien

établies , & on y verroit , dans tout leur jour , les influences d'un systême favori ou d'une imagination préoccupée ; influences , du reste , dont on peut s'appercevoir dans les écrits de plusieurs de ces Auteurs , sans en excepter même les ouvrages de nos meilleurs guides , tels que *Sydenham & Morton*.

*Manget & Bonnet* ont grossi considérablement leurs collections , de beaucoup d'hypothèses qu'ils auroient fort bien pu se dispenser de transcrire. *Daniel Leclerc* (*Histoire de la Médecine*) nous a donné un travail fini , sur tout ce que les anciens Médecins ont su , enseigné & pratiqué. Si le savant *Freind* eût traité avec la même étendue ce qui restoit de ce plan , son *Histoire de la Médecine* n'en auroit été que plus estimable.

Il est d'autant plus nécessaire aux Médecins de s'instruire des maladies des pays étrangers , qu'on peut avoir occasion de les observer dans la *Grande-Bretagne*. Ainsi , par exemple , j'ai vu en mon

particulier en Angleterre , le vomissement noir (d'atrabile) sur un Nègre né à *Mexico*. J'ai encore vu dans ce pays-ci, des Américains attaqués de cette colique que nous appellons vulgairement *dry Belly-ach* (19) (colique sèche). En (19) dernier lieu même , j'ai connu une Dame de distinction qui , depuis deux ans , se plaignoit d'un mal à la bouche , accompagné d'une diarrhée périodique. Elle avoit consulté , dans cet espace de temps , les premiers Médecins de Londres & des environs , parmi lesquels les uns prenoient cette maladie pour le scorbut , les autres pour un simple relâchement des intestins. Enfin , après s'être transportée successivement à *Tunbridge* , à *Bristol* , & dans d'autres Villes où elle avoit été à portée des meilleurs conseils , cette Dame mourut d'un *Aphthoides chronica* , maladie peu connue en Angleterre , mais Endémique à l'Isle de *Barbade* où la malade étoit née (20).

(20)

Mais il est temps de revenir de cette

digression. Les fièvres étant de toutes les maladies celle qui est la plus meurtrière, il seroit à desirer qu'on pût découvrir pour les continues, un spécifique tel que nous l'avons dans le quinquina pour les intermittentes. Peut-être faut-il chercher ce remède parmi les antimoniaux; mais quand bien même on parviendroit à le trouver, il y aura toujours des fièvres dont la guérison dépendra nécessairement, comme elle en dépend aujourd'hui, des évacuations excitées à propos soit par le moyen de la saignée & des vésicatoires, soit par l'emploi des émétiques & des purgatifs, &c.; remèdes qui tous en général comme en particulier, peuvent nuire, étant administrés par des mains inhabiles ou à contre-temps; tandis qu'appliqués avec une sage circonspection, ils peuvent, à la faveur des évacuations qu'ils procurent, devenir les secours les plus assurés que l'on connoisse jusqu'à présent contre ces funestes maladies.

J'ai dans plusieurs centaines de cas de fièvres, essayé de diverses préparations antimoniales, & je suis convaincu qu'il existe dans quelques-unes de ces dernières, une puissante vertu fébrifuge, lors même que leur action se réduit à celle d'*altérant*. Il y a cependant plusieurs de ces préparations qui sont absolument privées d'une pareille vertu; quelques-unes qui la possèdent à un degré médiocre, comme le vin antimonié, & d'autres qui en sont douées à un degré plus éminent, comme le tartre émétique.

On pourroit donner les antimoniaux à petites doses, fréquemment répétées. J'ajoute souvent quatre ou cinq grains de camphre à chaque dose, & d'autres fois une pareille quantité de nitre; mais si l'on espéroit beaucoup de l'emploi de ce dernier sel, on pourroit le donner dans un lavement tout aussi bien qu'on le donne par la bouche. Quand l'antimoine devient purgatif ou excite autre-

ment quelque trouble dans la machine , on peut l'incorporer dans des bols soit de *Confection cordiale* , soit d'*Électuaire de scordium* soit encore de celui de *Philonium londinense* (21) , & dans les cas de grande foiblesse , y ajouter cinq grains de sel de corne de cerf. La *Contrayerva* & la *Serpentaire de Virginie* ont été fort renommées par leurs qualités alexipharmiques (22) : ces deux racines sont propres à être réduites en poudre : on met à infuser deux drachmes de chacune pendant quatre ou cinq heures , dans une pinte d'eau bouillante ; on passe ensuite cette infusion , & après qu'elle a été clarifiée par le repos , on en donne deux onces toutes les quatre ou six heures. Ce remède est très-approprié contre les fièvres lentes ; on peut y ajouter , dans l'occasion , du vinaigre camphré ou distillé , & quelquefois du vin du Rhin , au jugement de la personne qui l'ordonne , & d'après l'état du pouls.

J'ai observé , dans une note précé-

dente (a), que les remèdes agissent différemment sur les différens sujets, & ont toujours un effet relatif ou subordonné au tempérament. Je dois encore ajouter à ce sujet, que notre corps est doué, dans sa structure, d'une faculté vraiment admirable qui fait que quelques espèces de poisons, perdent de leur virulence & de leur qualité pernicieuse par un usage long-temps continué, de la même manière que plusieurs bons remèdes perdent de leur mauvais goût, de leur activité ou de leur vertu, une fois que le corps s'y trouve habitué. C'est ce qui a lieu en effet lorsque ces remèdes passent dans l'estomac, sans y faire aucune impression, sans y occasioner aucun mal-aïse, ou que leur usage journalier ne produit pas le dégoût. Ainsi, par exemple, si une personne vient à prendre autant de jalap qu'il en faut pour purger, & qu'elle réitère chaque jour la

---

(a) Voyez ci-devant aux pages 119 & 120.

même dose , elle éprouvera probablement , plutôt ou plus tard , que le remède aura beaucoup perdu de sa vertu purgative , par l'habitude ou par la continuité de l'usage. La crème de tartre opère chez quelques personnes , des effets singuliers ; d'abord elle est laxative & produit constamment le même effet pendant quelques jours , lorsqu'on en continue l'usage ; elle agit ensuite comme astringent , jusqu'à ce qu'enfin elle redevient purgative par une augmentation de dose. Nous sommes très-assurés en médecine que quelques-uns de nos meilleurs remèdes , entr'autres l'antimoine , l'opium & le quinquina , perdent également de leur vertu par le fréquent usage.

Lors donc que dans les maladies aiguës on est dans le cas de faire continuer un remède d'une efficacité reconnue , on doit en augmenter par degrés les doses , prenant bien garde que cela n'aille jamais au point de trop fatiguer ou d'irriter l'estomac ou les entrailles ; & dans

les maladies de longue durée , il faut de même après un certain temps , substituer prudemment des remèdes qui surprennent en quelque sorte la constitution du malade , à ceux qui lui ont été prescrits jusques-là (23).

En outre , tout fiévreux , soit dans les Hôpitaux , soit dans les maisons des particuliers , doit être séparé des autres malades. On doit en même-temps lui sauver les visites importunes d'amis trop zélés , & l'éloigner du tumulte & du bruit. Ces dernières précautions méritent d'être observées , principalement dans la vue de procurer au malade cette tranquillité d'ame & ces douceurs de l'espérance qui , avec les effets mécaniques & salutaires des remèdes , doivent concourir à son rétablissement. Je puis certifier en mon particulier , que j'ai connu des malades à qui on a porté , à proprement parler , le coup de la mort , en leur apprenant inconsidérément & sans ménagement , celle d'un ami ou bien

d'une ou de plusieurs autres personnes qui avoient la maladie dont ils s'imaginoient être attaqués eux-mêmes.

(85) Ceux qui négligent la médecine de l'esprit, ou qui ne font pas assez d'attention aux passions de l'ame dans le traitement des maladies, omettent un des auxiliaires qui peuvent le plus influencer sur le soulagement des malades ; car de même qu'on tâcheroit vainement avec les meilleurs alimens, de faire tourner la nourriture à profit chez une personne accablée par le chagrin ou par la crainte, de même aussi l'on ne doit pas s'attendre à voir les remèdes les plus appropriés, produire leurs effets salutaires chez un malade qui se trouve affligé de ces passions tristes.

Mais comme dans ces Mémoires, nous avons souvent parlé de *Pétéchies*, il est peut-être à propos de décrire ici l'espèce d'éruption cutanée qu'on connoît sous ce nom. J'ai rarement observé, dans des fièvres, autres que la petite vérole, ces

taches noires & pourprées , ou les pété-  
chies qui se font remarquer dans la pério-  
de mortelle de cette dernière maladie ,  
lorsqu'elle est maligne ; quoique pourtant  
dans les cas de fièvres de mauvais carac-  
tère , j'ai remarqué des taches circulaires  
& comme des échimoses d'une surface  
unie , qui occupoient les interstices d'une  
petite éruption milliaire ; mais le plus  
souvent , les pétéchies que j'ai vu ont été  
d'un rouge pâle , ressemblantes à une ef-  
floreescence , lesquelles paroissoient quel-  
quefois , à la simple vue , élevées au-dessus  
du niveau de la peau , mais qui se trou-  
voient pour l'ordinaire d'une surface unie  
au toucher. Souvent encore ces taches  
se montroient d'une forme irrégulière sur  
le dos , à la région des reins , aux cuisses ,  
& elles étoient quelquefois si nom-  
breuses que la peau en paroissoit toute  
rayée. Sur quelques malades qui nous  
vinrent de la *Guirlande* ( vaisseau dont  
il a été souvent question ) les pétéchies  
se firent remarquer pendant cinq ou six

jours , fans jamais disparoître de tout ce temps. Mais en général leur apparition n'est pas d'une durée aussi constante , & souvent on ne les apperçoit qu'en y apportant la plus grande attention ; ce qui vient de ce qu'elles disparoissent avec la plus grande facilité , & de ce que d'autres fois elles ne se montrent que très-foiblement sous la peau.

On croit assez généralement que les anciens n'ont pas connu ces sortes d'éruptions dans les fièvres malignes , mais *Hippocrate* en décrit de semblables , & *Aëtius* dit en termes exprès , qu'il paroît sur la peau , dans les fièvres malignes , des taches lisses & polies , semblables à des morsures de puce.

Quelques Auteurs se fondant sur la supposition qu'il existe une grande dissolution du sang dans les fièvres *Pétéchiales* , & sur cet autre préjugé que les véficatoires augmentent cette altération du sang , ont pros crit l'application de ces potiques du traitement des fièvres de ce genre

genre , mais l'expérience de nos plus grands Praticiens dément absolument ces opinions qui sont de pure théorie ( a ).

Il convient de rappeler ici que la malignité, dans une fièvre qui n'est pas ordinaire , ne sauroit être caractérisée par les taches seules ; à moins que semblables à celles que nous venons de décrire , ces taches ne soient le plus souvent accompagnées d'un pouls petit & enfoncé , que le malade ne soit dans le *Coma* ou dans le délire , ou dans l'un & l'autre tout ensemble , & qu'il n'aie en même temps la face bouffie ou colorée d'un rouge pâle.

J'ai été rarement dans le cas de pouvoir asseoir un pronostic sur la maladie,

---

(a) Riviere , page 541 , traitant des fièvres *pétéchiales* & pestilentielles , dit dans ce même chapitre . . . *ubi maxima est malignitas , unicum vesicatorium non sufficit , sed plura admovenda sunt. Soleo ego in magna morbi sævitiâ , quinque locis admovere , cervici nimirum , utrique brachio parte interiori inter cubitum & humerum , & utrique femori parte etiam inferiori inter inguina & genua cum felici successu. Et Etmuller , traitant de la même espèce de fièvres , dit encore . . . si nulla est febris in quâ conveniunt vesicatoria , est imprimis febris petechialis , page 365.*

d'après ces taches, attendu leur extrême variabilité dans la forme, la couleur & l'étendue. Il arrivoit très-souvent qu'une personne qui entroit à l'Hôpital, se trouvoit à son arrivée, couverte de nombre de taches lisses, noires & pourprées, principalement au dos & aux reins; mais après que le malade s'étoit reposé quelque temps au lit de ses fatigues, ces taches se distinguoient quelquefois à peine, d'autres fois elles se trouvoient rouges, sensibles au tact & tomboient en écailles; elles étoient en même-temps d'une nature si variable, que j'ai remarqué qu'un verre de vin donné au malade, ou quelque changement subit dans les passions de l'ame, les faisoit changer de couleur, quelquefois même les effaçoit au point qu'il n'en restoit d'autre trace qu'une inégalité ou aspérité sur la peau. Mais ceci nous conduit naturellement à dire quelque chose touchant le pronostic dans les fièvres.

Je pense que l'expérience jointe à une

Agacités naturelles, peut seule illustrer un Médecin; c'est ainsi que plusieurs se sont rendu célèbres par leur talent de pronostiquer dans les fièvres. Il n'est en effet aucun symptôme fébrile d'une durée assez constante, ou d'une uniformité assez régulière dans sa marche, pour qu'on puisse sur lui seul asséoir un juste pronostic. Le pouls qui mérite à juste titre une si grande confiance, n'indique quelquefois dans les fièvres qu'un danger médiocre, tandis néanmoins que le malade se trouve dans un état voisin de la mort. Les Médecins le trouvent quelquefois différent en le tâtant en divers endroits, & souvent encore après l'intervalle d'une heure ou de deux, il n'est plus le même sur la même artère.

Si on veut donc porter un juste pronostic, il faut le tirer d'un examen général ou de l'ensemble de toutes les circonstances & de tous les symptômes de la maladie; mettant dans la balance ce qu'on peut appercevoir de certain &

d'incertain dans chacun d'eux. Ainsi la face du malade , particulièrement les yeux , son attitude dans le lit , la manière dont il respire , parle , mange , boit , avale , l'état de son pouls , de la langue , des urines & des autres excrétiens , tout cela , comparé avec les autres notions que fournit une recherche exacte de ce qui a précédé , frappe l'esprit d'un Praticien habile & expérimenté , d'un sentiment vif qui ne peut se transmettre , & lui offre l'idée ou du danger que court le malade , ou de la sécurité dans laquelle on peut être sur son compte ; ce qui est dans ce Médecin , le fruit d'une habitude naturelle & acquise qu'il a de juger de pareils objets.

Je n'ai jamais vu à l'Hôpital de *Haslar* des fièvres d'une malignité à produire des bubons aux aines (a) , des pustules

---

(a) Au commencement de cette année , j'eus occasion de voir à *Winchester* plusieurs prisonniers Français atteints d'une fièvre d'un très-mauvais caractère , avec des bubons aux aines & aux aisselles , & autres symptômes pestilentiels. Ces malades étoient confiés aux soins du Docteur *Welsh* habile Médecin de cette Ville.

livides, ou des gangrènes; mais j'ai observé, quoique rarement, dans des maladies contagieuses très-violentes, un gonflement de glandes parotides, qui, sur la plupart des malades, n'étoit accompagné d'aucun mouvement de fièvre. Néanmoins, les personnes attaquées de cette maladie en mouroient pour l'ordinaire. Les aphtes étoient aussi des symptômes rares. Je regardois comme les signes ou les symptômes les plus fâcheux dans les fièvres contagieuses de cette espèce que j'ai eu occasion de traiter, des yeux mourans & enfoncés, la puanteur tant du souffle de la respiration que de toute l'habitude du corps, la mauvaise qualité de l'humeur fournie par les plaies des vésicatoires, quelquefois encore l'apparition des taches sur le corps, & d'autres fois une couleur jaune répandue sur toute la peau.

J'ai vu, dans un petit nombre de cas, certaines personnes qui, après avoir essuyé une fièvre contagieuse, continuoient

de se plaindre pendant quelque temps, de mal-aïse & de douleurs vagues, quoiqu'elles eussent été traitées d'emblée par un émétique ou par l'application des vésicatoires, remèdes qui leur avoient procuré un soulagement prompt. Cela est arrivé sur-tout aux constitutions foibles, aux femmes histériques, & à ceux dont la maladie avoit été compliquée d'une grande malignité.

C'est ici le cas de donner une idée de l'état où se trouve la constitution du malade, après une fièvre qui a été violente ou de longue durée ; matière sur laquelle on ne peut trop chercher à s'instruire.

Plusieurs personnes, les femmes sur-tout & les tempéramens délicats, tombent souvent, à la suite des fièvres lorsqu'elles en sont attaquées pendant les chaleurs, dans un abattement extrême accompagné de cours de ventre fréquens qui ne proviennent que de foiblesse. Il est important, dans les commencemens, de combattre cet abattement excessif des

forces, non par des émétiques ou des purgatifs qu'on a reconnu être nuisibles dans ces circonstances, mais par des toniques comme le vin, la teinture de cachou, la rhubarbe toréfiée, & un mélange de teinture thébaïque avec celle de quinquina. D'autres sont sujets à cette époque, à une toux continuelle & fatigante qui n'est également occasionnée que par l'état de foiblesse dans lequel ils se trouvent. J'ai ouvert les cadavres de plusieurs de ces personnes mortes d'épuisement, dans cette dernière période de la maladie, & dont on attribuoit la mort à une consommation ou à une suppuration des poumons, d'après la toux continuelle, l'expectoration, la grande foiblesse, les diarrhées fréquentes, la difficulté de respirer & les autres symptômes dont elles avoient été affectées; mais j'observai que ces accidens, chez des personnes aussi foibles (qui essentiellement n'avoient été ni pleurétiques ni péripneumoniques), provenoient le plus souvent d'une

extravasation de la férosité du sang , dans le tissu cellulaire des extrémités inférieures , & d'un épanchement de cette férosité dans les cavités de la poitrine & du bas ventre.

Il ne faut pas croire , comme le croyoient les anciens , que l'enflure & l'œdématie des jambes qui survenoient ordinairement à ces fortes de malades , soient dues à du phlegme , à du vent ou à de l'air ; mais c'est plutôt à de l'eau que ces œdemes doivent être rapportés. Quand ces enflures disparoissent , comme cela arrive ordinairement toutes les fois que le malade est au lit ou se tient dans une situation horizontale , c'est que pour lors cette eau se jette dans l'abdomen & souvent dans la poitrine où elle cause , si elle est abondante , une toux continuelle accompagnée de douleurs punitives ; je dis , si elle est abondante ; car si au contraire cette eau est en petite quantité , & sur-tout si elle est contenue dans la cavité du bas ventre , je suis per-

suadé qu'elle n'occasionne que peu ou même point d'incommodité; mais on trouvoit en général sur les cadavres des malades dont il est question, des épanchemens d'eau si considérables dans les cavités de la poitrine & du bas ventre, il s'en étoit fait en même-temps une si grande infiltration sur les jambes, qu'on en auroit jugé ces personnes mortes d'une hydropisie universelle ou d'une anasarque.

C'est une très-belle observation du judicieux *Sydenham*, que le meilleur remède contre la toux qui survient à la suite des fièvres, est un vin de bonne qualité, bien généreux ou bien sustentant (*rich nourishing*) (24). Je regarde (24) en mon particulier cette liqueur, comme un cordial dont on ne doit jamais omettre l'usage dans de pareilles circonstances, & auquel on peut associer un amer tel que le quinquina, & l'usage du lait dans lequel on a mêlé une cuillerée de quelque eau spiritueuse agréable & diurétique,

& qu'on fait prendre tout chaud le matin. Quant à ceux de mes malades qui n'avoient pas le cours de ventre, mais seulement un crachement ou une émission continuelle de salive qui les épuisoit, je leur ai donné quelquefois avec succès, à titre de purgatif hydragogue doux, quelques grains de calomel mêlés avec la rhubarbe.

Mais si on ne peut venir à bout de cet état de foiblesse, soit par l'usage du lait de femme, de celui d'ânesse ou de vache, soit par le moyen du quinquina, du vin, d'un exercice modéré ou d'un changement d'air, soit enfin par le secours des diurétiques & des hydrogogues, dans ce cas le spectacle de la mort la plus triste vient souvent terminer la scène de la vie. L'air & le regard du malade, annoncent qu'il touche de très-près à sa fin; & s'il rend en même-temps par les crachats un phlegme clair, & qu'il en rende la quantité d'une ou de deux pintes par jour, comme je l'ai sou-

vent vu, où bien s'il éprouve quelque'autre évacuation aussi considérable & aussi soutenue, pour lors il devient si décharné qu'il ressemble à un vrai squelette animé, quoique pourtant il conserve toujours dans cet état, un esprit sain & l'intégrité des sens. Ces fortes de malades se trouvent en même-temps dans une situation d'esprit qui les tient singulièrement attachés à la vie, & il suffit de leur annoncer un changement dans le temps, dans le régime ou dans les remèdes, ou enfin de leur parler de quelque cas semblable au leur, en le leur présentant sous un point de vue favorable, pour leur faire concevoir les plus grandes espérances. Un peu de sommeil qui les soulage & qui vient après des veilles longues & pénibles, le transport de la douleur d'une partie du corps sur une autre où elle devient plus supportable, quelques momens de relâche dans la toux, la diminution de la diarrhée, le retour trompeur d'un appétit fortement désiré, un peu de

calme dans l'esprit, tout cela concourt encore à les flatter d'un agréable, mais hélas! d'un chimérique espoir, jusqu'à ce qu'enfin la scène se termine, & que le rideau fatal qui nous prive à jamais du spectacle de ce monde, soit tiré devant eux.

On feroit facilement porté à croire, d'après certains Livres & les belles promesses des Charlatans, que les hommes ne fauroient mourir d'une fièvre ou de ses suites; mais la vraie médecine ne promet pas l'immortalité. Je n'ai cessé, pendant un certain nombre d'années, de voir tous les jours une quantité considérable de malades attaqués de fièvres, & on peut être assuré que je n'ai pas épargné mes soins pour les guérir. J'ai tenté dans cette vue toutes les méthodes imaginables; mais de nouveaux phénomènes s'offroient à mon observation, presque à chaque visite du matin, & fournissoient matière à des expériences ultérieures & à de nouvelles réflexions.

L'Hôpital étoit fourni abondamment de ce qu'il y a de mieux en médicamens. On y avoit du vin & généralement de tout ce qui peut convenir à des malades, & on mettoit en usage tous les moyens capables de procurer du soulagement à ces derniers ou de les guérir. Malgré tous ces secours, souvent les fièvres étoient mortelles. C'est ainsi qu'on voit tous les jours une plaie simple, un ulcère, une tumeur éluder quelquefois toutes les ressources & tout le pouvoir de la Chirurgie.

Passons maintenant aux observations qui ont été faites sur les cadavres des personnes mortes de fièvres contagieuses. Chez ceux que j'ai ouverts & qui ont été en petit nombre, il s'est trouvé en général dans quelqu'une des cavités, de grands amas ou épanchemens de matière. Un homme étoit mort le onzième jour d'une fièvre jaune, & son cadavre conservoit encore sa couleur jaune sans répandre aucune mauvaise odeur, trente.

fix heures après sa mort. J'en fis l'ouverture & trouvai tous les viscères du bas ventre en bon état ; le foie & la rate étoient singulièrement sains , ainsi que le ventricule & les boyaux. Il n'y avoit aucun épanchement de bile ni dans la cavité des intestins , ni dans celle de l'estomac. La vésicule du fiel qui avoit conservé son volume naturel , contenoit la quantité ordinaire de bile ; seulement cette humeur étoit un peu épaissie & grumelée ( *a* ).

En poussant plus loin mes recherches , je remarquai des désordres sur le thorax ; la maladie en avoit affecté tout le côté gauche , & la cavité de ce même côté de la poitrine contenoit près d'une pinte ( *quart* ) d'un eau jaunâtre dans laquelle nageoient plusieurs flocons considérables & également jaunes de matière

---

(*a*) Sur d'autres cadavres de personnes mortes dans cet état , j'ai trouvé la bile cystique aussi gluante que de la poix. Cependant , je n'ai jamais vu le foie affecté en aucune manière. Au commencement je me contentois d'ouvrir la tête , mais je me ravisai dans la suite & me mis à examiner toutes les cavités.

lymphatique (*gluten*) qui, dans la comparaison que j'en fis, me parurent être absolument de la même substance que la membrane épaisse qui recouvroit le sang qu'on avoit tiré du bras au malade. Il y avoit çà & là quelques-uns de ces flocons qui ressembloient à une concrétion membraneuse qui commence à dégénérer en une gelée ou colliquation purulente. La plèvre tant l'interne que l'externe, ainsi que la continuation de cette membrane qui revet les poumons (laquelle se trouvoit en quelques endroits fort épaisse) étoit recouverte comme par des couches de ces concrétions lymphatiques, dont les unes étoient détachées & flottantes, & les autres adhéroient fortement aux parties, toutes présentant différentes nuances de couleur jaune & divers degrés de purulence. La cavité droite de la poitrine & le reste du corps, n'avoient souffert aucune sorte d'impression de la maladie.

Le malade s'étoit plaint principale-

ment de la poitrine, & le sang qu'on lui avoit tiré dans une petite saignée qui lui fut faite deux jours avant sa mort, s'étoit couvert d'une pellicule glutineuse fort dure (*impénétrable*), épaisse & de couleur jaune.

J'ai encore vu dans ces fièvres, le siège ou le foyer de la maladie entièrement confiné au cœur & au péricarde: sur un malade qui mourut le dixième jour de la fièvre sans avoir été jaune, on trouva une quantité de pus & de concrétions purulentes mêlées avec l'eau du péricarde. Le cœur étoit excorié en divers endroits, & recouvert, ainsi que la surface interne du péricarde, d'une croûte lymphatique en forme de membrane épaisse, de la même nature que celle que j'ai dit plus haut qui recouvroit la plèvre & les poumons. Cette croûte paroissoit en quelques endroits purulente, en d'autres gélatineuse, parfaitement semblable à la partie lymphatique du sang; aussi le malade s'étoit-il plaint d'un grand poids

poinds sur la poitrine , & d'une extrême difficulté de respirer. Sur une troisième personne qui mourut le treizième jour de la fièvre , on trouva , dans la cavité du bas - ventre , environ deux pintes (*two quarts*) de pus entre-mêlé d'une gelée purulente. Nous ne pûmes découvrir aucune trace d'inflammation ou d'abcès à laquelle on pût rapporter la source de cette quantité extraordinaire de matière ; mais on remarquoit des exulcérations sans nombre sur l'épiploon , à la surface des intestins , sur le mésentère & sur le péritoine. Ces exulcérations (non plus que les excoriations qui s'étoient manifestées , plutôt en quelques endroits) ne paroissoient pas avoir fourni la source primitive de cette matière , mais au contraire avoir été occasionées elles-mêmes , par l'acrimonie de cette dernière.

Il seroit tout-à-fait hors de propos & contraire à l'objet de ces Mémoires , que je m'étendisse sur les corollaires théoréti-

ques, qu'on pourroit déduire des observations qui y sont contenues. C'est pourquoi, j'espère qu'on voudra bien me pardonner les omissions que je puis commettre à cet égard. On peut d'abord avancer comme un fait, que le sang des personnes qui ont la fièvre, de même que celui des personnes qui sont en parfaite santé ( quoique cela ne soit pas si ordinaire chez ces dernières) que le sang, dis-je, de ces personnes fiévreuses, après quelque temps de repos dans un vaisseau bien net, se sépare ordinairement en trois portions distinctes, qui sont le *serum* ou la portion aqueuse du sang, la masse rouge concrète, & une pellicule visqueuse qui occupe la surface de la portion rouge. Il y a quelque temps que faisant des expériences sur le sang des scorbutiques, je fus surpris de le trouver souvent recouvert de cette croûte visqueuse. Cette observation m'engagea à étendre plus loin mes expériences, sur de grandes quantités de sang tiré de dif-

férens malades que j'avois occasion de voir , dans le même temps , dans ce vaste Hôpital. En conséquence je fis , un matin , saigner dix scorbutiques à chacun desquels on tira deux onces de sang ; j'en fis tirer une plus grande quantité à deux hommes qui se portoient bien ; j'eus de plus occasion , ce même jour , de faire saigner une femme en travail , deux heures avant qu'elle n'accouchât , une fille de seize ans qui étoit devenue lunatique à la suite de la *chlorose* , trois personnes affligées de rhumatismes , & une quatrième attaquée d'obstruction au foie.

D'après l'examen & la comparaison que je fis de ces divers sangs , je trouvais sur tous , que plus la croûte ou membrane blanche de la surface étoit épaisse & visqueuse , plus le tissu de la partie concrète qui se trouvoit dessous , étoit en général lâche ou mol. Cela n'étoit pourtant pas si sensible , quand il ne paroissoit à la surface que quelques raies ou

stries légères de couleur blanche ; mais quand cette membrane se trouvoit plus considérable ou plus épaisse, la masse rouge étoit très-molasse au fond du vaisseau qui la contenoit, & d'autant plus qu'elle s'éloignoit davantage de la surface vers laquelle cette portion blanchâtre étoit montée.

Il paroît par cette expérience & par quelques autres (a), que cette croûte ou pellicule est le *Gluten* naturel ou le ciment qui lie toutes les parties constitutives du sang, & que dans quelques maladies ou dans certaines circonstances, le *Gluten* devient singulièrement disposé à se séparer de lui-même de cette liqueur ; que si le *serum* & la partie concrète rouge se combinent aisément ensemble, on trouvera d'un autre côté que le *Gluten*, après sa séparation, devient immiscible avec l'un & l'autre de ces derniers. Nous sommes parvenus au

---

(a) Voyez l'analyse du sang par le Docteur *Dayies*.

moyen d'une dessiccation bien ménagée , à donner à ce *Gluten* la forme d'une membrane très-dure & élastique , & en y laissant adhérer une petite portion de la masse rouge ou du *cruor* , nous l'avons converti en une substance qui ressembloit à celle des chairs ou du muscle , & qui a été susceptible de passer par divers degrés de putréfaction tout comme ce dernier.

Je ne vois pas en effet pourquoi ce *Gluten* , dans l'état morbifique , ne se sépareroit pas de lui-même du sang dans les routes de la circulation , & ne se déposeroit pas dans les diverses cavités du corps , aussi aisément que le fait le *serum* dans l'hydropisie , le *Gluten* ayant toujours moins de disposition à s'incorporer avec la masse , que ce dernier ou la sérosité ?

Dans les dissections que MM. *Hunter* & *Cleghorn* (a) ont faites, l'un à Londres,

---

(a) Voyez *Cleghorn* , maladies de Minorque , p. 248.

l'autre à Minorque, de personnes mortes de fièvres dans lesquelles on ne soupçonnoit aucune infection, ces habiles Anatomistes ont observé des dépôts semblables à ceux dont nous parlons, qui en ont imposé à leur sagacité. D'où l'on peut présumer combien il est difficile de distinguer les fièvres produites par infection, de quelques autres espèces de fièvres. Quoiqu'il en soit, je ne suis pas porté à croire, comme ces Messieurs, que les matières qu'ils ont trouvé épanchées dans les diverses cavités sur les cadavres, aient été l'effet de l'inflammation & des exulcérations; je penserois, au contraire, que ces matières épanchées avoient été la cause de ces accidens. Je regarde en effet ces matières comme du *Gluten* extravasé, & conjecture que les divers états dans lesquels elles se trouvoient, étoient relatifs aux différens temps auxquels elles avoient été déposées ou jetées hors des vaisseaux.

J'ai remarqué sur un certain nombre

de cadavres différens, trois sortes d'extravasations ou d'épanchemens qui déri-voient des vaisseaux. Ces observations ont été faites sur les cadavres de personnes mortes les unes du scorbut, les autres de la consommation, & les autres des fièvres. Dans la première de ces maladies, on trouve un sang rouge coagulé, extravasé dans presque toutes les parties du corps, non-seulement dans le tissu cellulaire, mais encore dans les interstices des muscles, particulièrement ceux des jambes & des cuisses qui deviennent souvent enflées & même difformes, par la quantité de grumeaux ou de concrétions qui s'y accumulent. Souvent encore, les intestins & le mésentère présentent comme des taches livides; j'ai même observé sur l'estomac en particulier, de ces échy-moses considérables. Au premier coup d'œil, ces extravasations ressembtent à une véritable gangrène, ce qui a trompé quelques Anatomistes; mais après une recherche plus exacte, on trouve le tissu

de ces parties intégre. On a remarqué pareillement dans cette maladie, une extravasation (infiltration) d'eau en masse, qui s'est trouvé toujours bornée au tissu cellulaire, lorsque l'épanchement s'étoit fait sur les jambes.

Mais s'il est très-difficile de bien disséquer les cadavres des scorbutiques, à cause de la grande quantité de sang extravasé qui embarrasse par-tout le disséqueur, en récompense il n'est pas d'état plus convenable pour examiner les muscles d'une manière satisfaisante, que celui dans lequel se trouvent les extrémités inférieures chez ceux qui sont morts de consommation, ayant les jambes enflées. L'eau qui produit cet œdeme, s'étant infiltrée à travers le tissu cellulaire jusques dans les interstices des muscles, on peut aisément séparer ces derniers les uns des autres, & suivre distinctement leurs origines & leurs insertions, en lavant & nétoyant avec de l'eau le tissu cellulaire qui les entoure. Ainsi donc, il y a trois

fortes d'extravasations ; la première appartient à une masse sanguine , grumeleuse qui se fait remarquer dans le scorbut, & que j'ai souvent observée sans y appercevoir aucun mélange de sérosité seule ; cette sérosité qui constitue la seconde espèce , se rencontre dans les anasarques ; la troisième & la dernière est celle qu'on a observée sur les personnes mortes des fièvres ; elle consiste dans la partie muqueuse ou glutineuse du sang , à laquelle se mêle le plus souvent un peu de sérosité , & qui quelquefois même se trouve épanchée dans les grandes cavités du corps (25.)

Je conjecture qu'il y a toujours dans ces fièvres une disposition ulcéreuse (*ulcerous*) ou purulente dans le sang , & que la partie lymphatique ou le *Gluten* en est notablement altéré. J'ai remarqué fréquemment dans ces maladies , que bientôt après la saignée le sang prenoit un véritable coup d'œil de purulence , quoique le malade ne parût pas bien mal. Or

maintenant si de certains corpuscules étrangers, constituent la cause matérielle ou prochaine de l'infection, en pénétrant dans le corps & se mêlant enfin avec le sang, la partie glutineuse de ce mixte fluide paroît non-seulement la plus propre à receler ces particules morbifiques, mais encore semble devoir être la première affectée ; ce qui s'accorde avec les meilleures théories que nous ayons sur les fièvres contagieuses. Car si, raisonnant d'après une opinion beaucoup trop répandue jusqu'à ce jour, nous pensons que la contagion détermine un état de dissolution dans le sang, ce sera toujours le *Gluten* qui devra être principalement & essentiellement attaqué.

Je présume de plus que le mal réside souvent dans la poitrine, & que les grands avantages constatés par l'expérience qu'on retire des vésicatoires appliqués de bonne heure, sont dus à l'écoulement qui résulte de cette quantité de petits ulcères ou d'issues qu'on procure

à propos par ce moyen , dans la vue d'obtenir l'expulsion complète des particules corrompues & purulentes du venin contagieux , en même-temps que par ces issues le corps est purifié tout à la fois & de ces miasmes & de l'infection qu'ils avoient produite.

C'est une observation des meilleurs Praticiens , que les fonticules & les sétons sont les plus excellens préservatifs qu'on puisse employer contre la contagion & même contre la peste. En effet , la suppuration & l'écoulement abondant d'un ulcère produit par la nature ou par l'art , paroît fournir le moyen le plus propre pour délivrer le corps des poisons les plus violens ( 26 ). C'est ainsi que dans (26) la peste & dans les fièvres pestilentiellles , il n'est pas de crise plus désirable que les tumeurs que la nature détermine sur les aines & aux aisselles , & qui viennent à suppurer lentement ; tout le poison mortel de la maladie , étant chassé hors du corps au moyen de l'évacuation abon-

dante & salutaire que ces tumeurs abcédées fournissent (a).

J'ai observé qu'un des signes les plus assurés des fièvres de mauvais caractère, étoit que les vésicatoires n'excitassent aucune enflure ou élévation sur la peau, & ne mordissent pas assez, ou qu'ils fournissent une sérosité jaune, verdâtre & d'une puanteur considérable. J'ai vu même que les gardes expérimentées, portoient d'après cette qualité de la matière des vésicatoires, un pronostic assez certain sur les différens degrés de malignité de la fièvre. J'ai voulu plus d'une fois tenir caché l'état fâcheux de quelques malades, à l'Hôpital; mais aux lavoirs on ne manquoit jamais de découvrir ce secret, par la nature des taches qu'on appercevoit sur les linges qui avoient servi au pansement des plaies des vésicatoires.

---

(a) Rappelons ici la définition que donne un grand Médecin, de la fièvre pestilentielle « *febris pestilentialis est acutissima, à miasmate venenoso orta, ac nisi vigore motuum vitalium, venenum per bubones*

En effet, l'examen exact & de la qualité de l'humeur qui découle des plaies du vésicatoire, & des effets qui s'ensuivent, nous a fourni, dans ces sortes de maladies, les signes les plus certains sur leur nature & indiqué le jugement que nous devions en porter.

Je ne puis finir ce Mémoire sans observer de plus, que l'infection (cette source funeste de maladies sur laquelle j'ai cherché à répandre quelque lumière dont l'espèce humaine pût se prévaloir utilement contre ces fléaux destructeurs) ne se trouve pas toujours confinée dans les armées, dans les flottes, dans les vaisseaux ou dans les prisons; mais qu'elle exerce quelquefois ailleurs sa malignité, & dans les lieux où on ne la soupçonne même pas.

---

» & carbunculos citò propellatur, lethalis. » (Hoffmann med. rat. syst. t. 4. sect. 1. c. 12. de feb. pestil.)

On peut encore citer un passage remarquable de Galien à ce sujet. *Ex febre pestilentiali omnes evasisse quibus exulcerationes in variis corporis partibus contigerant, nimirum evacuatâ per ea ulcera, materiâ morbificâ,* (Lib. 5. method. med. cap. 12),

S'il arrive qu'une nourrice, ou deux ou trois personnes d'une même famille viennent à être attaquées d'une pareille fièvre, on se borne à en accuser le froid, la fatigue, le chagrin & autres causes semblables qui, à la vérité, disposent fortement la constitution à se pénétrer de la contagion & à lui donner de l'activité; & si de pareilles maladies viennent à attaquer (comme je l'ai vu) une pension entière de garçons ou de filles, on les attribue souvent à des causes qui n'y ont contribué en rien. Nous en avons eu, en dernier lieu, un exemple dans une grande Ville voisine. Il régnoit dans une de ces écoles, une fièvre, & l'on décida que cette maladie provenoit de toute autre cause que de l'infection, sur ce qu'elle n'attaquoit que les jeunes Demoiselles d'un certain âge. La vérité est pourtant qu'elle attaqua un grand nombre de ces jeunes personnes & dans cette maison seulement, & que plusieurs en moururent.

Lorsqu'il paroît des taches qui s'élevaient à la surface de la peau, il est des personnes à qui cela peut en imposer pour une fièvre miliaire, & faire croire qu'il n'y a pas de contagion à craindre dans ces maladies. Cependant, ces taches sont très-communes dans les fièvres contagieuses. Dans la fièvre maligne dont j'ai parlé, qui régna parmi les prisonniers François au Château de *Winchester*, & dont la contagion devint très-meurtrière au commencement de l'année 1761, j'observai des taches de l'espèce miliaire sur la plupart des malades.

Telle est la manière dont j'ai cru devoir exposer ma façon de penser, sur un sujet qu'il seroit à desirer qu'on étudiât avec soin, & qu'on parvint à mieux connoître. Les principes de la contagion sont pour la plupart d'une nature si subtile, qu'ils tombent rarement sous les sens. De-là les divers sentimens sur cette matière, ainsi que sur bien d'autres également obscures. Les plus instruits se sont souvent contredit, sur

l'existence réelle ou possible de la contagion de plusieurs maladies. La fièvre jaune de l'Amérique en fournit un exemple bien frappant.

Il n'y a pas long-temps, que cette fièvre fut un sujet de discussion devant les Lords Commissaires du commerce & des plantations. On représentoit vivement contre la translation du siège du gouvernement & de la justice établi dans l'Isle de la *Jamaïque*, de *Spanishtown* à *Kingston*, qu'il étoit à craindre que de l'Hôpital de *Greenwich* situé près de *Kingston*, l'infection de la fièvre jaune ne se communiquât à cette Ville. On crut devoir consulter sur cet objet un Médecin qui avoit long-temps pratiqué dans la *Jamaïque*; ce dernier décida nettement & fort sensément, qu'il n'y avoit aucune infection à craindre de la fièvre jaune qui régnoit dans cette Isle. Ce ne fut pas ici l'avis d'une personne seule; mais ce fut encore, à ce qui m'a été rapporté, celui des meilleurs praticiens

Praticiens de cette Isle, du Docteur *Jean Eliot* favant Médecin de *Londres*, de *M. Nasmyth* (a), & de plusieurs autres personnes qui ont été à portée de bien connoître les maladies de la *Jamaïque*.

D'un autre côté, nos colonies d'Amérique craignent beaucoup qu'on ne leur apporte la fièvre jaune, soit avec les marchandises, soit avec les vaisseaux mêmes qui font le voyage des Indes occidentales; d'autant plus qu'elles ont été souvent exposées aux ravages de cette maladie. Le Docteur *Linnen*, dans son Histoire de la *fièvre jaune* consignée dans un de vos premiers volumes, donne cette fièvre pour contagieuse; d'autres en ont porté le même jugement; & il n'y a que quelques années que le linge & les habits d'un jeune homme mort aux *Barbades*, de la fièvre jaune, ayant été envoyés dans une malle à des amis qu'il avoit à

---

(a) Voyez sa lettre sur les fièvres de la *Jamaïque*, dans l'*ESSAI* sur les moyens de conserver la santé des gens de mer, pag. 42.

*Philadelphie* , à l'ouverture que l'on fit de cette malle au moment même de sa réception , toutes les personnes d'une famille qui se trouvoient présentes , furent frappées de maladie. En outre , ces mêmes effets ayant été malheureusement exposés au grand air , ils répandirent dans la Ville la contagion de cette fièvre jaune , dont deux cents personnes moururent , & celui qui m'a fourni cette relation en fut lui-même attaqué.

On ne fauroit donc concilier les faits contradictoires qu'on peut produire de part & d'autre sur cette question , qu'en supposant que la fièvre jaune des Indes occidentales , se trouve quelquefois d'un caractère benin & dépourvue de contagion , tandis que dans d'autres temps elle est d'une nature différente , & fortement contagieuse ; d'où suit naturellement cette réflexion , savoir , que les dénominations vulgaires , ou les termes sous lesquels on désigne les fièvres , ne servent quelquefois que très-peu à nous faire

connoître leur vraie nature & leur disposition essentielle : c'est ainsi que de la même source d'infection ( du même levain ) j'ai vu résulter ce qu'on peut appeler , en raisonnant d'après les apparences ou les symptomes extérieurs , la *fièvre jaune* , la *Pétéchiale* & la *Miliaire*. J'observai en même temps que chez quelques-uns , la contagion avoit pris une forme intermittente & benigne , & que chez d'autres elle faisoit des ravages considérables , sous le type d'une fièvre continue.

Malgré les difficultés qu'il y a à faire des recherches sur la nature & les effets de la contagion , & sur l'influence des différentes causes dans sa manière d'agir , il est peut-être peu de sujets sur lesquels la tourbe & les gens dépourvus d'expérience , aient prononcé d'une manière plus tranchante & plus décidée , & pourtant il n'est point de questions sur lesquelles nous devons être plus réservés dans notre jugement ( lors sur-tout

qu'il s'agit d'admettre l'affertion négative) que celles qui intéreffent d'auffi près le public & le particulier, eu égard aux calamités générales, & aux calamités domeftiques qu'occafionnent les maladies.

C'eft ainfi que plufieurs tant villes que contrées, auroient pu, (felon toute probabilité humaine), fe dérober à l'horrible fléau de la peste, en prenant des mefures convenables (a) dès les premières apparences du mal, fi dans ces circonftances il ne fe fût trouvé des incrédules, qui nioient que la peste fût contagieufe dans fon début. Ces perfonnes donnoient pour raifon, qu'on n'appercevoit aucun figne de contagion fur les

---

(a) Séparer les malades de ceux qu'on foupçonne infectés, quoiqu'ils paroiffent bien portans; les tenir éloignés les uns des autres; concentrer très foigneufement le venin, foit qu'il ait été engendré, foit qu'il ait été communiqué dans les lieux qu'il infecte, afin d'en extirper par le feu & la fumée appliqués à propos, jufqu'aux derniers atômes; voilà fans contredit les meilleurs moyens d'arrêter les progrès de la peste ou de toute autre contagion mortelle.

cadavres ; que les progrès de la maladie étoient lents ; que dans le commencement elle ne s'attachoit qu'aux pauvres de préférence , & qu'on pouvoit l'attribuer à la misère , aux alimens corrompus , à une boisson mal-saine & à plusieurs autres causes purement conjecturales. Les preuves de cette erreur funeste , sont parfaitement connues de quiconque est au fait de l'Histoire des différentes pestes qui ont régné en Europe. On se sert tous les jours , & fort mal-à-propos , des mêmes argumens contre l'existence de toute espèce de contagion.

Mais souvent les phénomènes qui dépendent des contagions même les plus manifestes , sont extrêmement obscurs & on ne peut en rendre raison en aucune manière. C'est ainsi que la petite vérole a été pendant quelques - uns des siècles derniers , & continue d'être encore aujourd'hui , la terreur & le fléau d'une grande partie du genre humain. Cependant, quelle est l'origine de ce venin varioli-

que? Comment a-t-il été engendré dans sa source? On a avancé là-dessus plusieurs opinions qu'on ne peut pas plus réfuter que prouver; & quelques plausibles que soient les conjectures qu'on peut former sur cet objet, les causes premières de la contagion & de plusieurs autres venins contagieux, resteront toujours sans doute parmi les secrets que la nature s'est réservée. L'existence réelle d'une contagion, peut être constatée seulement par ses effets visibles dont plusieurs sont aussi inexplicables.

C'est encore ainsi que les Européens ont porté la petite vérole, dans presque toute les parties du monde où leurs vaisseaux se sont ouvert un commerce, quoique pourtant les équipages de ces vaisseaux n'en aient souvent pas été atteints pendant le voyage. Ce venin a été transporté chez les Indiens dans une vieille couverture, & il y a détruit plusieurs nations entières. Des meubles dans lesquels il se trouvera renfermé, le conserveront

assez long-temps pour qu'il puisse être transporté d'Angleterre au *Cap de Bonne-Espérance*, & même en *Chine*. A l'égard de la manière dont ce venin se comporte présentement dans la plupart des pays où il a été une fois introduit, on observe qu'il manque rarement de se montrer dans l'intervalle de quelques années, ou même qu'il y réparoit plus souvent; excepté néanmoins les endroits où l'on prend contre lui les mêmes précautions que contre la peste. C'est par de semblables précautions qu'on a souvent réussi à l'éloigner pendant plusieurs années, de quelques villes du centre de l'*Angleterre* & de quelques Colonies angloises de l'*Amérique* (27). Mais, quoiqu'il existe les (27) preuves les plus convaincantes que cette maladie n'est ni héréditaire ni innée chez les individus, & la plus forte présomption qu'elle ne peut se propager que par la voie de la contagion; on fait souvent d'inutiles efforts, lors même qu'elle est dans sa plus grande vigueur,

pour la procurer à certaines personnes, soit en les faisant habiter dans les mêmes appartemens avec des gens attaqués de la petite vérole, soit en employant d'autres manières de communication libre avec cette classe d'infectés. Il y a même des garde-malades vouées constamment au service des varioleux, qui n'ont jamais contracté cette maladie.

Ce qui me paroît toujours plus surprenant, c'est que non-seulement la petite vérole & la peste, mais encore d'autres contagions que j'ai vu ravageant les vaisseaux & les prisons, diminuent par degrés de leur activité, après avoir déployé leur plus grande fureur, & cessent enfin entièrement. Se sont-elles épuisées elles-mêmes, ou ont-elles épuisé leur sujet? Il paroît résulter des faits & de notre propre expérience, qu'elles n'ont pas toujours épuisé leur sujet. Ainsi, par exemple, quoique la petite vérole se fût répandue, comme je l'ai dit dans mon premier Mémoire, parmi huit cens quatre-vingt hom-

mes du *Royal-George*, néanmoins la contagion disparut entièrement de ce vaisseau lorsqu'il fut en pleine mer, & quelques mois avant qu'il mouillât en aucun port, après avoir fait périr quatre ou cinq personnes, & en avoir laissé près d'une centaine sans y toucher. Cette maladie avoit été introduite dans ce vaisseau, par un mouffe qui avoit logé dans une maison qui en étoit infectée.

On peut supposer qu'il est des cas dans lesquels la contagion s'épuise d'elle-même, quoique cette hypothèse ait des difficultés insurmontables, & qu'elle ne soit pas d'une probabilité suffisante pour résoudre une question de cette importance.

En outre, la nature spécifique & les qualités de ces sortes de venins, diffèrent pareillement les unes des autres, & sont à plusieurs égards au-dessus de nos recherches. Qui nous dira, par exemple, jusqu'où chacun de ces venins étend la sphère de son activité (a)? Qui entre

---

(a) On a remarqué sur plusieurs vaisseaux, que l'é-

prendra d'assigner une raison sans replique & bien précise, pourquoi la petite vérole n'attaque qu'une seule fois pendant le cours de la vie (28)? tandis que la peste & les autres maladies contagieuses attaquent plusieurs fois la même personne? Il existe sans doute des bornes à nos recherches, au-delà desquelles quelque effort que l'imagination puisse prendre, & quelque loin que la théorie pousse ses excursions, tout n'est que conjecture, obscurité & profondes ténèbres.

---

quipage n'avoit pas laissé de se bien porter, quoique l'eau de la cale fût très-corrompue, même vénéneuse. Voici un fait qui s'est passé en dernier lieu dans la *baie de Biscaye*. Le charpentier d'un vaisseau de soixante canons, ayant négligé de faire jouer le robinet destiné à rafraîchir l'eau de la cale, laquelle n'avoit pas été pompée depuis quelque temps, il s'amassa, comme c'est l'ordinaire, à la surface de cette eau une écume ou espèce de crème d'une étendue considérable, formant une sorte de membrane épaisse & dure. Le premier qui descendit au fond de cale & qui voulut enlever cette membrane dans le dessein de pomper, fut suffoqué sur le champ. Pareil accident arriva au second; & trois autres qui tentèrent successivement la même entreprise, coururent le plus grand risque de la vie. Il y en a même un de ces trois qui depuis, n'a jamais pu se rétablir parfaitement. Néanmoins, la santé régna constamment & d'une manière remarquable dans ce vaisseau, avant & après cet accident.

## POST SCRIPTUM.

*De l'Hôpital de Haslar, le  
4 Décembre 1762.*

**D**EPUIS la lecture que j'ai faite de ces *Mémoires* à la société, je les ai revus avec soin; j'y ai même fait des augmentations, & tous les faits que j'y rapporte ont été pleinement constatés, soit par une attention continuelle de ma part à ces mêmes objets, soit par trois années d'observations ajoutées à celles dont j'ai parlé dans mon premier *Mémoire*. Enfin des expériences de la plus grande authenticité, confirment de plus en plus la vérité des préceptes de pratique qui y sont exposés.

Pour en donner ici un exemple, il a régné pendant ces deux derniers mois sur le *Royal Sovereign*, garde-port à *Spi-thead*, une maladie contagieuse, & de-

puis le 23 d'Octobre passé, nous avons reçu dans cet Hôpital quatre-vingt dix-sept hommes de l'équipage, parmi lesquels quatre-vingt trois se sont trouvé attaqués de la fièvre de vaisseau; quatre en sont morts; les autres se trouvent entièrement rétablis à l'exception de ceux qui ont été reçus en dernier lieu, dont pourtant aucun n'est aujourd'hui dans un état dangereux. Cette fièvre n'a été accompagnée d'aucun symptôme qu'on pût appeller malin, si on en excepte une matière verdâtre & sanguinolente, qui découloit des endroits sur lesquels les vésicatoires avoient été appliqués; ce qui même n'a été observé que sur un très-petit nombre de malades. Chez cinq personnes, la fièvre a duré au-delà du septieme jour. L'attaque en a été en général très-soudaine, & chez quelques-uns, on a remarqué qu'elle étoit accompagnée de rêves effrayans qui rendoient leur sommeil agité.

Quoique cette fièvre provint unique-

ment d'un même foyer de contagion , & que l'infection ait été confinée au seul vaisseau mentionné ( ce qui est prouvé par la bonne santé dont jouissent les équipages des autres vaisseaux actuellement en rade à *Spithead* , & dont il n'y a que les gens qui ont été à bord du *Royal-Sovereign* qui se trouvent malades ), néanmoins après que la maladie avoit parcouru sa première période , ( laquelle étoit marquée par des frissons , des anxiétés , le mal de tête , &c. ) les symptômes étoient si différens chez divers malades , qu'un Praticien qui n'auroit pas été au fait de ces maladies , auroit pu croire que les uns avoient une fièvre nerveuse , & les autres une péripneumonie ou une fausse pleurésie. Parmi ces malades , il y en a eu qui se sont plaint de constipation , & d'autres au contraire qui ont eu la diarrhée. Les symptômes qui ont été communs presque à tous , sont un pouls concentré , vibratil , une chaleur constante , la soif , une altéra-

tion sensible dans les yeux; & il est plus que probable que si quelques personnes, peu de jours après avoir quitté ce vaisseau, se sont trouvé attaquées de cette fièvre dans quelques villes voisines, on n'aura pas soupçonné la vraie nature de leur mal, & on aura négligé malheureusement, par cette raison, les moyens qui pouvoient les soulager promptement. De neuf gardes qui sont restées continuellement auprès de ces malades, une seule a contracté la maladie, & un émétique l'a guérie sur le champ.

Depuis quelques années, les fièvres vraiment inflammatoires n'ont été fréquentes ni dans cet Hôpital, ni dans cette partie de l'Angleterre. Quelques Praticiens donnent le nom de *fièvre bilieuse*, à celle qui a le plus régné dans cette contrée. Cependant, un mal de gorge de l'espèce maligne, s'y fait voir de temps en temps. Cette dernière maladie ne seroit-elle pas une peste d'un genre qui lui est propre (*sui generis*)

apportée, comme quelques autres, du *Levant*, & qui ravage présentement différentes parties de l'Europe & de nos Colonies de l'*Amérique Septentrionale* (a)? Le Docteur *Tournefort* l'a observée il y a plus de soixante ans dans l'Isle de *Milo*, ainsi qu'il est rapporté dans son voyage du *Levant*.

« Il régnoit actuellement dans cet  
 » endroit, dit ce Médecin, une mala-  
 » die qui n'est pas rare dans le *Levant*,  
 » & qui enlève les enfans en deux fois  
 » vingt-quatre heures. Elle consiste en un  
 » charbon ou un mal de gorge pestilen-  
 » tiel qu'accompagne une fièvre vio-  
 » lente. Cette maladie qu'on peut ap-  
 » peller la peste des enfans, est épidé-  
 » mique, quoiqu'elle n'épargne pas les  
 » adultes. Le meilleur moyen d'en arrêter  
 » les progrès, est d'émétiser l'enfant dès

---

(a) Voyez l'extrait d'une lettre de *Cadwallader Colden*,  
 Ecuyer, sur cette maladie (*observat. & recherc.  
 médicinal. par une société de Médecins, à Londres,*  
 vol. I. pag. 211).

» qu'il se plaint de la gorge, ou qu'on  
 » s'apperçoit qu'il a la tête pesante. »

Excellent conseil qui ne peut être assez connu du public, ni trop fortement recommandé pour l'avantage des familles qui ont le malheur de se trouver affligées de ce fléau.

Ce Botaniste fameux, ce Médecin célèbre dont les savans écrits honorent la Nation Française, détaille en peu de mots dans sa première lettre datée de *Constantinople*, au Comte de *Pontchartrain*, les secours les plus efficaces contre cette maladie : « l'émétique, » dit-il, doit précéder les autres remèdes, & il ne faut pas tarder à le répéter, selon l'occasion, dès qu'il se déclare un mal de tête ou qu'il survient le moindre dégoût. S'il paroît sur le corps la moindre tache noire (*Spot*), on doit tout de suite la scarifier, & procurer le plutôt possible, par l'application de la pierre infernale, une issue à cette humeur pestilentielle,

» lentielle, par l'endroit même sur lequel  
 » cette matière paroît se porter spécia-  
 » lement. On peut en outre donner la  
 » thériaque & autres cordiaux. »

J'ajouterai encore quelque chose, au sujet des symptômes généraux qui s'observent dans les fièvres dont nous avons parlé jusqu'à présent, & qu'on a vu être éminemment contagieuses. J'ai déjà fait mention des taches; la couleur jaune de la peau qu'on observe toujours encore, telle qu'elle a été observée précédemment, ne persiste quelquefois que vingt-quatre heures; souvent elle se fait remarquer pendant trois ou quatre jours. Quand les parties sur lesquelles on a appliqué des vésicatoires, se trouvent recouvertes d'une escarre dure comme un cuir, épaisse d'environ un pouce, & qui se détache facilement des parties subjacentes, à la faveur d'une légère humidité qui s'y trouve interposée, ces phénomènes caractérisent une fièvre maligne très-dangereuse. Après que l'escarre mo-

bile a été féparée de la partie, il s'y en forme une nouvelle qui pour l'ordinaire est auffi compacte, mais moins confidérable, que la précédente (28). Si fur les chairs qui fe trouvent par-deffous, on obferve des points rouges ou blancs, on peut en concevoir un espoir favorable; mais fi ces points font pâles, livides, il n'y a plus rien à efperer. La mauvaife odeur qui s'exhale du corps de ces fortes de malades & qui leur eft particulière, fe conferve chez quelques-uns, même après leur mort. Il furvient quelquefois au commencement de la maladie, un faignement de nez qui eft le plus fouvent falutaire au malade; mais cette évacuation paroît rarement, ou même ne paroît jamais vers la fin de la vie. Il eft plus ordinaire qu'il fe déclare pour lors un état de furdité. La première fois que j'observai ce dernier fymptôme, ce fut dans une falle qui contenoit vingt malades, tous attaqués de fièvres malignes. Six d'entr'eux devinrent très-fourds; il

en mourut trois de ces derniers & les autres guérèrent parfaitement ; mais ayant revu depuis les observations que j'avois faites sur plus de quatre cens malades , qui tous présentoient ce même symptôme , j'ai trouvé qu'on ne pouvoit pas le regarder comme funeste , qu'au contraire il ne se faisoit remarquer le plus souvent que sur ceux qui en réchappoient.

Comme le pouls dans ces fièvres, indique rarement un état d'inflammation générale dans le sang, le soulagement qu'on obtient en appliquant des vésicatoires , principalement sur les parties affectées, doit nous faire préférer qu'il existe rarement ici des inflammations particulières, capables d'être augmentées par cette application. On ne sauroit d'ailleurs raisonnablement supposer qu'il puisse en résulter, dans le cas présent, une tendance considérable à la mortification ; du moins parmi quelques milliers de malades attaqués de ces fièvres, auxquels on a appliqué sous mes yeux des vésicatoires,

je n'en ai pas encore vu un seul sur qui cette application ait été suivie de gangrène , à moins que cela ne soit arrivé par une négligence à en panser les plaies, comme il seroit arrivé dans toute autre maladie.

Dans mon second Mémoire , j'ai décrit la consommation comme étant accompagnée le plus souvent de l'amaigrissement du tronc & des membres, & dans une note au *Post Scriptum* de l'*Essai sur la conservation des gens de mer*, j'en ai assigné une cause très-commune ; à quoi l'on peut maintenant ajouter, par égard pour ceux qui se trouvent dans ce cas & pour leur plus grande consolation , que les personnes qui ont été violemment froissées , celles qui ont reçu des contusions, & autres personnes qui sont sujettes à cracher du sang, ou quelquefois encore une matière purulente, meurent souvent sans avoir beaucoup perdu de leur embonpoint ; leur regard & leur maintien n'annoncent pas toujours le danger de leur situation. FIN.

---

 NOTES.

(1) **A** cette note première se rapportent les notes (a) des pages 4 & 8, sur la signification des mots *Nore* & *Guard-Ship*, qui auroient dû être placées ici.

Page 23.

(2) La fièvre jaune de l'Amérique se termine encore quelquefois par des hémorrhagies considérables, un vomissement de matières noires, & autres symptômes mortels; mais ces symptômes ne sont qu'accidentels à la maladie, comme le sont les taches pourprées & les urines sanglantes dans la petite vérole, & le hoquet dans la dyssenterie. C'est ce qu'observe M. *Lind* dans un autre Ouvrage que nous aurons souvent occasion de citer dans ces notes, & qui a pour titre *an Essay on Diseases incidental to Europeans in hot climates.*

Page 30

(3) Dans les complications des cours

N iij

de ventre avec une fièvre putride de mauvaife efpèce, après avoir nettoyé convenablement les premières voies, on doit avoir recours au quinquina mêlé avec les opiatiques, ainfi que l'indique l'irritation des intestins. Dans les dyffenteries malignes, dès que les pétéchies paroiffoient ou que la fièvre commençoit à diminuer, *M. Monro* faisoit prendre, toutes les quatre ou six heures, une drachme de quinquina en électuaire avec le diascordium, à parties égales, ou demi-drachme de quinquina en poudre, & vingt grains de son extrait dans l'esprit de *mindererus*, avec cinq ou six gouttes de teinture d'opium. Le soir, il prescrivoit encore un opiatique dont la dose étoit proportionnée aux effets de la précédente, & au nombre actuel des selles. *M. Tissot* donne dans les dyffenteries malignes, l'extrait de quinquina dissout dans l'eau de fleurs d'orange, mais toujours à petites doses, & jamais au-delà de deux gros dans l'espace de

vingt-quatre heures. ( Voyez *Zimmerman*, *Traité de la Dyssenterie.* ) Cette pratique est d'autant plus conforme aux vues de la nature , qu'il existe la plus grande analogie entre les fièvres intermittentes putrides , principalement les rémittentes , & la dyssenterie , & qu'on observe souvent des changemens alternatifs d'une de ces maladies en l'autre. ( Voyez sur-tout dans *Roëderer & Wagler*, *de morbo mucoso.* ) Tous les Auteurs conviennent pareillement que ces maladies doivent être traitées, l'une & l'autre, de la même manière , à quelques symptômes près relatifs à l'affection locale des intestins , qui méritent des considérations particulières. Ici doivent être appliquées les règles que *M. Cullen* donne dans sa matière médicale, sur l'emploi du quinquina dans la dyssenterie. J'envisage, dit cet habile Médecin, la dyssenterie comme une maladie fiévreuse ; & l'on fait que cette maladie est fondée sur une *diathèse* putride, ou qu'elle est une suite de

cette dernière. Cette maladie est souvent inflammatoire dans son principe ou au commencement, & dans ce cas le quinquina ne sauroit convenir ; mais souvent ces dyssenteries inflammatoires dégènerent en putrides, & pour lors, tout comme dans celles qui sont putrides d'origine, le quinquina produit de très-bons effets. Si dans l'un de ces cas il est administré en une quantité suffisante, son action peut être considérée comme antiseptique à l'égard des fluides ou suc contenus dans les premières voies ; mais dans le cas d'une dyssenterie plus avancée, il agit comme astringent. Nous avons été jusqu'à présent, beaucoup trop réservés sur l'usage des astringens dans le traitement de la dyssenterie. Nous aurions en général plus de succès, si nous les employions plus fréquemment & de meilleure heure qu'on ne le fait communément. La dyssenterie peut être considérée, suivant *Sydenham*, comme une fièvre par introversion, *febris introversa*,

avec constriction de la peau ; donc le quinquina comme *tonique*, peut non-seulement être employé avec plus de sûreté que de simples astringens, mais encore son action tend à rétablir l'équilibre entre l'intérieur & la surface. Plusieurs Auteurs ont parlé de l'usage du quinquina dans les dyssenteries ; on peut consulter là-dessus *Wilson à Newcastle.* ( Voyez *Lectur. on the mater. med.* )

*Page 31.*

(4) Les avantages des topiques, tels que les vésicatoires, sur l'endroit de la douleur dans les maladies aiguës de la poitrine & dans quelques affections de la tête, sont connus de la moindre garde-malade ; mais il est beaucoup de Praticiens qui ne sauroient se familiariser avec l'application des épispastiques sur les endroits douloureux du bas-ventre, & avec celle de quelques autres remèdes, tels que les saignées, les ventouses, les calmans, &c. sur l'endroit même du siège de la maladie ou de la douleur. Les

uns font éloignés de cette pratique par des raisons purement hypothétiques , parmi lesquelles entrent pour beaucoup les idées excessives qu'on s'est fait sur le mouvement des liqueurs dans le corps humain, d'après la découverte d'*Harvée*, & le systême des Méchaniciens modernes ; d'autres s'y refusent par timidité ou par ignorance. Cependant , plusieurs habiles Praticiens de nos jours , déterminés par leur propre expérience & par l'expérience des anciens, ordonnent sans hésiter l'application des vésicatoires sur le foie ou sur le bas-ventre , dans plusieurs cas d'*hépatitis* & de colique intestinale. Dans une maladie que les trou-pes angloises éprouvèrent à *Batavia* pendant les dernières guerres , & dans laquelle le foie étoit violemment attaqué , on comptoit parmi les principaux remèdes du commencement , les fomentations relâchantes & discussives , & le vésicatoire sur la région du foie qui se trouvoit extrêmement douloureux.

( Voyez la note suivante , & la dix-septième ) *M. Sarcone*, célèbre Médecin de *Naples*, qui a si bien décrit la cruelle épidémie dont cette capitale a été affligée en 1764 & 1765, faisoit également appliquer avec beaucoup de succès un vésicatoire sur la région du foie, dans l'*hépatitis* accompagné de constipation ; après avoir fait auparavant saigner le malade du côté droit, & lui avoir ensuite lâché doucement le ventre. Ce Médecin a même étendu l'application des vésicatoires dans la même épidémie, jusques sur les exostoses vénériennes ; pratique déjà notée par *M. Cinque*, & confirmée par les nombreuses Observations de *M. le Docteur De Mauro* son Confrère. ( *Vid. ibid.* ) J'ai moi-même ordonné plus d'une fois des vésicatoires sur la région du foie, dans des engouemens putrides ou catharreux, avec une irritation très-vive de ce viscère, & cette application m'a très-bien réussi. Il seroit inutile d'accumuler ici les preuves en faveur de cette pratique ;

j'ajouterai seulement à l'égard des coliques intestinales ( & cette addition peut être de quelque utilité pour les jeunes Praticiens ), qu'on est parvenu à dissiper des coliques spasmodiques très-vives , par l'usage de la teinture de cantharides de la formule suivante , qui m'a été communiquée par mon ami *M. Batt* , Médecin anglois.

Prenez de cantharides en poudre, ℥ ℥.

Eau-de-vie de commerce..... pint. j.

Mettez le tout dans un vaisseau convenable , & faites digérer au soleil pendant trois jours.

On se sert de cette teinture en embrocations sur le bas-ventre ; on y emploie chaque fois depuis une drachme ou un peu moins , qui est la dose par laquelle on commence ordinairement , jusqu'à une once , en augmentant par degrés. On se règle encore pour ces doses , non-seulement sur la sensibilité du sujet , les circonstances de l'âge , du sexe , &c. mais encore sur la surface plus ou

moins grande de la partie. On frotte légèrement avec la main trempée dans cette teinture, jusqu'à ce que la partie soit sèche. Ces embrocations sont encore très-utiles dans l'asthme convulsif ou spasmodique, appliquées sur les bras ou le muscle *grand pectoral*. On a également observé, que dans plusieurs affections de poitrine du genre des catharreuses ou pituiteuses, les embrocations avec la teinture de cantharides sur les parties supérieures du *thorax*, ou même à la partie interne & supérieure des deux bras, facilitoient beaucoup l'expectoration si nécessaire dans ces sortes de cas, ou la rétablissoient. La teinture de cantharides est encore très-efficace dans les douleurs profondes de rhumatisme, ainsi que dans la néphrétique soit rhumatismale ou catharreuse, soit encore spasmodique. Dans la première affection, on frotte sur les membres douloureux, & dans la seconde sur la région lombaire. Je fais qu'on peut obtenir les mêmes

effets par le moyen du vésicatoire proprement dit, comme l'ont démontré plusieurs Praticiens, entr'autres *M. Raymond*, célèbre Médecin de Marseille, (Voyez son *Traité sur les vésicatoires*); mais ce qui semble mériter dans plusieurs cas la préférence à la teinture de cantharides, c'est que les malades & les assistans ne répugnent pas à ce remède, comme ils répugnent aux vésicatoires. Il paroît d'ailleurs que cette teinture n'est guères qu'un *rubéfiant*, quoique tout aussi pénétrant, tout aussi *attractif* que l'emplâtre avec la poudre de cantharides. Du reste, il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici, que la teinture de cantharides a été employée, même à l'intérieur, dans une violente péripneumonie, par un habile Médecin de *Massa Lombarda* en Italie, (*M. Fantini*), comme elle l'a été avec le plus grand succès contre le *Diabetes*, par *M. le Docteur Brisbane* en Angleterre. *M. Fantini* dont l'observation mérite d'être connue, avoit

tenté inutilement sur son malade les saignées, dont une de la jugulaire ; les fomentations émollientes ; la vapeur du *posca* ou de l'*oxicrat* bouillant ; les onctions à la poitrine ; les boissons incisives, délayantes, nitrées ; l'usage alternatif d'une mixture composée de l'oximel scillitique & de quelques gouttes d'esprit de corne de cerf saturé avec le suc de limon, & d'une décoction du *Polygala* d'Europe. Il avoit même donné cette racine en substance ou en poudre, fait prendre tous les soirs, à l'heure convenable, un julep camphré, & appliquer un large vésicatoire sur chaque cuisse &c... Le malade se trouvant presque au moment d'être suffoqué, avec un pouls très-petit & concentré, & dans un état d'extrême foiblesse, M. *Fantini* se détermina à lui donner cette teinture, dont il lui fit prendre d'abord douze gouttes en mixture dans une once de sirop violat, divisant le tout en plusieurs petites cueillerées données de temps en temps, & faisant

boire abondamment par-dessus , d'une ptisane légèrement acidulée & nitrée ; il poussa ensuite la dose de la teinture de cantharides , jusqu'à celle de vingt gouttes dans deux onces de sirop violat , donnant le soir une émulsion avec les amandes & quelques grains de gomme arabique. Au moyen de ce traitement , le malade fut entièrement rétabli dans peu de jours. ( Voyez *Avisi sopra la salute humana* 17 Aprile 1777. ) Au surplus , on sent bien qu'une pareille pratique ne peut avoir lieu que dans des cas extrêmes , & que l'emploi des remèdes de cet ordre doit toujours être confié à des mains expérimentées.

Pour ce qui est maintenant des saignées locales , il n'est pas de Médecin qui n'ait été témoin des bons effets des saignées ou de l'application des sangsues , sur le siège même du mal , ou dans l'endroit le plus voisin. Nous avons parlé ailleurs de la confiance des anciens pour cette pratique , & des dogmes qui les dirigeoient

dirigoient à cet égard. (Voyez notre *Essai sur le Pouls*) *Hæredia*, Auteur Espagnol dont les écrits mériteroient d'être plus connus parmi nous, prescrit l'application des sangsues aux vaisseaux hémorrhoidaux, dans les fièvres de mauvais caractère dont le foie paroît être le foyer. Dans les inflammations essentielles du foie qui se compliquoient avec la péripleurésie, *M. Sarcone* faisoit également tirer du sang des vaisseaux hémorrhoidaux par le moyen des sangsues, ou prescrivoit la saignée du pied; il n'étoit jamais retenu par les embarras de la poitrine, à moins toutefois que l'inflammation du foie ne survint dans le plus haut degré de la péripleurésie.

Ce savant Praticien employoit encore, à la manière d'*Hippocrate*, des anodins sur le côté douloureux de la poitrine, dans la pleurésie spasmodique qui survenoit dans l'épidémie de *Naples*. Après avoir fait saigner le malade du côté de la douleur, il y appliquoit ou l'emplâtre

de ciguë , ou des fomentations chargées de la dissolution de quelques grains d'opium. ( Voyez *Istor. Ragion. de mali offery. in Napol. &c.* ) Les anodins appliqués sur la région épigastrique , sont encore très-utiles dans plusieurs irritations ou affections spasmodiques de l'estomac. J'emploie presque journellement des écuffons calmans ou anti-spasmodiques contre des coliques d'estomac ou des vomissemens habituels , fondés sur une irritation spasmodique de ce viscère , principalement chez les personnes du sexe. Je fais préparer ces écuffons ou avec la thériaque récente , ou avec le *diabotanium* & autres compositions de ce genre , auxquelles j'ajoute , selon les circonstances , ou de la poudre de macis , ou de celle des feuilles sèches de la grande ciguë , ou quelques grains d'opium avec le camphre , &c. J'ai vu ces applications calmer ou dissiper presque sur le champ , des coliques & des vomissemens qui tourmentoient habituelle-

ment depuis plusieurs mois les malades ; & ce qui met la chose hors de doute , c'est que les accidens s'étant renouvelés par la négligence de ces personnes à porter ces écussions , ils ont cédé bientôt , comme la première fois , à une nouvelle application du remède.

L'opium ou le *philonium romanum* donnés en lavement , réussissent également mieux dans certains cours de ventre , que pris par la bouche , comme l'observe très-bien *M. Lind*. De tous les remèdes tentés sur l'Illustre *M. de Haller*, dans la cruelle maladie dont il est mort, nul ne l'a tant soulagé que des lavemens avec le Laudanum liquide de *Sydenham*, qui lui avoient été conseillés par son digne ami *M. le Chevalier Pringle*. Dans des cas graves de dyssenterie , dit encore *M. Lind*, j'ai été quelquefois obligé de donner la *teinture thébaïque* en lavement , jusqu'à la dose de demi-once pour parvenir à calmer entièrement les spasmes ; mais je faisois ordinairement

précéder les pédiluves & les vésicatoires aux jambes ou sur le bas-ventre, si les autres moyens n'avoient pas réussi. Il ajoute qu'il a fait appliquer plus d'une fois à la plante des pieds contre l'*opisthotonos*, dans son Hôpital de *Haslar*, un mélange d'opium & de camphre. Cette application dissipoit sur le champ le spasme qui revenoit avec la même violence, lorsqu'on discontinuoit l'usage de ce même remède. Ne pourroit-on pas dans le tetanos de la mâchoire inférieure, poursuit *M. Lind*, aider l'efficacité de l'opium donné intérieurement, par des fomentations avec une dissolution de cet extrait sur la partie blessée ou le siège même du spasme, de manière à procurer une stupeur ou une espèce de relâchement paralitique de ces parties ? Enfin, notre Auteur parle encore ici de la salivation excitée par l'onguent mercuriel, comme ayant été employée avec succès contre ces fortes d'affections spasmodiques. ( Voyez *an Essay on Diseases, &c.* )

(5) Ce mélange salin , très - recommandé originairement par *Rivière* , est donné presque en tout temps , & contre un symptôme quelconque dans la plupart des fièvres , principalement dans celles où l'on croit reconnoître un caractère bilieux. Nous en faisons beaucoup d'usage à *Montpellier* , spécialement à titre d'anti-émétique ; mais il ne paroît pas qu'on puisse compter beaucoup sur ce remède , comme anti-septique ou fébrifuge , à moins de ne penser comme les partisans de la doctrine moderne sur l'*air fixe* , qui le classent parmi les anti-septiques effervescens. Nous ne considérerons point ici la mixture de *Rivière* , sous ce dernier point de vue. Il faut attendre que les Physiciens soient plus d'accord entr'eux , sur ce qu'ils appellent *air fixe* , & que les Médecins aient appris à connoître ses effets dans les maladies putrides , autrement que par quelques

observations isolées. Mais en estimant la mixture de *Rivière* comme sel neutre, il paroît qu'elle doit faire un remède fort doux, comme tous les sels de cette classe, & que vraisemblablement sa vertu se réduit à celle de diurétique ou de diaphorétique léger, d'où il faut peut-être déduire en partie, son effet anti-émétique. Il est donc clair qu'en prévenant un accès de fièvre, ce remède doit agir par l'impression particulière de l'air ou de la vapeur qui résulte de son état d'effervescence, sur le *Sensus* de l'estomac, & par la révolution qui s'ensuit dans le système nerveux; ce qui confirme le sentiment de *M. Lind*. Que si l'on veut faire dépendre cet effet d'une surabondance d'alcali qui reste après l'effervescence, il est des Praticiens qui préféreroient dans ce cas l'alcali fixe seul, ou mieux encore l'alcali volatil, d'après la qualité stimulante & anti-spasmodique qu'ils reconnoissent dans ce sel; car beaucoup de fièvres intermittentes sont encore plus

fondées sur l'irritation ou le spasme, que sur la putridité. Témoins les bons effets du camphre ( qui certainement n'est pas un effervescent ) donné au commencement de l'accès, ou peu de temps avant. C'est sans doute d'après cette vertu antispasmodique dans l'alcali volatil, qu'il faut apprécier les bons effets que *M. Darluc*, célèbre Professeur en Médecine dans l'Université d'*Aix* en Provence, a obtenus de ce sel contre la rage (*a*); fait qui auroit très-bien figuré dans les écrits qui ont paru en dernier lieu, sur les vertus de l'alcali volatil *Fluor*. L'Auteur des réflexions sur la méthode générale de traiter & de guérir les fièvres, publiées à *Londres* en 1772, (*M. Lettson*) prétend que les alcalis volatils dissipent le spasme fébrile qui se fait remarquer principalement sur l'habitude du corps, & en même temps la constriction des extrémités vasculaires, d'où suit une

---

(a) Voyez le Journal de Médecine du mois d'Avril 1761.

transpiration modérée & utile. (*Voyez la note 11.*) Il dit avoir observé qu'en général ces bons effets avoient lieu, dans le commencement des fièvres, après l'administration de l'alcali volatil seul ou sans mélange d'acide, beaucoup plutôt que quand ce sel étoit neutralisé par un acide végétal. Il y a toujours dans l'estomac de l'homme quelque acide; or, dit-il, si cet acide contribue dans la maladie, soit par son séjour dans ce viscère, soit par sa quantité, il paroît qu'on doit mieux réussir en donnant un alcali pur, qu'en le donnant neutralisé avec un acide végétal, lors sur-tout qu'on n'a pas à soupçonner une surabondance de bile dans l'estomac. En outre, la volatilité d'un remède quelconque, le rend plus sûrement anti-spasmodique, & l'on fait quel parti l'on peut tirer de l'alcali volatil dans le traitement des maladies contagieuses, ainsi que la pratique de *M. Lind* le démontre en plusieurs endroits de cet Ouvrage. Ajoutons au sujet de ces bons effets de

l'alcali volatil, dans ces fièvres de mauvais caractère, que M. *Cullen* se fondant toujours sur l'opinion que le plus grand danger des fièvres est ordinairement dans le froid des paroxismes, observe qu'on n'a pas de meilleur remède contre cet accident, que l'alcali volatil; que ce remède agit en excitant une douce chaleur qu'il détermine puissamment de l'intérieur à la surface; que cet effet bien prouvé l'a fait encore recommander comme *pectoral*; qu'il est donné à titre d'anti-septique dans les fièvres malignes & putrides, d'après les observations ou la décision de M. *Pringle*; mais qu'il est évident, attendu la dose modique sous laquelle il agit & la promptitude de son opération, qu'on doit peu compter sur sa vertu anti-septique à l'égard de nos fluides, & que son action se borne presque entièrement à l'estomac. (*Lectur. on the mater. med. pag. 385*).

Page 58.

(6) Dans quelque contrée mal - saine

qu'on se trouve, il est rare qu'il n'y ait dans le voisinage quelque endroit qui par sa situation, offre un asyle assuré contre les maladies, lors sur-tout que ces dernières ne règnent que dans certaines saisons. Les personnes transplantées dans des pays étrangers, devroient donc s'éloigner de ces endroits mal-sains durant la saison des maladies, jusqu'à ce qu'elles fussent bien habituées au climat. C'est d'après ces vues sages, que notre Auteur recommande, dans son *Essai sur les maladies des pays chauds*, de s'embarquer & de rester sur mer à une distance convenable de la terre, pendant la durée des maladies. On choisit pour cet effet, de grands vaisseaux sur lesquels les Négocians, les artisans & autres personnes peuvent vaquer à leurs occupations ordinaires, comme s'ils étoient sur terre. Ces vaisseaux sont appellés en anglois *Floating Factories*. Il n'est pas, selon *Chardin*, de pays au monde où l'air soit aussi mal-sain qu'au *Bander-*

*abassi*, sur-tout depuis la fin d'Avril jusqu'à la fin de Septembre. Dès le mois de Mai tout le monde s'en va dans les montagnes ; ceux qui restent pour garder les maisons, se relayent de dix en douze jours. L'air de l'isle de *Saint-Thomas* dans l'Afrique, n'est pas moins pernicieux que celui de *Bander-abassi* : on a remarqué que les jeunes Européens qui y sont transplantés avant d'avoir toute leur croissance, demeurent au point où ils se trouvoient à leur arrivée, c'est-à-dire, sans croître davantage. ( Voyages du Chevalier *Marchais* en *Guinée*. ) Les Portugais savent combien il leur en a coûté, pour avoir fait passer tout d'un coup leurs premières Colonies au centre d'un climat chaud & humide. Pour faire cesser cette mortalité, ils se virent obligés de former des stations de trente en trente lieues, où les Colons restoient des mois entiers pour s'habituer peu à peu à la malignité de l'air. Ils ne passoient plus loin, que lorsqu'on les croyoit déjà

accoutumés au climat. ( Voyez encore la *Médecine expériment.* )

Page 84.

(7) C'est une espèce d'arbrisseau résineux ( probablement la *sapinete*, espèce d'*épicias* ), dont les feuilles se rapportent beaucoup à celles du pin, & qui est particulier à l'*Amérique septentrionale*. Les Colons anglois de ce pays, en préparent une espèce de bière; ils font, pour cet effet, bouillir les petites branches du *spruce* dans l'eau, avec de l'avoine ou quelque autre grain, & ajoutent à cette décoction de la mélasse, &c.

Page. 97.

(8) Il étoit très-dangereux dans l'épidémie de *Naples*, de respirer pendant long-temps ou pendant la nuit, l'air renfermé des chambres des malades, principalement quand la maladie étoit parvenue à son plus haut période, quand la peau étoit couverte de pétéchies, qu'il

y avoit météorisme , felles putrides & abondantes , ou des fueurs d'une odeur défagréable.

Si les malades atteignoient à cette période de la maladie , & que la crise , soit qu'elle dût être heureuse , soit qu'elle dût être mortelle , fût au moment de se faire , pour lors l'air de l'appartement se trouvoit chargé d'une vapeur putride si forte , si considérable , qu'on eût dit que toute la maison étoit plongée dans une atmosphère infecte , dont l'extrême puanteur se faisoit sentir d'assez loin de ceux qui en approchoient &c. & il suffisoit à quelques personnes mal-disposées , de se présenter sur le seuil de la porte de la chambre du malade , pour contracter la maladie. ( Voyez *Istor. Ragion. de mali osserv. in Napoli, &c.* )

Page 101.

(9) Il est certain que l'infection résulte souvent des *effluvia* , qui s'exhalent des matières que laissent échapper les cada-

vres des personnes mortes de maladies contagieuses, ainsi que l'Auteur le remarque expressément dans une note à la p. 79. C'est encore ainsi qu'on a vu plus d'une fois, des personnes contracter des maladies contagieuses, pour avoir assisté au convoi d'une autre personne morte infectée d'une fièvre du même genre. ( Voyez *M. Guillaume Buchan* dans sa *Médecine domestique*, tom. 2. pag. 200, chap. de la fièvre maligne. ) Mais tous ces exemples ne contredisent pas ce qu'observe plus haut l'Auteur ; savoir, que l'infection est quelquefois le produit, des émanations du corps des fébricitans attaqués de maladies contagieuses.

Page 103.

(10) *M. Rouppe* ( de *morb. navig.* ), & quelques autres Médecins avant lui, font de l'avis de *M. Lind*. Ils semblent n'admettre d'autre voie, pour l'introduction des miasmes qui produisent les fièvres, que celle de l'estomac où ces

corpuscules nuisibles exercent d'abord leur activité. Quoique la chose arrive sans doute très-souvent de cette manière, il n'en est pas moins probable que cette introduction peut également se faire à travers les pores de la surface ou les vaisseaux absorbans, ainsi que le pensoit *Hippocrate* & que la cure de ces fièvres paroît l'indiquer. *M. Lind* lui-même aide à confirmer cette opinion, par les exemples qu'il fournit de plusieurs personnes infectées, pour avoir porté des hardes qui avoient appartenu à des malades attaqués de fièvres contagieuses ou de la petite vérole, ou pour avoir couché dans leurs lits ou dans leurs draps, avant la *désinfection* de ces substances, ou enfin pour être restées dans des bâtimens mal-fains, dans des hourques, &c. On en trouve une autre preuve également décisive, dans ce que le même Auteur rapporte des pluies putrides de la *Guinée*, sur lesquelles il entre dans des détails qu'on fera peut-être bien

aîné de lire ici. Les premières pluies, dit *M. Lind*, qui tombent dans la *Guinée*, ont été regardées comme très-malfaines ; on a remarqué qu'elles pourrissent le cuir des fouliers dans quarante-huit heures ; elles tachent en outre les habits , comme ne font pas les autres pluies ; & la terre, dans les endroits auparavant desséchés & brûlés par la chaleur, se trouve, peu de temps après ces pluies , couverte de serpens , de crapauds , de lézards , &c. Il s'engendre presque subitement de gros vers, dans les peaux qui en sont mouillées ; & il est remarquable que les oiseaux qui mangent volontiers de presque tous les insectes , refusent constamment de ceux-ci. Il a été également observé que des draps de laine qui avoient été mouillés de ces pluies , ont été couverts quelquefois en peu d'heures, de vers , après avoir été séchés au soleil. Les habitans du pays sont obligés , pour se garantir de ces pluies , de se tenir dans des huttes bien fermées ,

fermées, où ils entretiennent des feux continuels, fument du tabac, & boivent de l'eau-de-vie. Que s'ils ont le malheur d'en être mouillés, il se jettent tout de suite dans l'eau salée; & comme c'est parmi eux un usage de se baigner tous les jours, ils vont dans cette saison prendre le bain dans des fontaines particulières, attendu le danger qu'il y auroit de le faire dans les rivières grossies de ces pluies mal-faisantes. On a remarqué une année, dans le *Sénégal*, qu'au commencement de la saison des pluies, & dans la nuit qui succéda à ces terribles tempêtes appellées *hurricanes* dans les *Indes*, & *torneadoes* sur la côte de *Guinée*, un grand nombre de soldats, & les deux tiers des femmes angloises qui se trouvoient dans le pays, tombèrent malades en même temps, quoique la garnison se fût jusques-là mieux portée que de coutume. (Voyez *an Essay on Diseases, &c.*)

Page III.

(11) Si tous les bons Praticiens n'étoient convaincus, des grands & heureux effets de l'émétique donné au commencement de la maladie, on trouveroit ici les preuves les plus décisives en faveur de cette pratique, que des Médecins d'ailleurs célèbres ont voulu décrier, quelques-uns même avec un ton de critique ou d'aigreur qui n'est pas fait pour persuader, & qui rappelle l'esprit trop prévenu du Gazetier *Guy-Patin*. Les émétiques donnés dans la première période de la maladie, non - seulement enlèvent les matières putrides & les miasmes contagieux que contiennent les premières voies, mais ils font encore cesser, du moins en très-grande partie, le spasme fébrile qui concentre la chaleur, les humeurs & les forces vers le noyau du corps, amènent ainsi la rémission de la fièvre, & favorisent certaines éruptions critiques dans quelques

fièvres exanthémateuses , & autres éruptives. Ils préviennent d'ailleurs la diarrhée dangereuse qui survient souvent vers le déclin des maladies putrides , selon la remarque de *Sydenham*. « Les » vomitifs dans le commencement, dit » l'illustre *M. Lieutaud*, ( en parlant » de la fièvre maligne), sont indispen- » bles.... Les bons effets que produisent » les émétiques pris dans le temps con- » venable , se manifestent lorsqu'on a » sous les yeux un nombre considéra- » ble de malades , dont les uns ont vomit » dans le commencement de leur ma- » ladie , & les autres ont manqué de » ce secours. Ceux qui , dans les épi- » démies , sont à la tête des Hôpitaux , » doivent l'avoir observé. » (*Précis de Médecine pratique.* ) Si le raisonnement peut ajouter quelque chose à l'observation , on pourroit citer encore ici un argument de *M. Lind* , en faveur des avantages d'une prompte administration de l'émétique dans les maladies fiévreuses

de mauvaise espèce. Si un Européen, dit ce célèbre Praticien, se trouve à son arrivée dans les *Indes occidentales*, ou dans quelque autre pays entre les *tropiques*, attaqué d'une fièvre, il est impossible au Médecin de prévoir les symptômes qui peuvent survenir dans le cours de la maladie. Il faut donc que ce Médecin tâche d'amener, le plutôt possible, la fièvre à un état de rémission, dont il doit profiter pour administrer sans délai le quinquina; ce qu'il ne peut faire plus sûrement que par l'émétique. (Voyez *Essai sur les maladies des pays chauds.*) Nous verrons dans la suite de cette note, combien est fondé ce raisonnement de l'Auteur. Il est encore à remarquer, que le tartre émétique est en général moins efficace vers les derniers temps d'une fièvre, qu'au commencement; le vomissement qu'il opère, à cette époque de la maladie, réduit le malade, déjà foible, au dernier degré de foiblesse. Mais quel est le moment le

plus favorable pour l'administration de ce remède, au commencement de la maladie ? Nous le voyons ici recommandé & employé avec succès par *M. Lind*, dès les premiers frissons ou dans l'état de *rigor* des fièvres contagieuses. Quelques autres le prescrivent également aux premières atteintes de l'accès, dans les fièvres intermittentes. Les anciens faisoient vomir tout de même, à l'entrée du redoublement, dans la fièvre bilieuse. Ceux qui suivent cette pratique, entr'autres quelques Médecins anglois, se fondent sur une théorie ingénieuse qui mérite d'être exposée ici avec quelque détail, en faveur de ceux qui aiment à raisonner, & que ces Médecins prétendent déduite de l'observation. Si l'on considère disent-ils, les symptômes qui ont ordinairement lieu dans les différentes périodes de la fièvre, on se convaincra que l'effet de cette espèce de matière vénéneuse ou méphitique, qui, étant introduite dans le corps, y devient la cause

matérielle des fièvres graves , est d'affoiblir les forces nerveuses & le ton naturel du cerveau , ainsi que le prouve l'affoiblissement dans l'action du cœur & des grosses artères , qui se fait remarquer dans ces circonstances (a). Or , il résulte de cette foiblesse , que le sang n'étant plus poussé avec la même force dans les petits vaisseaux de l'habitude du corps , ces derniers tombent dans un état de contraction spasmodique , auquel concourt spécialement le sentiment de froid que le corps éprouve à sa surface , soit d'après la concentration des mouvemens , de la chaleur & des humeurs , soit encore en partie d'après l'affoiblissement dans le ton du système nerveux. Ainsi donc , la paleur , la lassitude , le resserrement spasmodique de l'habitude du

---

(a) Cette théorie confirme en particulier le sentiment de M. *Lieutaud*. « On ne sauroit douter , dit-il , que la » fièvre maligne , souvent épidémique & meurtrière , » n'ait son principal siège dans les nerfs & le cerveau. » Ce que ce sage Praticien ajoute sur les vraies causes de cette maladie , semble donner la plus grande force à cette opinion.

corps, & la constriction notable qui a lieu au commencement du froid de l'accès, doivent être regardés comme un effet du spasme, auquel l'affoiblissement du système nerveux proprement dit donne lieu, & de l'action diminuée du cœur & des artères. Pour éclaircir convenablement cette question, on peut partir de ce principe connu & avoué du moindre Physicien, savoir, que les solides dans l'animal sont élastiques, que les vaisseaux sanguins, entr'autres, persistent naturellement dans un état de distension, au moyen du sang qui est poussé incessamment dans leurs cavités, & que cet état se propage, par la même cause, jusqu'aux extrémités capillaires. Cela posé, il est évident que le sang refluant, par une espèce de mouvement rétrograde, vers le cœur durant le froid de l'accès, la distension de ces extrémités vasculaires doit être diminuée en vertu de leur simple élasticité; mais en même temps, comme ces petits vaisseaux se trouvent encore

doués d'une contractilité musculaire , ils doivent en conséquence participer , non-seulement à la constriction spasmodique générale qui arrive dans le froid de l'accès , mais encore persévérer plus longtemps dans cet état de constriction spasmodique ; ce qui n'auroit certainement pas lieu , s'ils étoient simplement élastiques. En effet , quoique durant le paroxysme fébrile , il y ait un temps où la chaleur se trouve bien décidée , & l'action du cœur & des grosses artères rétablie ; néanmoins la constriction, dans les extrémités vasculaires, semble persister encore pendant un temps plus ou moins considérable ; comme il paroît par la sécheresse de la langue & de la peau , la paucité des urines , l'aridité des plaies ou des ulcères , l'affaissement des tumeurs , & autres signes qui tous indiquent , que la constriction spasmodique de l'habitude du corps n'a pas encore cessé.

Il paroît donc que l'affoiblissement

dans le ton du système nerveux proprement dit, & dans l'action du cœur & des grosses artères, détermine d'abord dans la fièvre, une constriction spasmodique de la surface & des extrémités vasculaires, d'où dépendent plusieurs symptômes notamment le tremblement, l'horripilation, le froid, l'aversion pour le mouvement, avec un sentiment d'inquiétude ou de mal-aise qui l'accompagne. Or, que le tremblement, par exemple, ne survienne que dans un état de foiblesse, cela est prouvé par la peine que sentent les malades, lorsqu'ils veulent faire un effort pour remuer leurs membres, ou les changer de place. C'est encore ainsi que le claquement de dents, dérive évidemment d'une alternative constante de foiblesse dans les forces musculaires, & d'efforts excités par la volonté.

Mais comme ce reflux d'humeurs, de chaleur & de forces, de la surface au centre du corps dans le froid de la

fièvre, vient enfin à produire un *stimulus* sur les parties internes ( si toutefois ce *stimulus* n'est pas déterminé par les loix particulières affectées à l'économie animale, qui constituent, excitent ou modèrent les *vires medicatrices naturæ*), il en résulte, après un temps plus ou moins long, une réaction du centre à la circonférence, qui remonte l'action du cœur & des grosses artères, augmente celle du système nerveux, & fait enfin cesser le spasme des extrémités vasculaires; d'où la chaleur devient de plus en plus générale & extérieure, & bientôt la fièvre se répand à la surface, ce qui termine l'accès.

Il résulte de ce tableau en raccourci, des phénomènes qui s'observent plus ou moins évidemment dans un paroxysme fébrile, qu'il y a essentiellement dans la fièvre, foiblesse, spasme & augmentation d'action dans les solides, laquelle augmentation est déterminée par les deux accidens précédens; de manière

que la foiblesse & le spasme constituent la cause prochaine de la fièvre, comme l'augment d'action & la sueur qui lui succède, constituent la cure naturelle. ( Voyez *Physical and literary Essays*, vol. 2, art. 7, of. D. Cullen, à qui cette doctrine appartient presque en entier, & *Franklin, letters and papers on philosophical subjects*, pag. 366. )

Mais, comme après un paroxisme fébrile, le corps se trouve avoir moins de force qu'il n'en avoit auparavant, les effets renouvelés de cette foiblesse doivent en général concourir nécessairement, soit par l'impression de l'habitude sur les forces nerveuses (a), soit par quelque autre circonstance, à produire une chaîne de paroxismes, si on ne par-

---

(a) Il est sans doute inutile d'observer ici, que sous le mot collectif de *forces nerveuses*, sont nécessairement comprises les forces *sensitives* & les forces *motrices*; car le sentiment *ex se* & le mouvement *ex se* sont les attributs essentiels des nerfs. ( Voyez là-dessus notre Dissertation de *fibræ naturæ viribus & morb. in corpore viventi*, 1759, & l'article *sensibilité* du Dictionnaire Encyclopédique.

vient à fortifier la machine, par des remèdes capables de détruire ces causes essentielles de la fièvre.

En suivant maintenant ce raisonnement, on trouvera qu'en général dans la fièvre, les deux principales indications curatives les plus conformes aux efforts naturels de la machine, sont, en premier lieu, d'éloigner le spasme par des remèdes qui peuvent relâcher les extrémités vasculaires, favoriser, par ce moyen, une distribution libre & égale des mouvemens & des humeurs vers la surface du corps, & produire en conséquence une sueur ou transpiration qui, pour l'ordinaire, ne tarde pas à être suivie d'une intermission ou rémission de la fièvre; deuxièmement enfin, de fortifier.

Or, la première indication ne sauroit jamais être bien remplie que par l'émétique, d'autant mieux qu'outre l'évacuation des matières nuisibles des premières voies, il se fait, au moyen de la secousse

des naufées & du vomissement que procure ce remède , comme une espèce de détente qui porte les mouvemens du dedans au dehors ; en même temps , la chaleur se répand à la surface , les extrémités vasculaires se relâchent , le spasme se dissipe , & la peau s'humecte de la matière de la sueur ou de celle de la transpiration , de la même manière que nous avons vu que cela arrivoit , dans la terminaison des accès de fièvre , par les seuls efforts de la nature ; en sorte que l'émétique peut être regardé , dans le traitement des fièvres , comme évacuant & anti-spasmodique tout ensemble. Il suit en même temps de ces principes , que l'émétique est plus convenablement placé ( lors toutefois qu'il n'y a point de symptômes qui le contre-indiquent ) au commencement , ou aux approches du froid de l'accès , comme le pratique *M. Lind* ; quoiqu'il pût l'être également à la fin de ce froid , comme le veulent quelques - uns , entr'autres

*M. Thompson*, ( Voyez *Mémoires d'Édimbourg*, vol. 4. ), fondés sur ce que la nature excite souvent pour lors des naufées ou le vomissement, & que ce dernier, en quel temps de l'accès qu'on le procure, fait cesser le froid & abrège la durée de l'accès, en déterminant plutôt la chaleur & la sueur qui l'accompagne. C'est encore sur ces effets de l'émétique, & sur la supposition que quand un accès doit être mortel, il l'est ordinairement dans le froid, que s'appuyent d'autres Praticiens pour faire vomir, le plutôt possible, dans les maladies fiévreuses, dans la vue de prévenir ce froid qu'ils redoutent. Enfin, il est encore des Praticiens qui s'autorisent des vertus que nous avons vu qu'on attribuoit à l'émétique, pour donner ce remède dans tous les temps du paroxisme fébrile; car, disent ces Médecins, le spasme qui est l'accident auquel on peut rapporter la continuation de la fièvre, existant en un degré plus ou moins considérable, pen-

dant la durée entière de l'accès, l'émétique peut être administré indifféremment, dans tous les temps du paroxysme. En effet, si on le donne dans le chaud de l'accès, il produira plus immédiatement ou plus prochainement la sueur; & si c'est dans le temps même de cette dernière, elle en fera & plus abondante & plus libre. En un mot, au moyen de l'émétique donné dans l'une ou l'autre des circonstances mentionnées, la fièvre est quelquefois dissipée, ou du moins il en résulte le plus souvent une rémission qui donne jour à l'administration du quinquina, laquelle est, dans la plûpart de ces maladies graves, de la plus grande importance, & satisfait à la seconde indication principale qu'on a à remplir dans le traitement des fièvres, qui est de fortifier.

Tels sont les raisonnemens qu'on apporte, pour donner l'émétique dans le chaud ou dans le froid de l'accès indifféremment; & cette pratique, ainsi que

nous l'avons remarqué au commencement, & que le prouve l'exemple de *M. Lind*, est celle de quelques Médecins anglois très-habiles. Cependant, il s'en faut beaucoup que ce soit là une pratique générale parmi les Médecins de l'Europe ; le plus grand nombre au contraire pense très-fagement, qu'on doit attendre, autant qu'il est possible, l'état d'intermission ou de rémission dans les fièvres, ou du moins le déclin du paroxisme, pour donner l'émétique ou un purgatif quelconque ; ils croient même devoir observer cette loi sur le choix du temps de la rémission, jusques dans l'administration des lavemens. Ces Médecins remarquent en général, que l'agitation que cause l'accès, est quelquefois augmentée considérablement par l'action du plus léger émétique ou du moindre purgatif ; que la durée de cet accès en est le plus ordinairement prolongée ; que souvent même l'action de l'émétique entraîne des angoisses précordiales, aug-  
mente

mente les spasmes, & produit encore quelquefois des mouvemens convulsifs, &c. ; raisons qui toutes dissuadent, & font redouter l'administration de l'émétique dans le temps du paroxisme, & sont puisées dans l'observation la plus constante & la plus générale. C'est de cette même source qu'étoit déjà émanée la sentence de *Cos*, qui défend l'emploi des purgatifs avant la rémission de la fièvre, *qui validis febris decumbunt, his non ante febris remissionem, pharmaca dare oportet.* (*De purgant. §. 20.*) Faut-il maintenant condamner comme téméraires, ceux qui donnent l'émétique au commencement ou pendant la durée des paroxismes, & rejeter absolument une pratique qui a également pour elle, l'expérience heureuse de plusieurs Médecins très-éclairés ? Non sans doute ; & en louant la sage circonspection des uns, il sera aisé de justifier la précipitation apparente des autres, si l'on considère que tout ce que

nous avons exposé plus haut , concernant l'administration de l'émetique au commencement du froid de l'accès , ou pendant la durée de ce dernier , doit être rapporté entièrement au traitement des maladies contagieuses , où il y a le plus souvent *periculum in morâ* , où il ne faut pas perdre un instant pour arrêter les progrès du venin , & amener promptement une rémission dans la fièvre , & où , pour cet effet , on ne peut rien faire de mieux que de donner sans délai l'émetique. C'est ainsi que tous les Praticiens instruits s'accordent , lorsqu'il se présente dans les fièvres des symptômes urgens de foiblesse & de grande putridité , à donner incessamment le quinquina , même dans le paroxisme fébrile , comme l'a fait avec succès le Docteur *Sandifort* , dans une fièvre qu'il a eu à traiter aux *Barbades* , & que *M. Clegghorn* l'avoit pratiqué avant lui à *Minorque*. Que si l'on craignoit quelque mouvement spasmodique , ou quelque autre

accident de l'action de l'émétique, on pourroit, à l'imitation de quelques Praticiens, le combiner avec l'opium qui d'ailleurs est capable par lui-même, d'accélérer la sueur ou la transpiration qu'il est si nécessaire d'exciter dans les maladies de ce genre; comme on le voit par tout ce que nous avons dit du spasme fébrile, & ce que *Chenot*, l'un des modernes qui a le mieux écrit sur la peste, rapporte des avantages d'une sueur modérée dans le traitement de cette cruelle maladie. On trouve un exemple de cette combinaison, dans la poudre de *Dower*. Au surplus, lorsqu'on donne l'opium & l'émétique combinés ensemble, on doit avoir soin d'augmenter ou de diminuer les doses respectives de l'un ou de l'autre de ces deux remèdes, selon qu'on veut faire vomir pleinement, ou exciter de simples nausées. Voilà comment se concilient d'elles-mêmes les deux méthodes que nous venons de parcourir; & il reste comme un principe démon-

tré, dont il n'est permis à aucun Médecin raisonnable de s'écarter, qu'en s'en tenant, dans les cas ordinaires, à la méthode générale, l'on doit imiter celle de *M. Lind*, dans le traitement des maladies du genre de celles dont il nous trace ici le diagnostic & le pronostic, avec autant de sagacité que d'exactitude.

Page 116.

(12) Le Docteur *Vairo* a, au contraire, observé dans l'épidémie de *Naples*, que quelques jours seulement après la mort ou la terminaison de la maladie des infectés, on faisoit impunément usage des meubles ou ustensiles & autres effets qui leur avoient servi, & qui n'avoient pas été autrement purifiés; tant le venin contagieux présente, suivant les circonstances, de variétés dont on ne peut rendre raison en aucune manière! C'est encore ainsi que dans la même épidémie, des femmes du peuple continuellement exposées aux influences malignes de l'atmosphère la plus contagieuse, au milieu des

horreurs de la misère, & des accidens les plus graves de la maladie épidémique dont elles étoient quelquefois atteintes elles-mêmes, n'ont pas cessé, pendant tout ce temps, de donner leur sein à leurs jeunes nourrissons, sans que ces derniers en aient éprouvé la moindre incommodité. (*Voyez Istor. Racion, &c.*)

Page 118.

(13) L'Auteur confirme ailleurs cette vérité, sur le danger de la saignée dans les fièvres dont il est ici question. Il dit que dans les maladies les plus funestes de la *Guinée* (qui sont ordinairement des fièvres rémittentes putrides de la plus mauvaise espèce), la saignée n'a jamais lieu. Les meilleurs remèdes sont les vomitifs & les vésicatoires appliqués de bonne heure, l'usage du tartre émétique à petites doses dans le temps même de la fièvre, & le quinquina dès la première rémission. Dans des cas plus dangereux, on doit donner le quinquina dans

du vin, & à la dose d'une once & demie pour les dix ou douze premières heures qui suivent. La pratique de *Sydenham* étoit locale, & non-seulement bornée à l'Angleterre, mais encore à la partie de ce Royaume la plus salubre : il est probable que si cet habile homme eût exercé la médecine dans les pays dont le terrain est bas & humide, comme aux environs de *Scheerness*, il n'auroit pas trouvé que la saignée fut aussi généralement utile dans les fièvres ; & s'il avoit en même temps connu les fièvres automnales qui règnent dans plusieurs contrées de l'Europe, & la grande mortalité qu'elles causent dans les pays chauds, il n'auroit pas non plus avancé qu'une fièvre d'environ douze ou quatorze jours, étoit la fièvre la plus constante de la nature, & celle à laquelle les préceptes des anciens devoient être principalement appliqués. Le climat de *Gambroon* en Perse, est très-mal-fain ; peu d'Européens y échappent à des

attaques de fièvres intermittentes putrides qui y règnent depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre, & qui souvent laissent des obstructions au foie. M. Parke qui fait la médecine dans ce pays, n'y a perdu qu'un seul Anglois dans l'espace de deux ans. Après avoir fait vomir le malade, il fait prendre toutes les heures un mélange de ʒ ij de quinquina, avec douze grains de sel d'absinthe, & douze grains de racine de serpentinaire de Virginie. Sept ou huit doses de ce remède préviennent, pour l'ordinaire, le retour de l'accès; & si on les réitère sept ou huit jours encore après, on est à l'abri des rechûtes. Cette pratique est, comme on voit, celle des Médecins de toutes les Nations & de tous les climats.

Page 127.

(14) Quelque prodigue que puisse paroître notre Auteur en fait de vésicatoires, on ne sauroit méconnoître les bons effets que ces remèdes ont entre les

main ; & quant à leur emploi dans les cours de ventre putrides, cette pratique est conforme à celle des meilleurs Praticiens , tant anciens que modernes. *Galien* partant de cette observation assez connue & déjà faite par *Hippocrate* , que des cours de ventre sont quelquefois guéris par des éruptions cutanées , avoit déjà conseillé contre la dyssenterie tout ce qui peut attirer à la peau ; & il y a près d'un siècle que *Restaurend* , Docteur de la Faculté de *Montpellier* & Médecin au *Saint - Esprit* , prouva , par des observations , l'utilité des vésicatoires dans les dyssenteries & les cours de ventre opiniâtres. *M. Zimmerman* qui rappelle ces faits avec avantage dans son excellent *Traité* sur la dyssenterie , y en ajoute plusieurs autres qui lui appartiennent ou à des Médecins de ses amis , & qui tous déposent en faveur de cette méthode. « Les vésicatoires , dit-il , sont , non-  
» seulement un moyen adoucissant ,

» mais même curatif dans la dyssente-  
 » rie , aussi bien que dans les éruptions  
 » extraordinaires des fièvres putrides ;  
 » mais dans les cours de ventre opiniâ-  
 » tres sur-tout , ils rendent de grands  
 » services. » Il ajoute que dans l'épi-  
 démie de 1766 , il a employé avec  
 un égal succès les vésicatoires , même  
 sur les enfans , encouragé par l'exemple  
 de *M. Tissot*. Enfin , *M. Lind* observe ,  
 en traitant des maladies des pays chauds ,  
 que dans des cas graves de dyssenterie ,  
 il a été obligé de faire appliquer les vé-  
 sicatoires aux jambes &c. , lorsque les  
 autres remèdes n'avoient pas réussi.

Les vésicatoires , non-seulement éva-  
 cuent une grande quantité de la matière  
 putride , mais ils semblent encore la dé-  
 tourner vers la peau où ils lui fournissent  
 une issue pour s'échapper. C'est en cau-  
 sant une espèce d'inversion des mouve-  
 mens trop concentrés vers les entrailles ,  
 c'est-à-dire en déplaçant le spasme , en le  
 généralisant en quelque sorte , que les

vésicatoires semblent produire de si bons effets dans les cours de ventre & contre beaucoup d'autres accidens qui surviennent dans les maladies putrides ; (voyez ce que nous en disons dans le Dictionnaire Encyclopédique , article *vésicatoires*). D'où il résulte, que les vésicatoires peuvent être regardés en général comme revulsifs, évacuans & anti-spasmodiques; ce qui justifie ce que M. Lind observe dans la page 119 de cet Ouvrage, savoir, *que les malades éprouvent en général, de l'opération de ces remèdes, une espèce de rafraîchissement, & s'accorde avec le sentiment de quelques Médecins françois sur l'effet des vésicatoires.* (Voyez la Dissertation de M. Raymond de Marseille , sur les *vésicatoires*) Au surplus, la nature des maladies contagieuses indique suffisamment la nécessité d'en venir promptement aux vésicatoires , lorsque les mauvais symptômes persistent après les évacuations par l'émétique ; mais ce qu'on ne doit jamais perdre de vue dans

l'application prématurée de ces topiques, c'est qu'il n'y ait point de signes de véritable inflammation dans la maladie ; ce qui étoit précisément le cas des fièvres contagieuses dont parle M. *Lind*, dans lesquelles, dit cet illustre Praticien, *il étoit rare de rencontrer un pouls qui contr'indiquât l'application des vésicatoires.* (Voyez à la page 118 de ces *Mémoires*) Mais il peut encore se rencontrer dans les maladies, des circonstances relatives à leur période, à leur génie particulier &c., qui se refusent quelquefois aux loix les plus constantes & aux préceptes les mieux établis à cet égard. Dans une lettre de M. le Docteur *Giō. Vivenzio* au Baron de *Swieten*, sur la dernière épidémie de *Naples*, il est dit qu'il y eut un temps où les vésicatoires augmentoient les convulsions, produisoient l'aparition des exanthèmes ou taches noires, & déterminoient une gangrène rebelle sur les parties où on les appliquoit. (*Voyez encore la note dernière*).

(15) On peut compter deux ou trois espèces de miasmes ; les premiers émanent du corps des hommes ou des animaux (principalement lorsqu'ils sont atteints de maladies fiévreuses), ou de leurs cadavres (*a*). Ces miasmes sont éminemment contagieux , soit par leur nature extrêmement subtile , soit par la

---

(*a*) Le desir si naturel & peut-être bien pardonnable à l'homme , de deviner le secret de la nature dans la production des causes premières des maladies , a déterminé des recherches jusques sur l'origine primitive de ces miasmes : mais de toutes les hypothèses que l'esprit humain a pu enfanter sur cet objet , celle que M. le Docteur *Martini* a consignée dans une thèse qu'il a soutenue à *Göttingue* en 1776 , est peut-être une des plus singulières. Cet Auteur observe 1°. , que l'innocence des mœurs & la frugalité , ont été les deux grandes sources de la constitution forte & vigoureuse de nos pères ; que cette seule considération , rend compte de la longueur de la vie des premiers Patriarches , sans qu'il faille avoir recours , ni à la plus grande activité du feu central conservé dans le noyau de la comète de *Wiston* , ni à la couche d'huile & de graisse que *Burnet* a supposé enduire la surface extérieure du globe , dans le premier âge du monde , ni à la conjonction de l'écliptique avec l'équateur , imaginée par M. *Pluche* &c. 2°. Que l'usage de la chair ou des viandes cuites , est la véritable source des miasmes morbifiques , & a fourni le levain funeste qui a corrompu tous les élémens de la vie , &c.

disposition qu'ils acquièrent dans le corps de l'animal ; ils ont la faculté de s'attacher à tout ce qui est à leur portée , comme linge , habits , étoffes de toute espèce , ustensiles , bois & autres substances qu'ils pénètrent & auxquelles ils adhèrent fortement , semblables aux corpuscules odorans qui imprègnent tout ce qui les touche ou les approche. Ces miasmes contagieux , dont il est principalement question dans ces *Mémoires* , ont encore cela de particulier , qu'ils ne peuvent être parfaitement détruits que par les feux & la fumée. Heureusement pour l'espèce humaine , la sphère de leur activité n'est pas d'une étendue considérable ; quoique pourtant ils ne soient pas tellement *fixes* , qu'ils ne s'élèvent quelquefois dans l'air , & ne s'y répandent au point d'infecter toute l'atmosphère d'une Ville. On en trouve plusieurs exemples dans ces *Mémoires* (a).

---

(a) *Kœmpfer* (*amœnit. Exot.*) en parlant du poison terrible des flèches de *Macaçar* , dit , qu'il n'y a

Les miasmes de la seconde espèce , sont ceux que la chaleur du soleil , dans les climats chauds , élève , en certaines saisons , des lacs ou étangs , des marais ou terrains marécageux & autres dont la surface est comme dissoute & pêtrie par des pluies ou des inondations. On

---

que la fumée qui ait la force & la vertu de détacher de ces flèches cette impression du poison ; circonstance qui feroit déjà soupçonner que les poisons animaux fournissent à ces compositions vénéneuses , si on n'en étoit aujourd'hui comme assuré. (Voyez *Recher. philos. sur les amer.*) « Ne pourroit-on pas , remarque à ce » sujet l'Auteur de la *Médecine expérimentale*, étendre » cette Observation & se servir de cette précaution dans » les temps de contagion , pour faire passer hommes » & meubles par la fumée la plus épaisse , qui tien- » droit lieu ou rempliroit peut-être mieux le but qu'on » se propose de détruire ce levain , que tant de par- » fums & de drogues aromatiques brûlées dans les laza- » rets ? L'analogie qui semble être à certains égards » entre le poison de *Macaçar* & le levain de la peste , » rend cette proposition assez vraisemblable. » On voit dans ces *Mémoires* , combien cet apperçu du Médecin françois est juste ; on pourroit même croire , sans enthousiasme national , que ce dernier mérite quelque part aux éloges & à la reconnoissance qu'on doit à M. *Lind* , d'avoir étendu & perfectionné la méthode déjà très-connue des fumigations. Dans les Discours de M. *Pringle* , sur la conservation des gens de mer , dont on trouve la traduction à la fin du troisième volume des Voyages de M. le Capitaine *Cook* , on lit plusieurs faits qui confirment tout ce que M. *Lind* a avancé dans ses *Mémoires* , sur les bons effets des feux & de la fumée contre la contagion des fièvres.

peut ranger encore dans cette classe , quelques exhalaisons nuisibles de la terre. Ces miasmes , qu'on pourroit appeller *marécageux* ou *méphitiques* , semblent être en quelque sorte plus volatils , plus légers ou plus *aériens* que ceux de la première espèce. Ils s'étendent avec la plus grande facilité dans l'air ; ils le fatu- rent en quelque sorte , ou se combinent avec lui d'une manière particulière , comme on l'observe du produit de certaines effervescences , ou de celui des corps végétaux & animaux fermentans. Ces miasmes sont encore facilement transportés par les vents , d'une région dans une autre où ils causent des maladies épidémiques. ( *Voyez* l'extrait de notre Mémoire sur le climat de *Montpellier.* ) Mais ils n'adhèrent jamais aussi fortement que ceux de la première espèce , aux substances qui les environnent , à moins d'une disposition acquise en passant dans le corps d'un animal , qui les rapproche davantage des miasmes contagieux proprement dits.

Cependant ils se dissipent & se détruisent souvent, quelquefois même assez promptement, ou d'eux-mêmes ou par l'action du froid ; on parvient également à s'en garantir jusqu'à un certain point, par les mêmes moyens qu'on emploie contre les vents ou les intempéries de l'air, c'est-à-dire en interposant un corps impénétrable ou inaccessible à ces vapeurs. L'histoire ancienne & moderne des épidémies, présente trop de preuves en faveur de ce moyen, pour qu'on en puisse révoquer en doute l'utilité. L'Auteur anglois des *Réflexions sur le traitement général des fièvres &c.*, observe comme un fait dont il a été lui-même témoin plusieurs fois dans les *Indes occidentales*, que les personnes qui habitent les magasins & les arsenaux où sont déposées les marchandises, les agrès des navires &c., jouissent de la meilleure santé pendant tout le temps que subsiste ce dépôt, sur lequel elles sont comme établies ; mais qu'aussitôt que ces arsenaux ou ces magasins

ont

ont été vuidés , ces mêmes personnes se trouvent attaquées de fièvres intermittentes , qui leur sont occasionnées par les exhalaisons du terrain , contre lesquelles elles ne sont plus défendues par les marchandises ou les effets enlevés.

Mais il n'est point d'agent physique qu'on puisse assigner pour cause des maladies , qui , dans ses effets , ne présente des exceptions. Les pays de la *Guinée* où il y a des bois & des marais , sont assez sains , si on en excepte *Calebary* & *Benin* , & quelques autres endroits. Il est même , dans d'autres contrées éloignées , quelques Villes entourées de marais & dont l'air est par conséquent marécageux , & où cependant les habitans ne souffrent aucune incommodité de cette situation , même pendant la saison des pluies. Telle est , par exemple , la *Nouvelle Orléans* dans la *Louisiane*. *Catcheou* est encore située dans un pays inculte , dont le sol est couvert d'eaux stagnantes ou de boue , & offre

par-tout des bois épais & impénétrables. L'air , dit M. *Lind* , y étoit extrêmement épais & fétide ; les lumières n'y rendoient qu'une clarté foible & pâle , & paroiffoient à chaque instant prêtes à s'éteindre ; la voix humaine même n'y avoit plus le fon qui lui est naturel. Cependant les blancs y vivent , & s'y rétabliflent affez bien de leurs maladies (a).

Les miasmes de la première espèce , engendrent pour l'ordinaire des fièvres putrides malignes , qui participent plus ou moins de la *nerveuse* , ou qui se convertiffent facilement en cette dernière ; ceux de la seconde espèce , produits ordinaires de la chaleur & de l'humidité , caufent les fièvres intermittentes & les rémittentes. Toutes ces fièvres font les mêmes dans tous les pays de la terre , & le même traitement paroît

---

(a) On peut encore remarquer à ce fujet , qu'*Alexandrette* en *Egypte* , femble défendue contre la peste qui ravage tous les environs , par les marais dont elle est entourée.

convenir pour le fond aux unes & aux autres, ainsi que le présume M. Lind ; avec cette différence pourtant, que dans les fièvres contagieuses, ou celles qui dépendent des miasmes de la première espèce, on retire les plus grands avantages des vésicatoires appliqués après l'émétique, tandis que dans les fièvres intermittentes & rémittentes, qui proviennent des miasmes marécageux, le quinquina donné incessamment & à une dose convenable, le plutôt possible après l'émétique, en est le principal remède. Notre Auteur paroît être là-dessus du même avis. Une espèce de fièvre maligne rémittente ou intermittente, le plus souvent une double tierce, est, dit-il, le produit naturel de la chaleur & de l'humidité. C'est aussi la fièvre automnale de tous les pays chauds, & elle est épidémique entre les *tropiques*. C'est encore la maladie la plus funeste aux Européens, dans tous les climats chauds & mal-sains. ( Il faut remarquer qu'on entend ici, avec M. Lind, par

fièvres malignes, celles qui débutent avec des symptômes extraordinaires & dangereux, ou des symptômes mortels.) Les anglois perdirent beaucoup de monde à *Batavia*, dans la dernière guerre, & on remarqua que les maladies y furent beaucoup plus meurtrières lorsque les pluies eurent cessé, & que les ardeurs du soleil eurent fait évaporer l'eau des fossés, au point que la boue commençoit à paroître à la surface. La fétidité qu'exhaloient ces espèces de borbiers, étoit insoutenable, & la fièvre régnante étoit de l'espèce des rémittentes. Quelques personnes se trouvoient saisies subitement du délire, & mouroient dans le premier accès; mais aucun malade n'a survécu au troisième. Un des Chirurgiens des vaisseaux qui eut le bonheur d'en réchapper, attribue sa guérison au quinquina qu'il prenoit dans du vin à chaque heure, & à une dose aussi forte que son estomac pouvoit la supporter. (*Voyez encore la note 13.*) Dans cette épidémie,

la plus petite blessure ou la plus simple égratignure dégénéroit brusquement en un ulcère putride & d'une étendue considérable, qui confumoit toutes les chairs jusqu'à l'os dans l'espace de vingt-quatre heures. ( Voyez *an Essai on Diseases.* )

Il a été également observé dans l'Hôpital de la *Jamaïque*, situé au voisinage d'un marais, qu'une maladie qui, au moment de l'entrée du malade, ne présentoit que les phénomènes d'une fièvre intermittente, y prenoit tout à coup un caractère de malignité; que la *fièvre jaune* qui y paroissoit fréquemment, étoit accompagnée d'une si grande dissolution dans le sang, que cette liqueur se faisoit jour par tous les émonctoires du corps. Enfin, que chez ceux qui étoient en convalescence de la dyssenterie, il suffisoit de la plus petite quantité de viande, du bouillon gras le plus léger pour déterminer une rechûte. En parlant des divers remèdes préservatifs de ces exhalaisons malfaisantes, le Docteur *Lind* observe que la

coutume de porter au col un petit morceau de camphre, n'est pas à négliger, les émanations du camphre élevées par la chaleur du corps, étant très-propres à s'opposer efficacement à l'effet de ces vapeurs putrides ou à les écarter. Nous ne pouvons mieux terminer cet article des miasmes contagieux, qu'en faisant connoître les sentimens de M. *Maclurg*, sur la nature de ces corpuscules nuisibles. Suivant cet anglois, les miasmes qui produisent les fièvres, semblent tous résulter des progrès de la putridité, & avoir plus ou moins de tendance à l'accélérer dans l'économie animale. Nous connoissons, dit-il, deux sortes de *gas* ou vapeurs qui s'exhalent des corps actuellement pourrifans, & qui different les unes des autres par leurs qualités distinctes & opposées entr'elles. Les vapeurs de la première espèce éteignent la flamme, tandis au contraire que celles de la seconde sont inflammables; & de même que les premières s'opposent fortement aux mouve-

mens de la putréfaction, de même aussi les secondes tendent, à ce qu'il pense, à en hâter les progrès. Cet air inflammable (a) est le produit de la putréfaction avancée, tandis que l'autre vapeur qu'on a appelée *méphitique*, est fournie en plus grande quantité dans les premiers momens de la fermentation putride. Le miasme qui produit la fièvre, semble par son origine & ses effets avoir une plus grande analogie avec les vapeurs de la première espèce, qu'avec celles de la seconde. Ce miasme, de même que les autres analogues, tel par exemple que celui de la gangrène, qui se montre le plus actif de tous les miasmes, opère sur le système nerveux comme un calmant, & tend à détruire les forces vitales concentrées dans les premières voies; il produit immédiatement

---

(a) M. Alex. Volta, Professeur de Physique expérimentale à Florence a démontré l'air inflammable des marais. Il y a neuf ou dix ans que faisant des expériences sur la vase de nos marais, nous apperçûmes quelques traces d'une vapeur d'acide sulphureux volatil, que la fermentation putride faisoit élever de cette vase. (Voyez notre *Mémoire sur la situation & le climat de Montpellier.*)

le vomissement & une excessive prostration des forces. L'Auteur suppose d'ailleurs qu'en conséquence de cette action sur le système nerveux, ce miasme détermine la fièvre, en tant que la fièvre est l'effet d'une réaction des forces vitales. (*Reflex. on secret. of the bile.*)

Page 128.

(16) Toute personne qui se trouve nouvellement transportée dans un climat éloigné, peut être considérée comme affectée en quelque sorte, de la même manière que l'est une plante transplantée dans un sol étranger. Il faut beaucoup d'attentions & de soins, pour que l'une & l'autre s'accoutument à leur nouvelle situation. Sur vingt Européens qui ont été victimes de l'intempérie des climats étrangers, il en est mort dix-neuf des fièvres & de la dysenterie &c. Les exercices immodérés, l'abus des liqueurs spiritueuses & autres excès quelconques, disposent les tempéramens, spécialement dans les climats chauds, aux ma-

maladies épidémiques du pays ; mais la cause prochaine de ces maladies , varie selon la diversité des climats. ( Voyez les notes ci-dessus. )

Les personnes qui sont restées longtemps dans les pays chauds , reviennent quelquefois en Angleterre , avec des duretés ou obstructions au bas ventre , une diarrhée bilieuse , & une fièvre hectique. M. le Docteur *Eliot* a rapporté à M. *Lind* , qu'il avoit souvent réussi à rétablir ces malades , en les soumettant à la diète lactée , à l'usage des fruits , & en leur donnant en même temps le sel polychreste à titre d'altérant ; il exclut de ce traitement les opiatiques , les astringens & toute la classe des remèdes qu'on appelle fortifiants. A l'égard des duretés au bas ventre , il les combattoit par des embrocations avec une forte décoction de ciguë dans l'huile , réitérées matin & soir. Le même M. *Eliot* a observé , que dans le cas de consommation accompagnée d'une fièvre considérable , l'équita-

tion & les autres exercices, augmentoient la violence des symptômes & accéléroient la mort des malades. Il dit encore qu'il a quelquefois donné dans ces maladies, le quinquina aux personnes qui avoient des symptômes écrouelleux, mais qu'il n'en a jamais vu de bons effets lorsqu'il y avoit des signes d'inflammation; qu'au contraire ce remède produisoit ordinairement une phthisie confirmée, en augmentant la fièvre & faisant suppurer les tubercules; observation déjà faite par d'autres bons Médecins. ( Voyez *an Essay on Diseases, &c.*

Page 129.

(17) Ces fomentations sont utiles non-seulement par la révulsion qu'elles semblent produire, mais encore par la sueur ou plutôt l'augmentation de transpiration qu'elles excitent assez ordinairement, en faisant cesser le spasme de la surface &c.; ce qui est un objet important qu'on ne doit jamais perdre de vue, dans le traitement de ces fièvres contagieuses, où il

ne faut rien négliger de tout ce qui peut contribuer à une prompte rémission. On voit aussi que M. *Lind* emploie les potions diaphorétiques, en même temps que le vomitif, le vésicatoire & les autres remèdes, capables d'arrêter les progrès du mal dès sa naissance. Les fomentations aux jambes & les pédiluves tendant au même but, on pourroit être surpris de ce que M. *Lind* a attendu le conseil de M. *Whitt* pour en faire usage, s'il n'avoit dû employer des remèdes plus efficaces & plus directs contre le miasme contagieux, & avoir toujours égard au caractère essentiel de la maladie remarquable par un affoiblissement dans le ton du système nerveux. C'est depuis longtemps une pratique générale, de fomentier ou de faire baigner les extrémités dans l'eau tiède, pour calmer les affections de la tête, exciter la transpiration &c. Dans le cas où la fièvre est vive avec des signes de putridité inflammatoire, l'addition du vinaigre à l'eau du bain paroît

être très - avantageuse. ( Voyez ce que nous en difons dans notre *Traité sur la petite vérole.* ) Cependant , lorsque l'indication principale est de relâcher les extrémités vasculaires , pour faire cesser le spasme & procurer une transpiration salutaire , l'application locale de l'eau chaude , pure & sans mélange est beaucoup plus relâchante , suivant les expériences très - exactes de M. le Docteur *Robinson* de *Dublin* , qui prouvent que l'addition d'une liqueur ou matière quelconque à l'eau chaude , diminue l'effet relâchant de cette dernière. On peut encore satisfaire à cette indication , par un moyen également simple & efficace , je veux dire par l'application d'une brique ou tuile chaude aux extrémités , suivant l'avis de M. *Chalmers.* ( Voyez son *Essai sur les fièvres.* ) Cette méthode que j'ai vu employer à quelques-uns de nos Payfans du *bas-Languedoc* , mérite d'autant plus d'être accueillie , qu'elle ne cause point de fatigue au malade , ne lui

procure aucune angoisse du côté de l'estomac ou aucune défaillance, & ne l'expose point à être saisi par le froid; inconveniens qu'on a quelquefois à reprocher à l'usage des fomentations ou des pédiluves. M. *Chalmers* se contente de briques chaudes & sèches, c'est-à-dire, sans les humecter en aucune manière; mais l'effet relâchant paroît en être plus considérable lorsqu'on les fait passer dans l'eau, après qu'elles ont été bien chauffées, selon le procédé de l'Auteur des *Réflexions sur le traitement général des fièvres*. Depuis quelques années que j'ai adopté cette méthode, je ne manque jamais de la mettre en pratique toutes les fois que le mal-aise du malade, ou quelque autre circonstance, rend l'usage des pédiluves ou des fomentations fatigant ou moins commode pour ce dernier. Je fais, ainsi que le prescrit l'Auteur, plonger la brique ou la tuile bien chauffée à un feu de charbon de bois un peu vif, dans l'eau tiède ou bouillante,

d'où on la retire prestement pour l'envelopper d'une flanelle, & l'appliquer tout de suite soit à la plante des pieds, soit aux mollets des jambes, ou à ces deux endroits à la fois. On peut renouveler en tout temps ces applications, sans fatiguer le malade ; & outre que la brique conserve long-temps sa chaleur, elle exhale continuellement (au moyen de cette immersion préalable dans l'eau) une chaleur humide qui, sous cette forme de vapeurs, est beaucoup plus relâchante & plus émolliente que la chaleur de l'eau dans l'état le plus concentré, comme l'observe très-bien l'Auteur déjà cité des *Réflexions*. L'efficacité d'une application convenable de l'eau chaude pour dissiper le spasme & les miasmes, en déterminant la sueur ou la transpiration dans les fièvres de mauvais caractère, est tous les jours confirmée par les observations les mieux établies. On peut mettre de ce nombre la suivante, qui m'a été communiquée par M. *Broussonet* Professeur

en médecine de cette Faculté. Un particulier âgé d'environ trente ans, détenu dans les prisons de cette Ville, y tomba malade d'une fièvre épidémique de mauvais caractère qui régnoit pour lors dans ces prisons. La fièvre, la douleur de tête, & une lassitude générale, étoient les principaux symptômes qui affligoient ce malade : il avoit été saigné & purgé lorsque M. *Broussonet* le vit pour la première fois, & c'étoit le cinquième jour de la maladie. Le malade ayant été transféré ce jour là dans une maison bourgeoise, l'on ne fut pas peu surpris, lorsqu'on voulut le retirer de la chaise à porteur dont on s'étoit servi pour ce transport, de lui trouver les membres roides, les yeux ouverts & immobiles. Il avoit en outre perdu la parole, & étoit même hors d'état de faire aucun mouvement des lèvres.

Dans ces circonstances, M. *Broussonet* ordonna qu'on exposât la plante des pieds du malade, à la vapeur de l'eau

chaude , & que si ce bain de vapeur produisoit de l'amendement , on lui fît prendre un demi-bain dans l'eau chaude ; ce qui fut exécuté.

Le bain de vapeur ayant diminué le spasme général, on profita de ce mieux pour faire prendre au malade le demi-bain , dans lequel tous les symptômes disparurent ; & le malade ayant été remis dans son lit , il survint une fièvre générale qui dura plusieurs heures. Il raconta qu'avant qu'on lui eût exposé les pieds à la vapeur de l'eau chaude , il se sentoît une roideur dans toutes les parties du corps , qu'il ne pouvoit remuer les yeux , quoiqu'il vît tous les objets , & que ce ne fut que quelques minutes après ce bain de vapeur , qu'il sentit renaître en lui la faculté de se mouvoir.

Ce mieux persévéroit ; le malade n'avoit d'autre symptôme que la fièvre & la langue sale , lorsque le quatrième jour , c'est-à-dire , le neuvième de la maladie , l'affection spasmodique reparut  
comme

comme la première fois ; ce fut à la suite d'une médecine composée de trois onces de manne , & de deux gros de follicules de féné dans une décoction de tamarins. Le demi-bain dissipa cet orage , la sueur survint , & le malade fut dans un meilleur état qu'avant l'accident.

Trois jours après cette époque , quoique les bains eussent été pris matin & soir , le même orage reparut , & fut dissipé par les mêmes secours employés précédemment ; il parut avoir été occasionné par deux verres de *dilutum* de casse dans le petit lait.

Après ce temps , le malade continua matin & soir de prendre le bain , & il ne tarda pas de se trouver dans un état de pleine convalescence.

Cette maladie a paru avoir été jugée principalement par les sueurs ; & les pétéchiez qui survinrent vers la fin de la maladie , dissipèrent la fièvre.

D'après cette observation , M. Brouss-

*sonet* pense que les bains, sous quelque forme qu'ils soient employés, sont d'un grand secours dans la cure des maladies où il y a spasme, de quelque nature que soient ces maladies; que la voie d'évacuation par les sueurs ou l'insensible transpiration, ne doit pas être négligée dans le traitement des fièvres des prisons. Au surplus, on fait qu'*Hippocrate* avoit observé les bons effets des bains chauds dans les convulsions; *calidum seu therma cutim emollit, attenuat, dolores tollit, rigores, convulsiones, nervorum distensiones mitigat, capitis gravitatem solvit.* (Aph. 22, sect. 5). Voyez encore la Dissertation de M. *Raymond de Marseille*, sur le bain aqueux, qui a remporté le prix à l'Académie de *Dijon*. Enfin, aucun Médecin n'ignore les bons effets des bains, dans certains cas de petite vérole. (Voyez notre Traité sur la *petite vérole des enfans*.)

(18) Ce traitement de l'*hepatitis* par le mercure , est donné comme un fait avéré par l'Auteur lui-même , dans son Ouvrage sur les maladies des pays chauds. Voici dans quels termes il le rapporte : « Il régnoit à *Batavia* une ma-  
» ladie du foie , qui s'annonçoit par une  
» fièvre considérable , une difficulté de  
» respirer & une douleur fixe & violente  
» à la région de ce viscère , sur laquelle  
» le malade portoit souvent la main. Au  
» premier accès, le malade devoit être  
» saigné & l'hypochondre droit couvert  
» sans cesse de fomentations tièdes ,  
» relâchantes & discutives ; on pou-  
» voit encore y appliquer un vésicatoire.  
» Après que la fièvre étoit un peu cal-  
» mée & qu'on avoit fait précéder un  
» laxatif doux ou un lavement , on avoit  
» recours au mercure comme au spéci-  
» fique de cette maladie. Il falloit , en-  
» outre, exciter une salivation de quinze

» ou vingt jours, par le moyen des fric-  
 » tions avec l'onguent mercuriel sur  
 » l'endroit affecté, en même temps  
 » qu'on faisoit prendre les pilules mer-  
 » curielles, ou le calomel *prò re nata*.  
 » Sur ceux qui sont morts de cette mala-  
 » die, on a trouvé le foie dans un état de  
 » putridité, & tout percé de petits trous  
 » comme un rayon de miel. Chez trois  
 » malades à qui le mercure n'avoit pas  
 » été administré, le foie est tombé en  
 » suppuration, & un seul en est réchappé.

Pag. 135.

(19) Espèce de colique spasmodique  
 qui se rapporte à celle des Plombiers,  
 des Peintres, &c. On peut voir ce  
 qu'en dit M. *Guillaume Buchan*, sous  
 le titre de *colique nerveuse*, dans sa  
*Médecine domestique*; ouvrage dont  
 M. *Duplanil* Docteur de cette Facul-  
 té, vient d'enrichir la Médecine  
 françoise & la Nation, par la traduc-  
 tion qu'il en a publiée en dernier lieu,

Pag. 135.

(20) Des Médecins Anglois m'ont assuré, que cette maladie commençoit par une chaleur très-vive au bout de la langue.

Pag. 138.

(21) Les vues de notre Auteur sur les antimonialaux sont justes, & se trouvent d'ailleurs conformes aux principes exposés dans la note 11. Les émétiques, dit l'Auteur des *Réflexions sur le traitement des fièvres*, soit qu'on les donne pour faire vomir, soit dans la simple vue d'exciter des nausées, tendent en général à provoquer la transpiration, ou à déterminer la direction des mouvemens ou des fluides à la surface du corps, & à relâcher en même temps les extrémités capillaires; ce qu'ils opèrent en faisant cesser le spasme ou la constriction de ces derniers, de laquelle dépend en grande partie la continuation

de la fièvre. La sueur qui paroît après avoir donné un émétique, non-seulement provient de l'agitation que le corps éprouve de l'action du vomissement, ou de la quantité de boisson qu'on fait prendre en même temps, mais encore de l'influence particulière que l'action immédiate de l'émétique sur l'estomac, a sur les extrémités vasculaires. Ce qui le prouve, c'est qu'un émétique pris aux approches du froid de l'accès, prévient ce froid, & amène la chaleur du paroxisme ainsi que la transpiration, sans produire le vomissement; que si cet accident survient dans de pareilles circonstances, il paroît que c'est pour l'ordinaire à la présence de quelque matière morbifique, qu'il doit être rapporté.

Quoique le vomissement soit très-bien indiqué, & qu'il soit même nécessaire toutes les fois qu'il s'agit de nettoyer l'estomac, & d'ouvrir les vaisseaux excrétoires de la partie supérieure du canal alimentaire, néanmoins la détermina-

tion des mouvemens à la surface du corps, & le relâchement des extrémités vasculaires, ne s'obtiennent jamais mieux qu'en réduisant l'effet de ce remède, au point où il n'excite que des nausées, lesquelles en continuant d'agir pendant un espace de temps plus considérable sur l'estomac, rendent cette détermination de mouvemens plus constante & plus soutenue; d'ailleurs, ces nausées peuvent être renouvelées ou répétées plusieurs fois, sans affoiblir le malade. Un autre avantage qu'on retire de ses doses simplement nauséabondes de l'émétique, c'est qu'il n'y en a jamais qu'une petite partie qui soit rejetée par le vomissement qui survient quelque temps après avoir pris le remède; tandis que l'autre partie qui est plus considérable, passe au-delà de l'estomac, & agit comme un laxatif; ce qui est sans doute le meilleur moyen pour ouvrir les vaisseaux excrétoires du canal alimentaire, & prévenir les obs-

tructions des viscères abdominaux en général. Pour réduire plus sûrement l'action de l'émétique à l'effet nauséabonde, & exciter par-là une transpiration qui, étant modérée, est préférable, dans la plupart des maladies fiévreuses, à d'abondantes sueurs, on peut ou le faire dissoudre dans une quantité de ptisane légèrement diaphorétique, ou le pétrir avec de l'eau & de l'amidon, pour en former des bols qu'on donne à des distances plus ou moins éloignées, ou enfin le mêler avec du sirop de diacode, comme dans la formule suivante :

℞ aqu. pur. ℥ ℥  
 Nuc. mosch. pulver. &  
 sirop. de meconio. aa ℥ ℥ vel ℥ ij.  
 Tartar. emetic. gr. 174 ad gr. j.  
 F. Haustus horâ v. vel vj. vespertin.  
 & singul. horis repetendus, donec supervenerit nausea. (*Voyez Réflexions on method. gener. of. cur. the Fevers. Voyez encore la note II.*)

Le tartre émétique , ainsi que les autres antimonialaux , donné sous l'une ou l'autre de ces formes , semble également rendre plus mobile ou plus fluxile la partie mûqueuse de nos humeurs ou le *gluten* qui , selon les observations de *M. Lind*, & de quelques autres Praticiens de l'Europe, est notablement altéré, & en quelque sorte hors du mélange avec les autres principes constitutifs de nos humeurs , dans beaucoup de maladies fiévreuses. C'est dans cette vue que *M. Sarcone* a employé très-avantageusement dans l'épidémie de *Naples* , ( laquelle s'annonça d'abord par une fièvre rhumatique ) jusqu'à l'antimoine crud réduit en poudre , qu'il mêloit quelquefois avec les opiatiques , lorsqu'il survenoit quelque symptôme spasmodique. Cette maladie qui étoit fondée sur une espèce de disgrégation de la partie lymphatique du sang , & sur une densité ou ténacité glutineuse de cette lymphe qui recouvroit la surface de la plu-

part des viscères , comme d'une efflorescence mûqueuse , cette maladie , dis-je , vers le milieu de sa marche , porta notablement sur la poitrine, où elle produisit successivement la pleurésie & la péripneumonie. Pour combattre cette *congélation glutineuse* ( *glutinosa congelatione* ) que le venin épidémique occasionnoit dans les humeurs , & qui dégénéroit , vers la fin de la maladie , en une colliquation putride funeste , *M. Sarcone* trouva que l'antimoine crud étoit le remède le plus efficace & le plus heureux. Il a également employé dans la même vue & avec le même succès , le savon , le mercure si fort recommandé dans les fièvres par *M. Lyons* , &c. Dans ces circonstances , la qualité septique des remèdes mentionnés , & l'indication à l'emploi de tous ceux qui pouvoient accélérer l'atténuation ou plutôt la coction de cette matière glutineuse , justifioient l'administration de ces derniers , & ce n'étoit que vers le

déclin de la maladie , qu'on trouvoit à placer les émétiques proprement dits. ( Voyez *Istor Ragion* , &c. ) Dans la maladie mûqueuse de *Gottingue* , on donnoit pareillement le tartre émétique, dans la vue d'exciter de simples nausées qui , disent MM. *Roëderer & Wagler* , paroïsoient bien plus efficaces , que le *stimulus* qui soulève l'estomac jusqu'au vomissement , pour opérer l'atténuation & la fluxilité du *mucus* qui surabondoit dans cette épidémie , comme dans celle de *Naples*. Quant à ce qui me regarde , j'ai toujours eu à me louer jusqu'ici , dans le traitement des fluxions de poitrine & autres affections catarrheuses , de petites doses de tartre émétique jetées avec le rob de sureau dans un excipient convenable , & répétées dans la journée. ( Voyez encore les *Recherches sur le tissu mûq. de Bordeaux*. ) J'ai également employé contre quelques gangrènes d'hôpital , l'antimoine crud en poudre dans des bols de

thériaque , & il m'a paru en voir de bons effets.

Or, dans les fièvres contagieuses dont parle ici M. *Lind* , il est remarquable qu'il existoit un état de glutinosité ou de ténacité considérable dans la partie lymphatique des humeurs , lequel s'opposoit à la combinaison de cette dernière avec les autres fluides. Cette substance mûqueuse se trouvoit souvent épanchée dans les différentes cavités , sous forme de flocons ou de concrétions membraneuses , nageant dans de la sérosité , & elle recouvroit , comme par transudation , la surface de quelques viscères ; phénomènes également observés dans les épidémies de *Naples* & de *Gottingue*, (Voyez encore la note 25) & qui , en justifiant le sentiment de notre Auteur , sur la partie de nos humeurs la plus notablement affectée dans les fièvres contagieuses , autorisent de plus en plus l'emploi qu'il a fait des antimoniaux , & ses vues sur un usage

plus étendu de ces remèdes dans les fièvres. ( *Voyez encore observ. on antim. By Will. Saunders.* )

Pag. 138.

(22) « Peu de médicamens sont aussi  
 » souvent employés que celui-ci dans  
 » les fièvres *nerveuses* & celles qu'on  
 » appelle *putrides*. . . La dose com-  
 » mune de la *poudre composée de con-*  
 » *trayerva*, qu'on a coutume de donner  
 » aux malades, se porte rarement au-  
 » delà de trois grains par jour ; mais je  
 » suis persuadé, pour en avoir pris  
 » moi-même une dose plus considéra-  
 » ble, que quand même on en donne-  
 » roit trente grains au lieu de trois,  
 » son effet seroit en général à peu près  
 » nul ou peu de chose, &c.

» Il n'est point de remède dans toute  
 » la matière médicale, qui nuise autant à  
 » la curation des fièvres que ce végétal ;  
 » car étant journellement prescrit dans  
 » la vue de prévenir les symptômes les  
 » plus graves, il tient la place ou fait

» différer l'usage des remèdes vraiment  
» efficaces. D'après la confiance aveu-  
» gle que l'on a dans celui-ci, on né-  
» glige tous les autres, & le malade  
» est livré entièrement aux efforts in-  
» suffisans de la nature. » Ainsi s'expri-  
me sur les vertus de la *contrayerva*,  
l'Auteur *des Réflexions sur le traite-  
ment des fièvres, &c.* Il remarque dans  
une note, qu'il est surprenant que le célè-  
bre *Sydenham* ait compté la *contrayer-  
va* parmi les cordiaux les plus actifs,  
(*cardiaca fortiora*). Ce grand homme,  
ajoute-t-il, y joignoit un cordial moins  
efficace encore, savoir, le *Bezoard*; &  
pour compléter les vertus de ce puissant  
cardiaque, il y mêloit la *poudre de Gas-  
cogne* & les feuilles d'or; composition  
très-vaine, avec laquelle néanmoins  
(ce qui mérite d'être remarqué) furent  
traitées les fièvres des années 1661,  
1662, 1663 & 1664. (Voyez *ibidem*).  
M. le Docteur *Fordyce* regarde égale-  
ment les vertus de la *contrayerva*, comme

douteuses. Cependant *Huxham* la recommande dans les fièvres putrides & les *nerveuses*, comme un bon cordial, & son suffrage joint à celui de *Sydenham*, de *M. Lind* & de quelques autres Médecins célèbres, est, il faut en convenir, un grand préjugé en faveur de ce remède.

Page 143.

(23) Tout ce que *M. Lind* observe ici de l'influence d'une *faculté* propre & inhérente aux parties, sur leurs fonctions ou actions ; des habitudes auxquelles se plient en quelque sorte les organes ; des surprises qu'il convient quelquefois de procurer à la constitution ou au principe de l'économie animale ; & plusieurs autres manières de voir analogues qu'on trouve répandues dans ces *Mémoires*, rangent incontestablement l'Auteur parmi ceux qui, dans ces derniers temps, ont connu & enseigné la doctrine de la *sensibilité* ou du *principe vital* ;

circonstance qui nous a paru mériter d'être rapellée au Lecteur, en faveur de ceux qui sont partisans de cette doctrine, sur laquelle on peut voir ce que nous en avons publié dans le *Diction. Encyclop.*

Page 153.

(24) Tel, par exemple, que celui de *Bordeaux*, d'*Oporto*, &c.

Il seroit inutile d'accumuler ici des preuves en faveur de ce cordial anti-septique. Tous les Médecins, principalement ceux des hôpitaux, savent quels bons effets produit le vin dans le déclin des fièvres malignes, sur-tout quand les malades sont déjà habitués à cette boisson. Le vin chargé d'une infusion de quinquina, est encore un remède très communément employé pour relever les forces & dissiper les restes de fièvres & de putridité, vers la fin des maladies graves. Un vin généreux joint à l'usage du musc & de quelques gouttes de teinture de myrrhe, produisoit les meilleurs effets contre l'abattement des forces

forces dans l'épidémie de *Naples* (a).  
 Personne n'ignore quel parti l'on a tiré  
 de l'usage du vin, dans la dernière peste  
 de *Marseille*. *Asclépiade*, si je ne me  
 trompe, a dit peu religieusement, mais  
 très-médicinalement, que le vin par ses  
 vertus dans les maladies, égalait le pou-  
 voir des Dieux.

Page 169.

(25) La plupart des Observateurs  
 s'accordent à assigner le *mucus*, ou la  
 partie lymphatique de nos humeurs,  
 pour être le foyer primitif de toute es-  
 pèce de contagion dans l'animal, ou  
 le sujet immédiat sur lequel s'exerce  
 d'abord le venin contagieux en s'intro-  
 duisant dans nos corps. Il est remar-  
 quable que M. *Sarcone*, ait également  
 noté des échymoses & des signes de ten-  
 dance à la gangrène dans la cavité de  
 l'estomac vers le *pylore*, comme aussi

---

(a) Voyez *Sarcone*, pag. 638.

des taches, pour ainsi dire, *pétéchiales*, à la surface des intestins. (*Voyez Istor. Ragion.*) Ce Médecin a encore parlé de matières épanchées dans la cavité de la poitrine, lesquelles étoient, pour la plus grande partie, lymphatiques & le produit d'une espèce de métastase sur les poumons. La matière de ces épanchemens 'présentoit, en outre, divers degrés d'altération relatifs au temps de la maladie, & qui sembloient les distinguer comme en autant d'espèces.

Le premier de ces épanchemens, consistoit en une humeur gélatineuse & visqueuse, qui recouvroit la surface antérieure & la postérieure des poumons, en si grande abondance, que ces viscères en paroissent comme affaîsés. La seconde espèce se réduisoit à une quantité de sérosité dont les poumons étoient inondés, & qui se trouvoit en partie dans un état de dissolution ou de très-grande fluidité, & en partie coagulée ou concrète, entremê-

lée de quelques portions d'une matière foiblement jaune, mais très-coulante. La troisième étoit une humeur purement fanguine, comme on le diroit d'un sang dissous ou corrompu, & se faisoit remarquer sur les cadavres de ceux qui, soit dans le plus haut période, soit à la fin de la maladie, avoient éprouvé des hémorragies funestes, &c. (*Voyez Istor. Ragion.*)

Page 171.

(26) Quoique ce soit un excellent prophylactique en temps d'épidémie ou de peste, que l'ouverture d'un fonticule, il ne faut pourtant pas toujours s'y fier; car il peut arriver des cas où la nature du venin épidémique, rend ces secours non-seulement inutiles, mais quelquefois encore nuisibles. Dans l'épidémie de *Naples*, toute espèce de vieux ulcères, de cautères, de sétons, ou toute autre issue par la peau, étoit inutile pour garantir de la contagion. Les signes de la pre-

mière attaque de la maladie, se faisoient remarquer par un état d'aridité ou d'exsiccation sur les cautères; quoique chez quelques-uns, ces cautères vinssent à se renouveler en quelque sorte dans les convalescences, & à fournir une évacuation abondante de sérosités fanguinolentes & putrides. Dans l'épidémie de *Gottingue*, les cautères & les vieux ulcères étoient autant de voies ouvertes à l'introduction d'une plus grande quantité de venin, dans le corps ou dans la masse des humeurs.

*Page 90.*

(27) Par exemple, à *Boston*. (Voyez le premier *Journal Anglois*, & l'Ouvrage intéressant de *M. Paulet* sur les *moyens de se préserver de la petite vérole.*)

*Page 194.*

(28) Ce peut être une opinion reçue en *Angleterre*; mais en *France* & dans

plusieurs autres endroits de l'Europe , on a de fortes raisons pour penser le contraire. ( Voyez mon *Traité sur la petite vérole.* )

---

*Supplément à la Note 14.*

**M.** *SARCONE* observe également, que dans l'état de crudité de la maladie , les plaies des vésicatoires se recouvroient de bonne heure, d'une espèce de toile membraneuse qui n'étoit que le pur *gluten* ou la pure lymphe , & dont l'apparition sembloit suspendre l'évacuation par les crachats. Ce phénomène étoit ordinairement de mauvais augure , & ne laissoit guère d'espoir ; à moins qu'à la place de ce *gluten* membraneux , il ne survint une humeur féreuse qui étoit rarement blanche , mais presque de couleur cendrée ou verdâtre , & en outre fétide. Il dit encore que pendant le cours de la convalescence ,

plusieurs de ceux à qui les vésicatoires avoient été appliqués, éprouvèrent par ces excoriations cutanées une abondante évacuation d'une espèce de pus fétide, lequel étoit en même temps d'une si grande âcreté, que quoique la fièvre eût entièrement disparu & que les malades ne discontinuassent point l'usage du quinquina, il fallut plusieurs semaines pour obtenir la cicatrice de ces plaies; ce qu'il regarde comme une nouvelle preuve de la nécessité qu'il y avoit, que cette putridité s'évacuât d'une manière ou d'autre.

Mais ce Médecin nous fournit de nouvelles lumières sur cet objet, en observant dans un autre endroit de son Ouvrage, que dans le temps de la maladie épidémique où un état de forte *glutinosité* se faisoit remarquer dans les humeurs, il ne falloit pas s'en tenir aux seuls anti-septiques, mais attendre, pour se livrer avec confiance à ces remèdes,

un commencement de fonte ou de dissolution, soit que cette dernière fût un effet d'une altération spontanée ou des progrès de la maladie, soit qu'elle dépendît d'un mouvement de *coction*, &c.; que d'après ce même principe, les vésicatoires devoient être appliqués avant que cette fonte (*fusion*) de la lymphe ne fût bien décidée, & dans le temps où cette humeur sembloit vouloir, pour ainsi dire, tourner à cet état d'atténuation ou de *fusion*. « Je puis bien assurer, » ajoute-t-il, que j'ai trouvé l'application des vésicatoires plus utile dans » cette période de la maladie, que » lorsqu'une forte putridité avoit déjà » infecté le système vasculaire; temps » auquel ces topiques ont paru également suspects à M. *Tissot* lui-même, » dans la fièvre bilieuse épidémique » dont il nous a donné une si belle description. (*Istor. Ragion.*, pag. 634.) » Cette remarque peut servir à expliquer

ce que nous avons observé d'après M. *Vivenzio* dans la note 14, & modère en même temps le précepte, d'ailleurs bien fondé, de M. *Lind*, sur la nécessité de se hâter dans l'application des vésicatoires.

F I N.

---

EXTRAIT *des Registres de la  
Société royale des Sciences*

*Du 5 Septembre 1776.*

**N**OUS, Commissaires nommés par la *Société Royale*, avons lu la Traduction en François que M. *Fouquet* a faite de deux Mémoires *sur les Fièvres & les Maladies contagieuses*, que M. *Lind* composa, il y a quelques années, dans la langue de son Pays.

Sans parler du mérite de cette Traduction, sans même présenter à la *Société royale* le Précis de ces deux Mémoires, très-bien tracé par M. *Fouquet* dans la Préface, nous pensons que cet ouvrage sera reçu très-favorablement des Médecins; que la bonté des choses neuves qui en font la base, lui assure l'approbation des Lecteurs; que la Doctrine qui y est établie, est le fruit de l'observation faite par un homme de génie, dont le mérite est connu depuis long-temps dans la République des Lettres.

Les Notes savantes que le Traduc-

teur a ajoutées , dans la vue d'éclairer ou de confirmer les observations de M. Lind sur la contagion , ou sur les principaux remèdes dont ce célèbre Auteur s'est servi pour combattre avec succès les Maladies contagieuses , nous ont paru très-propres à soutenir le mérite de l'Ouvrage , & à acquérir à M. Fouquet un nouveau droit à la reconnaissance du public. Signés LAMURE , BROUSSONET.

*Je soussigné certifie le présent Extrait conforme à son original & au jugement de la Compagnie. A Montpellier le 16 d'Octobre 1776. DE RATTE , Secrétaire perpétuel de la Société royale des Sciences.*





tr'autres que les vésicatoires , font le secours le plus efficace dans cette espèce de fièvre.

La marche observée des maladies contagieuses sur les vaisseaux nombreux du port de *Spithéad* en *Angleterre* ; l'inutilité plusieurs fois reconnue des Ventilateurs ; l'intégrité de plusieurs vaisseaux de la même Flotte & dans le même Port , tandis que d'autres étoient infectés ; & l'expérience que *M. Lind* a acquise sur les maladies des gens de mer ; tout conduit à des réflexions judicieuses , & à des résultats certains sur l'existence & le danger de la contagion , & sur les moyens d'y remédier.

Cet Auteur , comme il le dit lui-même , induit en erreur par la lecture des livres & par les systèmes , ne s'est apperçu que fort tard de son illusion sur plusieurs fièvres ( & le nombre en est très-grand selon lui ) que l'on attribue à l'intempérance , aux variations de l'air , aux alternatives de froid & de chaud , à des émanations suspectes , &c. & qui n'ont cependant d'autre origine , qu'un foyer de contagion adhérent aux meubles , aux cordages des vaisseaux , aux habits des malades , &c. ; il cite une infinité de semblables causes que

l'on observe journellement sur les vaisseaux & dans les Hôpitaux ; au moyen desquelles les maladies sont transportées d'un pays à l'autre , du continent sur mer , & des vaisseaux sur terre. Il donne à cette idée , fondée sur des faits journaliers , toute l'étendue dont elle paroît susceptible , & l'applique à presque toutes les fièvres dont la non-contagion seroit aussi difficile à démontrer , par la difficulté d'en donner des preuves négatives , que la contagion l'est par celle d'en fournir des preuves affirmatives , principalement à cause de la susceptibilité ou non susceptibilité des sujets , mais dont l'identité des symptômes dans leur maladie, jointe aux circonstances où ces mêmes sujets se trouvent , forme une présomption très-forte en faveur de la contagion.

Cette idée le conduit naturellement, à la recherche des moyens de désinfection dont les plus puissans lui paroissent le feu , & une fumée très-épaisse produite soit avec la poudre à canon , soit avec le tabac , &c.

Il rapporte plusieurs exemples qui prouvent, qu'une courte exposition des meubles à l'air, ne suffit pas pour détruire les foyers contagieux , &c. Ces

deux Mémoires fournissent des faits relatifs à la contagion *per fomitem*, dont il a été le témoin.

Parmi les objets dont traite cet Auteur, celui qui nous paroît mériter le plus d'attention, est la *fièvre jaune*, qui fut apportée en 1758 de l'*Amérique septentrionale* en *Angleterre*, & qui se montra sous quelques faces différentes de celle que M. *Linnen* avoit observée dans la *Caroline*. Il est encore question d'une fièvre pétéchiiale que M. *Lind* ne paroît pas avoir assez distinguée de cette *fièvre jaune*, qui se complique peut-être avec elle, ou qui n'étoit peut-être que cette même *fièvre jaune*, mais avec des pétéchies répandues en diverses parties du corps; au lieu que les taches qui accompagnent la *fièvre jaune*, sont d'une couleur & d'une espèce particulière, & ne se manifestent ordinairement qu'au col & à la poitrine. Cette partie intéressante, exigeoit des détails que nous n'avons point trouvés dans cet ouvrage; mais l'Auteur paroît avoir le mérite d'avoir perfectionné le traitement de cette fièvre. La dyssenterie & sa communication; la diarrhée comme symptôme de la *fièvre jaune*; un scorbut épidémique observé

en *Angleterre*, & dont les malades sont ordinairement à l'abri de l'infection des autres maux, sont les objets intéressans dont il est principalement question dans cet Ouvrage qui nous a paru contenir des choses neuves, & mériter l'approbation de la *Société*.

Le Traducteur a ajouté beaucoup de notes curieuses & instructives qui servent à éclaircir ou appuyer le texte, & qui y ajoutent un nouveau poids.

*Je certifie que le présent Extrait est entièrement conforme à ce que contiennent les Registres de la Société, & qu'il a été lû dans une de ses séances sous la présidence de MM. Lieutaud & de Lassone, & Bouvart Directeur annuel de cette Compagnie.*

*Ce 14 Juin 1777.*

V I C Q D' A Z Y R,  
Secrétaire & Vice-Directeur de la  
*Société royale de Médecine de Paris.*

---

## FAUTES A CORRIGER.

- P**ag. 1, lig. 4, c'est de cette, *lif.* c'est aussi de cette.  
Pag. 2, lig. 10, jusqu'aujourd'hui, *lif.* jusqu'à aujourd'hui.  
Pag. 16, lig. 21, d'Hôpital, un d'eux, *lif.* d'Hôpital. Un d'eux.  
Pag. 65, lig. 12, mot grec de *Miasmata*, *lif.* mot grec *Miasmata*.  
Pag. 92, lig. 24, où quelques, *lif.* ou quelques.  
Pag. 105, lig. 22, encore de fièvres, *lif.* encore des fièvres.  
Pag. 109, lig. 8 de la note .... soixante-dix malades, *lif.* sept cens malades.  
Pag. 131, lig. 15, découvertes où les, *lif.* découvertes ou les.  
Pag. 140, lig. 19, aigues, *lif.* aiguës.  
Pag. 144, lig. 24, potiques, *lif.* topiques.  
Pag. 154, lig. 23 & 24, d'une ou de deux pintes, *lif.* d'une pinte ou de deux.  
Pag. 156, lig. 24, intérieures, *lif.* ultérieures.  
Pag. 171, lig. 16, des poisons, *lif.* des venins.  
*Ibidem*, lig. 22, tout le poison, *lif.* tout le venin.  
Pag. 193, lig. 9, & qu'on a vu être éminemment contagieuses, *lif.* & qui, comme on a vu, sont éminemment contagieuses.

### NOTES.

- Pag. 198, lig. 19, la précédente &, *lif.* la précédente teinture, &.  
*Ibidem*, lig. 11 & 12, de quinquina en électuaire avec le *diascordium*, à parties égales, *lif.* de quinquina en électuaire avec parties égales de *diascordium*.  
Pag. 211, lig. 8, l'opium ou le *philonium*, *lif.* l'opium & le *philonium*.  
Pag. 252, lig. 9 de la note ... plus singulieres, *lif.* plus raisonnables.

